

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE
L'ORIENT

Gaston MASPERO

Membre de l'Institut

Professeur de langue et d'archéologie
égyptiennes au Collège de France

Directeur Général des Antiquités de l'Égypte

LIVRE V – L'EMPIRE PERSE

CHAPITRE XIII – LA CONQUETE PERSE.

Le monde oriental à l'avènement de Cyrus : Crésus et Nabonide ; conquête de la Lydie (546) ; les Perses dans l'extrême Orient (545-539) ; chute de l'empire chaldéen (538).

Depuis le traité de 585, la paix n'avait pas été troublée entre les deux grands États qui se partageaient l'Asie Mineure, la Médie et la Lydie. Chacun d'eux, sûr de la neutralité de l'autre, avait concentré ses efforts contre les régions où il comptait ne pas rencontrer de rivaux sérieux : la Médie contre les pays de l'extrême Orient et contre Babylone, la Lydie contre les colonies grecques et contre les nations indigènes de la péninsule. Alyatte n'avait plus songé qu'à consolider sa situation, soit par des alliances de famille, soit par la force des armes. Le mariage d'une de ses filles avec Mèlas d'Ephèse lui assura dans cette ville l'appui d'une faction considérable¹. Son fils Crésus, qu'il avait eu d'une Carienne, reçut en apanage la Mysie Propontide², et son fils Adramytios la Mysie méridionale, où il bâtit la forteresse d'Adramytion³ : la Bithynie elle-même fut entamée⁴. Il employa les dernières années de son règne à la construction d'un tombeau gigantesque, à peine inférieur pour la masse aux édifices de l'Égypte et de Babylone⁵. Toutes les ressources du royaume suffirent à peine à ce travail : il fallut suspendre les guerres pour l'achever. Aussi Crésus eut-il quelque peine à faire prévaloir ses droits à la couronne son frère Pantaléon, fils d'une Ionienne, lui disputa longuement le pouvoir avec l'appui des mécontents⁶. Débarrassé de ce rival incommodé, il essaya de la politique pacifique et il s'ingénia à enrichir les sanctuaires grecs, ceux de l'Europe comme ceux de l'Asie : l'Apollon et l'Athénée de Delphes, l'Apollon de Didyme et celui de Thèbes furent comblés de cadeaux. Une pitié aussi méritoire lui valut le droit de cité grecque et aux Lydiens le privilège de siéger sur le premier rang dans les Jeux Olympiques⁷, mais les habitants de la côte ionienne ne se crurent pas obligés pour cela de sacrifier leur liberté. Alors Crésus renonça à la douceur et il déclara la guerre aux villes qui lui fermaient l'issue des vallées du Caystre et de l'Hermos. Ephèse succomba la première, malgré les relations personnelles du roi avec le banquier Pamphaês⁸, malgré la

¹ Élien, *Var. Hist.*, III, 26.

² Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397.

³ Et. de Byzance.

⁴ Et. de Byzance.

⁵ Hérodote, I, XCIII. Le tumulus d'Alyattèsi Bin Bir Tépé a été décrit par Hamilton, *Asia Minor*, vol. II, p. 145-146, et par Ch. Texier, *Asie Mineure*, vol. II, p. 252, 399 ; il a été fouillé par M. Spiegenthal, consul de Prusse à Smyrne (*Monatsb. der K. P. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, 1854, p. 700-702) et par Dennis.

⁶ Hérodote, I, XCII.

⁷ Hérodote, I, L, LXXVII, XCII ; V, xxxvi ; VIII, xxxv. Cf. Théopompe, *Fragm. 184*, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 309.

⁸ Nicolas de Damas, *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397 ; Élien, *Var. hist.*, IV, 27.

présence aux affaires d'un de ses neveux, Pindaros, fils de Mélas ; l'acropole fut démolie, et la population descendit dans la plaine autour du temple d'Artémis. Smyrne éprouva le même sort, puis les villes de moindre importance tombèrent l'une après l'autre. Crésus eut un moment la pensée d'équiper une flotte et de s'emparer des Cyclades ; l'inexpérience des Lydiens en matière de navigation le força de renoncer à ce projet⁹. Il se retourna alors contre l'intérieur et il subjuguait en quelques années les Maryandiniens, les Thraces d'Asie, les Bithyniens, les gens de la Paphlagonie, les tribus phrygiennes qui avaient échappé à ses prédécesseurs, la Lycaonie, la Pamphylie ; sauf la Lycie et la Cilicie, tous les pays compris entre le Pont-Euxin, l'Halys et la Méditerranée lui payèrent le tribut¹⁰. L'acquisition de tant de provinces fertiles et industrieuses fit de lui un des souverains les plus opulents, et la générosité avec laquelle il prodigua ses trésors excita l'admiration des contemporains au plus haut degré¹¹. Les Grecs lui restituèrent en éloges et en reconnaissance ce qu'il leur donna en présents ; ils l'entourèrent d'un renom de richesse qui dure encore.

En apprenant la chute de l'empire mède, il se sentit assez perplexé sur les conséquences que cet événement pouvait entraîner pour lui. Les traités de 585 se trouvaient annulés du coup, et si, d'un côté, la Lydie perdait une alliance qui avait aidé à sa grandeur en assurant sa sécurité, d'autre part, elle rentrait en possession de sa liberté d'action et rien ne l'empêchait plus de passer l'Halys. Le moment était d'ailleurs favorable à une attaque, tandis que la puissance de Cyrus était mal établie encore et que les provinces orientales de l'empire mède ne s'étaient pas ralliées à sa domination. Crésus se résolut donc à la guerre et il se chercha des alliés au dehors. L'Égypte accueillit d'autant mieux ses ambassadeurs qu'Amasis lui-même voyait dans l'avènement des Perses un danger prochain pour son royaume. Une alliance offensive et défensive fut conclue¹², à laquelle Nabonide de Babylone et les Lacédémoniens adhérèrent bientôt¹³. En 545, le roi de Lydie était à la tête d'une coalition qui aurait eu raison des Perses aisément, si son action avait pu se produire d'ensemble ; par malheur, la trahison d'un chef de mercenaires grecs révéla à Cyrus le danger qui le menaçait et précipita les événements. La tradition lydienne prétendit saisir dans la chute de Crésus la volonté expresse du destin trois années durant Apollon fit échec à la fortune, mais le moment arriva où aucune force divine ne put la contenir plus longtemps. Le roi s'était adressé aux différents oracles de la Grèce pour connaître l'avenir, et il avait reçu d'eux plusieurs réponses ambiguës qu'il lui plut interpréter de la manière la plus favorable à ses désirs ; on lui avait dit que, s'il attaquait les Perses, il détruirait un grand empire, et que la suprématie de sa race durerait jusqu'au jour où un mulet s'assiérait sur le trône de Médie¹⁴. Il crut que les dieux lui promettaient la victoire et il ne songea plus qu'à porter la guerre sur le territoire ennemi. Les rares documents qui nous sont parvenus prouvent pourtant que, loin d'assumer l'offensive, il fut surpris par son adversaire. A peine prévenu, Cyrus s'était mis en campagne ; il traversa sans autorisation la partie nord de l'empire chaldéen et il déboucha en Cappadoce, mais là, il se heurta aux avant-postes lydiens. Crésus, averti par des émissaires de Nabonide, avait ras-

⁹ Hérodote, I, xxvi-xxvii.

¹⁰ Hérodote, I, xxviii.

¹¹ Cf. Hérodote, VI, cxxv, l'histoire des dons qu'il fit à l'Athénien Alcmeon.

¹² Hérodote, I, lxxvii.

¹³ Hérodote, I, lxxxii. Cf. Xénophon, *Cyropédie*, VI, 2, §§ 10-11, où les alliés et les sujets de Crésus sont énumérés d'une manière assez exacte.

¹⁴ Hérodote, I, llii, lv.

semblé ce qu'il avait de troupes disponibles, et, avant l'arrivée des Perses, il avait envahi la Cappadoce, au printemps de 546. Il s'y empara de Ptéria, dont la citadelle commandait la route de Sinope, et il en dévasta les environs comme pour interposer entre lui et l'ennemi une large bande de désert. Cyrus, battu à la première rencontre, proposa une trêve de trois mois que Crésus accepta pour donner à ses alliés le temps de le rejoindre. Cyrus essaya de soulever une révolte sur les derrières de son adversaire et manda des messagers aux Grecs d'Ionie pour les inviter à se joindre à lui. Ils refusèrent, moins par amitié pour le Lydien que par crainte de la domination perse. A la reprise des hostilités, la chance tourna et les Lydiens, pliant sous le nombre, durent se replier derrière l'Halys après une journée de lutte acharnée : Crésus se retira lentement, dévastant le pays sur son passage pour retarder la poursuite. L'hiver était proche, il crut la campagne terminée, et il licencia ses mercenaires ; il envoya à ses alliés de Grèce, de Chaldée et d'Égypte l'intimation de se préparer pour une campagne offensive au printemps suivant. Il avait compté que les Perses hiverneraient en Cappadoce : mais Cyrus comprit que, s'il attendait quelques mois encore, sa cause serait sinon perdue, au moins gravement compromise. Attaqué de front par les contingents de la Lydie et de Lacédémone, menacé en flanc et sur ses derrières par les Égyptiens et par les Chaldéens, il serait contraint de reculer ou de diviser ses forces. Il franchit donc l'Halys malgré l'hiver et il poussa droit vers Sardes. Crésus rassembla à la hâte ce qu'il avait de troupes indigènes et offrit la bataille. Même en ces circonstances défavorables, il aurait remporté la victoire si sa cavalerie, la meilleure qui fût au monde, avait pu donner. Mais Cyrus avait couvert le front de ses colonnes d'une ligne de chameaux ; l'odeur en effraya tellement les chevaux lydiens qu'ils se débandèrent et refusèrent de charger¹⁵. Une seconde défaite sur les confins de la plaine de l'Hermos acheva de désorganiser la résistance. Crésus se retrancha dans Sardes et dépêcha message sur message à ses alliés, afin de hâter leur venue. La citadelle était bien défendue et passait pour imprenable ; elle avait déjà repoussé un assaut et elle paraissait disposée à tenir longtemps encore, lorsqu'un coup du hasard consuma sa ruine. Un soldat de la garnison laissa tomber son casque du haut des murailles, descendit le ramasser et remonta par le même chemin. Un aventurier marde, nommé Hyrcæadès, l'aperçut, escalada les rochers que les ingénieurs avaient négligé de fortifier, les croyant inaccessibles, et pénétra avec quelques-uns de ses compagnons dans le cœur de la place. Elle succomba après quatorze jours de siège (546)¹⁶.

¹⁵ Xénophon (*Cyropédie*, VI, 2, §§ 11, 44) place le lieu de l'action au bourg de Thymbrara, sur le Pactole ; Hérodote (I, LXXX) prétend qu'elle se livra à l'ouest de la ville, c'est-à-dire du côté opposé à celui d'où venaient les Perses.

¹⁶ Hérodote, I, LXXXIV ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 2, § 1-13 ; Ctésias, *Persica*, § 4 (édit. Müller-Didot, p. 46), et Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 41-42) rapportaient l'issue du siège différemment (Polyen, *Strat.*, VII, 6, §§ 2, 10). Environ quatre siècles plus tard, Sardes fut enlevée de la même manière par un des généraux d'Antiochus le Grand (Polybe, VII, 4-7). La date de la prise de Sardes resta l'une des dates les plus célèbres de l'histoire grecque et servit de point de repère aux événements qui avaient précédé ou qui suivirent. Elle a été fixée de différentes manières : Büdinger (*Krösus' Sturz, eine Chronologische Untersuchung*, in-8°, Vienne, 1878, p. 19-20) la met en 541 ou 540 ; Unger (*Kyaxares und Astyages*, p. 8 sqq.) en 546-545 ; Geizer (*Das Zeitalter des Gyges*, dans *le Rheinisches Museum*, XXX, p. 242) en 541 ; Lenormant (*Histoire ancienne*, t. II, p. 392) en 545-544. La date de 546 est celle que la découverte des Annales de Nabonide rend le plus vraisemblable. Pour la manière et les sources d'après lesquelles cette histoire a été reconstituée, voir Maspero, *les Empires*, p. 609-621.

La Lydie hors de combat, la coalition se dénoua d'elle-même. Les Lacédémoniens restèrent chez eux¹⁷ ; Amasis, que son éloignement protégeait encore, se garda de bouger; Nabonide demeura sur la défensive. Si Crésus avait remporté la victoire, il n'aurait pas changé sensiblement la face du monde. La Lydie était trop loin de l'Iran pour pouvoir jamais établir sa domination sur la Médie de façon durable : Cyrus aurait refait son armée plus ou moins vite, et il serait revenu à la charge jusqu'à l'achèvement complet de ses projets. Son triomphe marqua une ère décisive dans l'histoire. Tous les rois d'Orient, les grands comme les petits, comprirent qu'ils étaient désormais à sa discrétion, et ils s'ingénièrent à éviter le moindre sujet de querelle avec lui ; une campagne de quelques jours avait détruit l'œuvre de trois années de négociations. L'affaissement soudain de la monarchie lydienne frappa les Grecs de stupeur. C'était la première fois qu'ils voyaient se jouer sous leurs yeux une de ces grandes tragédies dont l'histoire du monde oriental est remplie. La dynastie de Gygès les avait effrayés par sa vigueur, éblouis par son opulence, gagnés par ses largesses ; ils l'avaient crue invincible et ils ne concevaient pas qu'elle eût péri par un jeu de causes naturelles : ils imaginèrent que Crésus avait expié le crime qui avait élevé Gygès au trône. Au moment où les Perses pénétraient dans la citadelle, il avait fait ce que tant de monarques avaient fait avant lui, Shamashshoumoukîn et Saracos à Babylone et à Ninive : il avait mis le feu à son palais pour échapper au vainqueur. Le sacrifice s'accomplit-il jusqu'au bout ? Il est probable, mais le peuple ne put se résigner à le croire. Bacchylide affirmait dans une ode célèbre, qu'au moment où la flamme montait, Apollon avait enlevé le prince qui avait si largement enrichi ses autels et qu'il l'avait transporté chez les Hyperboréens¹⁸. La version d'Hérodote est plus développée. Crésus, aux jours de sa grandeur, avait eu la visite de l'Athénien Solon et il lui avait demandé qui était le plus heureux des hommes ? Solon avait énuméré successivement Tellus d'Athènes, les Argiens Cleobis et Biton, et, comme le roi se récriait, il lui avait déclaré qu'on ne peut juger du bonheur d'un homme tant qu'il vit, « car souvent le dieu nous donne un éclair de prospérité et il nous plonge ensuite dans la misère ». Crésus ne comprit pas la sagesse de cet avis sur le moment ; mais, bientôt après le départ de l'Athénien, son fils Atys fut tué à la chasse par un de ses hôtes, et il n'était pas encore consolé de ce malheur quand la prise de Sardes fit de lui un mendiant et un esclave. Il faillit être tué dans la foule par un soldat perse qui ne le connaissait pas ; un autre de ses fils, sourd et muet de naissance, vit le danger et en fut si effrayé que la parole lui jaillit aux lèvres : « Soldat, cria-t-il, ne tue pas Crésus ! » Crésus, mené devant le vainqueur, fut condamné à mourir. Il était déjà sur le bûcher quand les discours de Solon lui revinrent à l'esprit avec tant de force qu'il s'écria par trois fois « Solon ! » Cyrus l'interroge, apprend son histoire et lui accorde sa grâce. La flamme refusait de s'éteindre, un orage amassé par Apollon éclate soudain et noie le bûcher en quelques instants¹⁹. Bien traité par Cyrus, le Lydien devint l'ami fidèle et le conseiller de son vainqueur, l'accompagna désormais partout et lui fut utile en plus d'une circonstance. En passant l'Halys il avait détruit un grand empire, mais cet empire était le sien. Le fils de Cambyse le Perse et de la femme mède, le Mulet, comme l'avait appelé l'oracle, retourna à Ecbatane après sa victoire et laissa à ses lieutenants le soin de

¹⁷ Hérodote, I, LXXXI-LXXXVIII.

¹⁸ Bacchylide, *Ode III*, 23-62.

¹⁹ Hérodote, I, XXIX-XLVI, LXXXV-XCI. Cf. Ctésias, § 4, édit. Müller-Didot, p. 46, et Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Grec.*, t. III, p. 406-409, où certaines circonstances du récit primitif sont passées ou adoucies.

consommer l'annexion. Mazarès réprima une révolte de Sardes, enleva l'une après l'autre les colonies grecques de la côte et mourut à la peine. Son successeur, Harpage, acheva sa tâche et conquiert la Lycie, qui avait résisté aux Mermnades avec succès. Les gens de Phocée et de Téos s'expatrièrent, la population entière de Xanthos se fit massacrer plutôt que de se rendre : le reste se résigna à son sort et subit docilement la souveraineté des Perses²⁰.

Tandis qu'Harpage achevait la pacification de l'Asie Mineure, Cyrus s'enfonçait dans les régions lointaines de l'extrême Orient. Nous n'avons sur cette partie de son règne que des renseignements isolés et presque sans valeur. S'il faut en croire Ctésias, la Bactriane fut frappée la première. Ses habitants comptaient parmi les meilleurs soldats du monde, et ils combattirent d'abord avec bonheur ; Ctésias affirme qu'ils posèrent les armes en apprenant que Cyrus avait épousé une fille d'Astyage²¹. On ne voit pas trop en quoi le mariage du conquérant avec une princesse mède pouvait exercer quelque influence sur leur décision ; Ctésias a dû reproduire une légende reçue de son temps à la cour de Suse. L'annexion de Bactres entraînait celle de la Margiane, de l'Ouvarazmiya (Khorasmie²²) et de la Sogdiane ; Cyrus y construisit plusieurs places fortes, dont la plus célèbre, Cyropolis ou Cyreskhata, commandait un des gués principaux du fleuve Iaxartès²³. Les steppes de la Sibérie arrêtaient sa marche vers le nord, mais à l'est, dans les plaines de la Tartarie chinoise, les Çakâ ou Saces, renommés pour leur bravoure et leur richesse, n'échappèrent pas à son ambition. Il les assaillit, prit leur roi Amorgès et crut les avoir réduits ; mais Sparêthra, femme d'Amorgès, rassembla ses derniers fidèles, et repoussa les envahisseurs. Elle les aurait même contraints à lui rendre son mari en échange des prisonniers qu'elle avait faits²⁴ : malgré sa victoire, les Saces se déclarèrent tributaires²⁵, et ils formèrent désormais l'avant-garde de l'empire contre les Nations de l'Est. En les quittant, Cyrus remonta vers le sud sur le plateau de l'Iran et il parcourut l'Haraïva (Arie), les Thatagous (Sattagydie), l'Haraouvati, le Zaranka, le pays entre la rivière de Caboul et le fleuve Indus²⁶. Eut-il le temps de descendre au delà du lac Hamoun et parvint-il aux bords de la mer Erythrée ? Une tradition d'époque postérieure prétendait qu'il avait perdu son armée dans les déserts sans eau de la Gédrosie²⁷. On ne saurait avoir confiance dans ces récits : le fait seul de la conquête subsiste, les détails en étaient oubliés depuis longtemps lorsqu'on s'avisa de les recueillir.

Ces guerres l'occupèrent cinq ou six ans, de 545 à 539²⁸ ; dès le retour, il se prépara à marcher contre la Chaldée. La Chaldée avait l'apparence plus que la réalité d'un ennemi redoutable : ses luttes incessantes contre l'Assyrie l'avaient usée peu à peu, l'effort par lequel elle s'était délivrée et avait renversé sa rivale, les batailles de Nabuchodrosor, les discordes de ses successeurs avaient achevé de l'épuiser. La décadence était aussi prompte que l'élévation avait été sou-

²⁰ Hérodote, I, CXXI-CLXXVI, où sont racontées les aventures des Phocéens à la recherche d'une patrie nouvelle.

²¹ Ctésias, *Persica*, § 2, édit. Müller-Didot, p. 46.

²² Aujourd'hui le pays au sud de la mer d'Aral, entre l'embouchure de l'Amou-Daria et le golfe de Kara-Bogaz. Cf. Ctésias dans Etienne de Byzance, s. v. Χωραμναῖος.

²³ Arrien, *Anabasis*, IV, 2, § 4 ; 3 § 1-5.

²⁴ Ctésias, *Persica*, § 5, édit. Müller-Didot, p. 46, place cette guerre avant la campagne de Lydie.

²⁵ Hérodote, III, xciii.

²⁶ Aujourd'hui le Kohistân et le Kaferistan. Cf. Arrien, *Historia Indica*, I, 2.

²⁷ Strabon, I, XV, i, 5 ; Arrien, *Anabasis*, VI, 24, § 3, d'après Néarque (Fragment 23, édit. Müller-Didot). Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 286-287.

²⁸²⁸ Hérodote, I, clxxvii.

daïne : moins de trente ans après la mort du conquérant, on pouvait déjà prédire la chute imminente de son oeuvre. Nabonide n'avait rien du héros ni même du soldat : c'était un monarque indolent et paisible, occupé du culte des dieux plutôt que de l'entretien des places et des armées. Dans les premières années, il réprima quelques rébellions insignifiantes en Syrie²⁹ et il régla la succession des rois de Tyr. Plus tard, quand la Médie se fut écroulée, il voulut avoir sa part des dépouilles et il s'attribua la ville de Kharrân avec le district environnant³⁰. Là se bornèrent ses exploits : il préféra employer à construire les ressources de son royaume. Où il trouvait un édifice en ruines, il le réparait ou il le rebâtissait entièrement : il recherchait dans les fondations les cylindres que le roi dédicateur y avait enfouis pour perpétuer la mémoire de sa dévotion aux dieux, et sa joie était vive lorsque les fouilles lui livraient le nom d'un prince qui avait fleuri quelques centaines ou même quelques milliers d'années avant lui³¹. A Larsam, à Ourou, à Sippar, il restaura les monuments des vieux chefs chaldéens, et le soin qu'il eut de ces villes et de leurs divinités excita des sentiments de jalousie chez les prêtres de Babylone. Cependant Cyrus grandissait toujours et les alliés de la Chaldée disparaissaient l'un après l'autre, la Médie d'abord, la Lydie ensuite : en l'an xvii, les riverains de la Méditerranée se soulevèrent et Nabonide ne fit rien pour les ramener à l'obéissance³².

Les Juifs étaient trop faibles encore pour imiter l'exemple que leurs anciens voisins leur donnaient : mais si leur dispersion leur défendait d'agir efficacement, ils ne dissimulaient déjà plus la joie dont l'isolement de Babel les comblait. La sentence d'exil lancée contre eux par Nabuchodonosor n'avait pas été aussi générale qu'on le croit d'ordinaire. La population des villes secondaires et des campagnes, ou bien n'avait pas quitté ses foyers pendant la guerre, ou bien y était rentrée aussitôt après, avec assez d'empressement pour que les Chaldéens ne fussent pas obligés, comme les Assyriens lors de la chute de Samarie, à la renforcer par des colonies d'étrangers. Jérusalem elle-même n'avait pas été transplantée entière en Chaldée : beaucoup de ses habitants l'avaient abandonnée à temps et s'étaient réfugiés en Égypte. Le nombre des déportés n'avait pas dépassé peut-être vingt mille en trois fois³³, mais, à défaut de la quantité, la qualité leur méritait d'être considérés comme la représentation d'Israël entier. C'étaient d'abord les deux derniers rois, Joïakïn et Zédékias, puis leur famille, l'aristocratie de Juda, le clergé du temple et son grand prêtre, les prophètes³⁴. Ils furent répartis entre Babylone et les cités voisines. Les textes contemporains ne nous signalent

²⁹ Pinches, *On a cuneiform Tablet*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, t. VII, p. 441-445.

³⁰ Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæology*, 1882, p. 7.

³¹ Il raconte qu'il découvrit à Sippar, dans le temple Ébara du dieu Soleil, les cylindres de Naramsin, fils de Sargon, que Nabuchodonosor avait cherchés en vain et qu'aucun roi n'avait vus avant lui ; cf. Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1882, p. 8 et 12.

³² Pinches, *On a cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Transactions of the Society of Bibl. Arch.*, t. VII, p. 143.

³³ Le convoi de 597 se composait de dix mille personnes, dont sept mille appartenaient à la classe aisée, mille à celle des artisans, et le reste était composé de gens attachés à la cour (II Rois, XXIV, 14-16). Pour le convoi de 586, l'auteur de l'écrit inséré dans Jérémie (LII, 28-29) énumère trois mille vingt-trois habitants de Juda et huit cent trente-deux habitants de Jérusalem. Pour le convoi de 581, on ne trouve plus que sept cent quarante-cinq exilés (Jérémie, LII, 50). Ces chiffres sont assez modérés pour avoir quelque chance d'être exacts, néanmoins ils sont loin d'être certains (Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 474-482).

³⁴ II Rois, XXIV, 14-16 ; XXV, 11.

d'une manière précise qu'un seul de leurs établissements, celui de Tel-Abîb, sur le Kébar³⁵, mais plusieurs des colonies juives qui florissaient en ces régions vers l'époque romaine prétendaient remonter jusqu'au temps de la captivité : une légende recueillie dans le Talmud affirmait que la synagogue de Shafyâthib, près de Nehardaa, avait été bâtie par le roi Joïakîn avec des pierres arrachées aux ruines du temple de Jérusalem³⁶. Ces communautés jouissaient d'une autonomie complète. Pourvu qu'elles acquittassent l'impôt et les corvées réglementaires, elles étaient libres de pratiquer leur religion et de s'administrer comme elles l'entendaient. Les cheikhs, les anciens de la famille et de la tribu, qui avaient joué un rôle prépondérant au pays d'origine, conservèrent leur rang³⁷ : le Chaldéen les acceptait pour chefs de leur peuple et il ne les gênait aucunement dans l'exercice de leur autorité. Comment les autres arrangèrent leur existence, à quelles industries ils s'adonnèrent pour gagner le pain de chaque jour, pour conquérir l'aisance et même la richesse, aucun de ceux qui écrivaient alors n'a en souci de nous le dire³⁸. Ouvriers ou laboureurs, employés ou marchands, il fallait vivre, et l'on vécut, et, selon le conseil de Jérémie³⁹, on travailla à ne pas laisser perdre la semence d'Israël. Quelques siècles plus tard, on s'imaginait volontiers que les exilés avaient été plongés tout entiers dans la pénitence et dans l'inertie. « Au bord des fleuves de Babel - nous étions assis et nous pleurions, - en nous souvenant de Sion. Aux saules de la campagne - nous avons suspendu nos lyres ; - car là nos ravisseurs nous commandaient des paroles de chant, - nos oppresseurs des accents de joie : - « Chantez-nous des cantiques de Sion ! » Comment chanterions-nous le chant de Jahvé - sur la terre étrangère !⁴⁰ » Cela n'était vrai que des prêtres et des scribes. Le vide s'était fait dans leur vie, du jour que le conquérant les avait arrachés à cette routine de prières et de rites minutieux dont l'accomplissement leur semblait être le privilège le plus enviable auquel l'homme pût aspirer. Le temps qu'ils avaient consacré jadis au service du temple ils le consumaient à se lamenter sur les malheurs de la nation, à s'en accuser eux-mêmes et les autres, à se demander quel crime leur avait mérité la ruine et pourquoi Jahvé, qui avait absous si souvent leurs pères, n'avait pas étendu sa clémence jusque sur eux.

C'est dans la patience même de Dieu qu'Ézéchiël leur montrait la cause de leur déchéance. Nourri dans le temple dès l'âge le plus tendre, puis déporté en 597 avec Joïakîn, il avait médité sur l'histoire du passé et elle lui était apparue comme un long conflit entre la justice divine et l'iniquité juive. Jahvé s'était engagé envers la maison d'Israël du temps qu'elle était encore en Égypte, et il ne lui avait réclamé qu'un peu de fidélité en échange de sa protection : « Jetez chacun de vous les idoles de ses yeux et ne vous souillez pas avec les faux dieux du pays d'Égypte ; moi, Jahvé, je suis votre Dieu ! » Cette condition si douce, les enfants d'Israël ne l'avaient jamais observée et c'était l'origine de leurs maux ; avant même d'échapper à Pharaon, ils avaient trahi leur maître, et celui-ci avait songé à les accabler de sa colère, « mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et en présence desquels je m'étais révélé à eux, et à l'effet de les tirer d'Égypte. Je

³⁵ Ézéchiël, III, 15. Le Kébar est parfois identifié au Khabour de Mésopotamie, c'était plutôt un canal de Chaldée, peut-être le Nahar Malka, le grand canal royal.

³⁶ Neubauer, *la Géographie du Talmud*, p. 322, note 4 ; p. 350-351.

³⁷ Ézéchiël, VIII, 1 ; XX, 1.

³⁸ Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 90-101.

³⁹ Jérémie, XXIX, 1-7.

⁴⁰ Psaume CXXXVII, 1 sqq. (trad. Reuss).

les tirai donc d'Égypte et les conduisis dans le désert. Et je leur donnai mes préceptes et je leur promulguai mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie. Et de plus, je leur assignai mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux. Mais ils furent rebelles à mes ordres ». Comme ils avaient fait en Égypte, ils firent au pied du Sinaï. Cette fois encore Jahvé ne put se résoudre à les détruire ; il se borna à décréter que nul d'entre eux n'entrerait dans la Terre Promise, et il se retourna vers leurs fils. Mais les fils ne furent pas plus sages que n'avaient été les pères ; à peine entrés dans la contrée qui leur était dévolue, « un pays de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée, sur tout arbre touffu, ils y immolèrent leurs victimes, ils y déposèrent le parfum de leur encens, ils y versèrent leurs libations ». Et, non contents de profaner leurs autels par des cérémonies et par des offrandes impies, ils s'inclinèrent devant des idoles : « Soyons comme les autres nations, comme les peuples de tous les pays, adorons le bois et la pierre ». – « Par ma vie ! dit le Seigneur, l'Éternel ; d'une main puissante et le bras étendu, et déversant sur vous mon courroux, je vous gouvernerai !⁴¹ » Si légitime que fût le châtiment, Ezéchias ne croyait pas qu'il dût être perpétuel. Dieu est trop juste pour rendre les générations futures responsables à jamais de la faute des générations passées et présentes. « Qu'avez-vous donc, vous autres d'Israël, à répéter sans cesse : « Les pères ont mangé du verjus, et les dents des fils en ont été agacées ? » - « Par ma vie ! dit le Seigneur l'Éternel : ne répétez plus ce proverbe en Israël ! Car voyez toutes les personnes sont à moi, la personne du père et la personne du fils, mais c'est la personne coupable qui mourra... Celui qui est juste restera en vie, parole du Seigneur l'Éternel. » Israël est donc maître de ses destinées : s'il s'obstine en ses égarements, il reculera d'autant l'heure du salut ; s'il se repent et s'il observe la loi, la colère divine s'apaisera. « Ainsi donc, maison d'Israël, je vous jugerai chacun selon ses oeuvres. Jetez loin de vous tous les péchés que vous avez commis ; faites-vous un coeur nouveau et un nouvel esprit ! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël ? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt ! Revenez donc et vivez !⁴² » Quelques-uns objectaient qu'il était bien tard pour parler encore d'espoir et d'avenir : « Nos ossements sont desséchés, disaient-ils, notre confiance est minée ; nous sommes perdus ». Le prophète leur répondait que Dieu l'avait emmené en esprit au milieu d'une plaine couverte d'ossements. « Et je les adjurai, et tandis que je les adjurais, voilà qu'avec fracas ils se rejoignirent les uns les autres. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs, puis ils se vêtirent de chair et la peau les enveloppa, mais il n'y avait pas encore de souffle en eux. Alors Jahvé me dit : « Evoque le souffle, évoque, fils de l'homme, et crie au souffle : « Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : Viens, souffle des quatre vents et souffle dans ces cadavres pour qu'ils revivent ». Et j'évoquai, comme j'en avais reçu l'ordre, et le souffle entra en eux et ils revinrent à la vie et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude ; alors il me dit : « Ces ossements-là c'est la maison d'Israël... Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en sortir, ô mon peuple ! et je vous ramènerai dans la terre d'Israël... et je mettrai mon souffle en vous, pour que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans votre patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, Jahvé, je l'ai dit et fait⁴³ ».

Les prophètes d'autrefois n'avaient tracé de la restauration d'Israël et de son bonheur que des descriptions poétiques où rien n'était défini nettement, ni la loi

⁴¹ *Ézéchiel*, IX.

⁴² *Ézéchiel*, XVIII.

⁴³ *Ézéchiel*, XXXVII, 1-14.

qui le jugerait, ni le culte qu'il pratiquerait, ni les conditions les plus propres à garantir sa prospérité. Jérémie le premier avait désespéré de rien obtenir du peuple, sous le régime du pacte conclu jadis en Égypte, et il avait proclamé la nécessité de négocier une seconde convention, mais sans oser en indiquer les clauses⁴⁴. Ézéchiël, plus hardi, songea dès lors à fixer les termes de l'alliance nouvelle et à rédiger la constitution qu'on devrait substituer à l'ancienne, le jour où l'exil serait terminé. La royauté avait été essayée et elle n'avait pas produit de résultats heureux : pour un monarque comme Ezéchias ou Josias, on en avait eu dix comme Achaz et comme Manashshèh. Cependant les Juifs étaient encore attachés si sincèrement à la forme de gouvernement monarchique, qu'il jugea inopportun de la supprimer entièrement. Il se résigna à conserver un roi, mais un roi plus pieux et moins indépendant que le prince rêvé par l'auteur du Deutéronome, un serviteur des serviteurs de Dieu dont la fonction principale se réduirait à subvenir aux besoins du culte. Jahvé était en vérité le seul souverain qu'il acceptât pleinement. Mais le Jahvé qu'il concevait n'était déjà plus celui que ses prédécesseurs avaient rêvé, le seigneur Jahvé d'Amos, « qui ne fait rien sans révéler son secret aux prophètes, ses servants⁴⁵ », ou celui d'Hoshéa « qui prend plaisir à l'amour et non aux sacrifices et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes⁴⁶ ». Son Jahvé à lui n'admet plus aucun commerce familial avec les interprètes de ses volontés ; il tient « le fils de l'homme » à distance, et il communique avec lui uniquement par l'intermédiaire des anges, ses messagers. Sans doute l'affection de ses enfants lui est douce ; mais il préfère leur respect et leur crainte, et l'odeur du sacrifice légalement accompli est suave à ses narines. Le premier soin du prophète est donc de lui dresser une maison neuve sur la montagne sainte. Ce temple de Salomon où il avait passé les lointaines années de sa jeunesse, il le rebâtit sur le même plan qu'autrefois, mais plus grand, mais plus beau ; la cour extérieure d'abord, puis la cour intérieure et ses chambres, puis le sanctuaire dont il calcule les dimensions au plus juste : dix coudées d'ouverture pour la porte, cinq coudées de chaque côté pour les parois latérales de la porte, vingt coudées de large et quarante de long pour la salle même, et ainsi de suite avec un luxe de détails techniques souvent malaisé à comprendre⁴⁷. Et, comme il faut à un édifice aussi bien ordonné un clergé digne de l'habiter, les fils de Sadok seuls auront rang de prêtres, parce que seuls ils ont gardé une fidélité inébranlable ; les autres lévites se confineront dans les emplois secondaires, car non seulement ils ont suivi les errements de la nation, mais ils lui ont donné le mauvais exemple et ils ont pratiqué l'idolâtrie. Les devoirs et les prérogatives de chacun, les revenus de l'autel, les sacrifices, les fêtes, l'apprêt des banquets, tout est prévu et déterminé avec une rigueur inexorable⁴⁸. Ézéchiël était prêtre et attaché aux manipulations les plus mesquines comme aux fonctions les plus nobles de son métier : les moindres recettes de boucherie ou de cuisine sa-crée lui paraissaient aussi nécessaires que les préceptes de la morale à la prospérité future de son peuple. La construction et le rituel une fois mis sur pied, son imagination l'emportait de nouveau. Il se figurait voir une source jaillir du seuil même de la maison divine, et, s'écoulant vers la mer Morte à travers un grand bois, en assainir les eaux. « Et toutes sortes d'êtres animés qui se meuvent vivront partout où le ruisseau débouchera dans la

⁴⁴ *Jérémie*, XXXI, 32-44 ; Kuenen, *The religion of Israël*, t. 11, p. 73 sqq., et *Religion naturelle et religion universelle*, p. 83, 84, 114.

⁴⁵ *Amos*, III, 7.

⁴⁶ *Hoshéa*, VI, 6.

⁴⁷ *Ézéchiël*, XL, 5 - XLIII, 27.

⁴⁸ *Ézéchiël*, XLIV, 1 - XLVI, 24.

mer, et le poisson sera très nombreux... Et sur les bords du ruisseau, des deux côtés, croîtra toute espèce d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront pas : ils en produiront de nouveaux tous les mois, parce que cette eau sort du sanctuaire, et les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments⁴⁹. » Les douze tribus d'Israël, même celles qui avaient disparu à diverses époques, se partageront le pays d'une manière idéale, Dan au nord, Ruben et Juda au sud, et elles fonderont à frais communs, autour de la montagne de Sion, la Jérusalem nouvelle dont le nom sera désormais : « Ici l'Éternel⁵⁰ ».

Ézéchiel n'exerça que peu d'influence sur ses contemporains ; il resta seul ou presque seul de son avis, et les idées exprimées par Jérémie l'emportèrent sur les siennes. Quelques-uns parmi les exilés s'obstinèrent de plus en plus à adorer les divinités païennes ; ils se fondirent probablement dans la masse de la population chaldéenne et ils furent perdus pour Israël aussi complètement que l'avaient été les déportés d'Ephraïm. Les autres, et c'était le grand nombre, restèrent fidèles à leurs espérances et s'appliquèrent à démêler, parmi les événements qui se déroulaient sous leurs yeux, les signes précurseurs de la délivrance annoncée par le prophète. « Veuille accroître ton peuple, ô Éternel, - veuille accroître ton peuple et te glorifier, - veuille étendre la limite de son pays ! - Éternel, dans la détresse ils ont regardé vers toi, - ils se sont répandus en prières quand tu les châties. - Comme une femme enceinte, quand son terme approche, - se tord et crie dans ses douleurs, - ainsi nous étions devant toi, Éternel ! ... Va, mon peuple, retire-toi dans ta chambre, - et ferme les portes derrière toi ! - Cache-toi un petit instant, - jusqu'à ce que le courroux soit passé. - Car bientôt l'Éternel va sortir de son lieu, - pour demander compte de ses crimes à l'habitant de la terre, - et la terre découvrira le sang versé - et ne cachera plus le corps des victimes.⁵¹ » La mort de Nabuchodonosor en 562 amena un changement dans leur condition. Evilmérodach tira leur roi Joïakîn de la prison où il languissait depuis trente années, et le traita avec honneur⁵² ; ce n'était pas encore la restauration désirée, mais c'était du moins la fin de la persécution. Puis vinrent les querelles de palais qui, en moins de huit ans, changèrent quatre fois de mains le sceptre de Nabuchodonosor, puis l'avènement du pacifique et dévot Nabonide, puis les premières victoires de Cyrus. Rien n'échappait à l'oeil vigilant des exilés, et leurs prophètes commencèrent à déclarer que les temps étaient proches, à parler de l'humiliation de Babylone, à en prédire la date. L'un, dont l'oeuvre a été classée avec les écrits de Jérémie, aperçoit les peuples du Nord et de l'Est en marche contre la cité condamnée. « Sonnez le clairon parmi les nations, appelez les peuples à inaugurer la guerre, convoquez contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ashkouz ; rangez contre elle les bataillons, lancez la cavalerie comme un essaim de sauterelles aux ailes droites ! Appelez les peuples à inaugurer la guerre contre elle, les rois de Médie, les capitaines et leurs satrapes, et tout le pays de leur domination. La terre tremble, elle est en travail, car ils vont s'accomplir les desseins de l'Éternel de changer Babel en un désert sans habitants.⁵³ » Un autre voit déjà l'oppresseur mort et descendu aux enfers : « L'enfer dans ses profondeurs s'émeut pour toi, - à ton arrivée il excite les ombres ; - il fait lever de leurs

⁴⁹ *Ézéchiel*, XLVII, 1-12.

⁵⁰ *Ézéchiel*, XLVII, 13 - XLVIII. Cf. pour le rôle d'Ézéchiel, Kuenen, *The Religion of Israël*, t. II, p. 105-108.

⁵¹ Anonyme, vers 570 (*Isaïe*, XXVI, 15-16 - XXVII, 1-2).

⁵² *II Rois*, XV, 27-30 ; *Jérémie*, XLII, 31-34.

⁵³ *Jérémie*, LI, 26-29.

sièges tous les princes de la terre, - tous les rois des nations. - Tous ils élèvent leur voix - et te disent : « Toi aussi tu t'es donc évanoui comme nous, - Tu es devenu notre égal ! » - « Et toi tu te disais en ton cœur : « Je monterai au ciel ; - au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône ; - je serai l'égal du Très-haut ! » Ha ! c'est dans l'enfer que tu seras précipité, - au fond du sépulcre ! - Ceux qui t'y verront te contempleront, - jetteront sur toi un regard curieux : - Est-ce là l'homme qui ébranla la terre, - qui fit trembler les empires, - qui changea le monde en un désert, dévasta les villes - et ne relâcha pas les captifs ? » - Tous les rois des peuples reposent avec honneur - chacun dans son mausolée : - mais toi, tu es jeté loin de ton sépulcre, - comme une branche vile, - sous un linceul de morts égorgés par l'épée, qui descendront dans leurs tombes maçonnées, - toi, cadavre foulé aux pieds - tu ne seras point réuni avec eux dans la tombe, - désolateur de ton pays, - bourreau de ton peuple⁵⁴ ».

L'écho de ces malédictions n'arrivait pas jusqu'aux oreilles de Nabonide, mais il comprenait la grandeur du péril qui le menaçait et il tâchait de le conjurer. Ce n'était pas une fantaisie d'archéologue qui le poussait à relever les temples détruits, à restaurer de vieux cultes oubliés dès longtemps ; il voulait détourner de sa personne et de son royaume la colère des dieux ennemis et se concilier la bonne volonté des nationaux. Cette affectation de piété envers des divinités qui n'étaient pas de Babylone mécontenta le sacerdoce babylonien : lorsque les Perses parurent sur la frontière en 538, non seulement les captifs internés en Chaldée, mais une partie de la population indigène appelait de ses vœux la présence de l'étranger. Nabonide recourut aux grands moyens : il ordonna des sacrifices à Bel, en expiation des péchés du peuple, et il transféra dans la capitale les dieux les plus vénérés, Zamalmal et les maîtres de Kis, Bêltis et les seigneurs de Khar-sagkalama, les divinités d'Akkad « qui sont au-dessus et au-dessous de l'atmosphère ». Cyrus ne fut pas intimidé par l'arrivée de cette garnison d'idoles : il eut raison de ses adversaires en quelques semaines. Au commencement du mois de Tammouz, il avait franchi le Tigre et battu les Chaldéens près de la ville de Routoum. Aussitôt une révolte éclata en Akkad qui enleva à Nabonide ses dernières ressources. Le 14, les Perses entrèrent paisiblement dans Sippar ; le 16, Gobryas qui les commandait s'empara de Babylone presque sans coup férir. Nabonide, livré par les siens, fut traité avec bienveillance et exilé en Carmanie. Son fils aîné Belsharousour, le Balthazar des Hébreux, tenta un effort suprême pour repousser l'invasion : il fut battu par Gobryas le 14 de Marchesvân, et il périt dans la déroute⁵⁵.

⁵⁴ Anonyme, vers 540 (*Isaïe*, XIV, 8-20).

⁵⁵ Pinches, On a Cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus, dans les Transactions of the Society, of Biblical Archæology, t. VII, p. 159-167, où sont publiés les fragments des annales de Nabonide. Cf. H. Rawlinson, dans Journal Of the Royal Asiatic Society, t. XII, p. 70 sqq., où est donnée la proclamation par laquelle Cyrus annonce au peuple de Babylone qu'il prend la royauté du consentement des dieux nationaux. Cf. Béroze, Fragments, 9, 14. Voici d'après le canon de Ptolémée et les monuments (cf. Pinches, The babylonian Kings Of the Second Period, dans les Proceedings, 1885-1884, p. 199-204), le tableau des rois de Chaldée depuis Nabounâzir :

L'empire entier tomba du même coup et sans secousse aux mains des Perses. Les peuples tributaires, Syriens, Arabes, Phéniciens, perdirent leurs anciens maîtres et en gagnèrent de nouveaux, sans plus s'inquiéter du changement que s'il ne se fût pas agi d'eux et de leurs intérêts ; du moment qu'ils ne pouvaient plus être libres, peu leur importait qui régnait. Babylone elle-même parut s'accommoder de sa servitude, et les partis qui avaient été hostiles à Nabonide se réjouirent de sa captivité. Cyrus fit d'ailleurs ce qui était nécessaire pour s'assurer leur bon vouloir : comme ses prédécesseurs assyriens, Tiglatphalasar, Sargon, Asarhaddon, Assourbanabal, il se plia aux exigences de leur orgueil, et, saisissant les mains de Bel, il se proclama formellement roi de Babylone. Son premier soin fut de renvoyer chacun dans sa ville les dieux que Nabonide y avait appelés au début de la campagne, et cette satisfaction accordée aux âmes dévotes que leur présence avait blessées acheva de les gagner au vainqueur⁵⁶. Ils présentèrent les événements sous le jour le plus favorable à la vanité nationale, Mardouk dirent-ils, s'était irrité de l'abandon où Nabonide l'avait laissé ; « le roi des dieux s'était affligé profondément de cette humiliation et tous les dieux qui habitent les temples de Babel avaient abandonné leurs sanctuaires ; on ne voyait plus Mardouk et les divinités ses alliés aux processions de Kalanna, car ils s'étaient réfugiés chez d'autres cités qui ne leur refusaient pas leur respect. Cependant la race de Shoumir et d'Akkad, tout en deuil, le pria de revenir ; il accéda à leur requête, et contenta le pays en lui choisissant un roi qui gouvernât selon son vouloir le peuple qui lui serait confié ! Il proclama Kouroush, d'Anshân, roi du monde entier et il annonça ce titre à toutes les nations... Il l'incita à marcher contre Babel sa propre ville, et conduisit l'armée perse comme un ami et comme un bienfaiteur : ses troupes, dont le nombre ne se peut non plus compter que celui des flots de l'Euphrate, et leurs épées ne furent qu'un vain ornement, car il les conduisit sans combat et sans résistance jusqu'à Kalanna, puis cerna et conquit sa propre cité. Nabonide, le roi qui l'avait méprisé, il le livra dans les mains de Kouroush. Tout le peuple de Babel, beaucoup parmi ceux de Shoumir et d'Akkad, les nobles et les prêtres s'étaient soulevés contre lui et s'étaient refusés de lui baiser plus longtemps les pieds : ils se réjouirent de leur nouveau maître et changèrent leur

I.	NABOUNAZIR,	Ναβονασσάρου,	747-753
II.	NAHID,	Ναδίου,	753-751
III.	OUKINZIR et POULOU,	Χινζίρου καὶ Πώρου,	751-726
IV.	OULOUÛA,	Ἰουλαίου,	726-721
V.	MARDOUKABALIDINNA,	Μαρδοκεμπάδου,	721-709
VI.	SHAROUKIN,	Ἀρκεάνου,	709-704
	Premier interrègne.	Ἀβασιλεύτου πρώτου,	704-702
VII.	BELIBNI,	Βηλίβου,	702-699
VIII.	AHSHGURNADINSHOUMOU,	Ἀσσαραδίνου,	699-695
IX.	NERHALOUSHÉZIB,	Ἐρηγεθίου,	695-692
X.	MOUSHÉZIBMARDOUK,	Μεσησιμορδάκου,	692-688
	Deuxième interrègne,	Ἀβασιλεύτου δευτέρου,	688-680
XI.	ASHSROURAKHÉIDDIN,	Ἀσσαραδίνου,	680-667
XII.	SHAMASHOUMOUKIN,	Σασσοουχίνου,	667-647
XIII.	{ ASHSHOURBANABAL,	{ Κινηλαδάνου,	647-625
	{ ASHSHOURÉTILILANI,		
XIV.	NABOUBALOUSSOUR,	Ναβοπολασσάρου,	625-604
XV.	NABOUKODOUROUSSOUR II,	Ναβοκολασσάρου,	604-561
XVI.	AMLMARDOUK,	Ἰλλοαρουδάμου.	561-559
XVII.	{ NERGALSHAROUSSOUR,	{ Νηριγασολασόρου,	559-555
	{ LABASHIMARDOUK,		
XVIII.	NABOUNAHID,	Ναβοναδίου.	555-538

⁵⁶ T. Pinches, *On a Cuneiform Tablet relating Of the Capture of Babylon by Cyrus and the events which preceded and led to it* dans *les Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 144, 167.

serment de féauté, car le dieu qui ramène les morts à la vie, et qui est secourable dans tout malheur et dans toute angoisse, lui avait accordé toute sa faveur⁵⁷ ».

Les Chaldéens n'étaient pas seuls à voir dans le Perse un envoyé de Dieu ; plus qu'eux encore, les Juifs étaient disposés à lui prêter ce caractère. La manière dont Babylone avait succombé avait trompé leurs espérances et démenti les prédictions de leurs prophètes : la cité de Nabuchodorosor n'avait pas été effacée de la face du monde comme celle de Sargon et de Sennachérib, et la vengeance de Jérusalem était moins complète que celle de Samarie ne l'avait été. Mais, déçus en cela, ils sentaient que la délivrance était proche, et l'un des plus grands parmi leurs poètes, l'un de ceux dont les oeuvres ont été transcrites à la suite de celles d'Isaïe, l'annonçait déjà en termes magnifiques : « Réjouissez-vous, cieux, car l'Éternel l'accomplit ; poussez des cris, profondeurs de la terre ! Montagnes, éclatez de joie, et toi, forêt avec tous les arbres ! - Car l'Éternel rachète Jacob, en Israël il manifeste sa gloire. Voici ce que dit l'Éternel, ton rédempteur, qui t'a formé lors de ta naissance : Moi je suis l'Éternel, créateur de l'Univers ; - moi seul je déploie les cieux, - j'affermis la terre - qui est avec moi ? ... - C'est moi qui confirme la parole de mon serviteur, - qui ratifie le conseil de mes messagers, - qui dit de Jérusalem, qu'elle soit habitée, - et des villes de Juda, quelles soient rebâties : - Je veux relever leurs ruines ! - C'est moi qui dis à l'Océan : Dessèche-toi ; - Je veux que tes courants tarissent ! - Je dis à Koresh : Tu es mon berger ! - et il accomplira toute ma volonté, - en disant à Jérusalem : « Sois rebâtie ! - et au temple Sois fondé !⁵⁸ » Dès la première année de son séjour à Babylone, Cyrus promulgua l'édit par lequel il permettait aux Juifs de rentrer au pays de leurs pères. Tous ne profitèrent pas de la faculté qui leur était accordée ; s'il faut en croire la tradition, quarante-deux mille trois cent soixante se déclarèrent prêts à quitter la terre de l'exil, sous la conduite d'un descendant de David, un fils du roi Joakîn, du nom de Shesbazzar. Ils s'établirent dans les petites villes de Juda et de Benjamin, et la réalité répondit si peu à l'idéal qu'ils s'étaient tracé de ce retour, qu'ils laissèrent écouler sept mois avant de déblayer le site du temple pour y élever un autel des sacrifices. Leur petite colonie, noyée dans un flot de populations hostiles, Philistins, Iduméens, Moabites, Ammonites, Samaritains, se serra autour du gouverneur perse, qui seul pouvait la protéger et lui témoigna une fidélité inébranlable. C'était bien sur quoi Cyrus comptait lorsqu'il les autorisait à regagner leurs montagnes : ils formèrent à cette extrémité de son empire une marche d'autant plus dévouée à ses intérêts que leur existence même dépendait de leur fidélité⁵⁹.

De tous les princes qui s'étaient alliés contre la Perse, un seul, Amasis, avait jusqu'alors esquivé le châtement. Une guerre contre l'Égypte semblait donc être imminente : Cyrus hésita un instant, puis il se rejeta vers l'Est lointain, et il y disparut d'une manière mystérieuse (529). Au dire de Xénophon, il mourut dans son lit, entouré de ses enfants, édifiant ceux qui l'approchaient par la sagesse plus qu'humaine de ses derniers moments⁶⁰ ; ce tableau n'est pas plus authentique que ne le sont en général les renseignements fournis par Xénophon sur la Perse. Ctésias conta qu'il avait été blessé dans un engagement contre les Derbikes,

⁵⁷ Cette citation n'est qu'une paraphrase de la longue inscription découverte et traduite par Sir Henry Rawlinson (*Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII. p. 70 sqq).

⁵⁸ *Isaïe*, XLIV, 25-28.

⁵⁹ Maspero, *les Empires*, p. 627-640.

⁶⁰ Xénophon, *Cyropédie*, l. VIII, c. VII, § 3-38.

peuple à moitié sauvage de la Bactriane, et qu'il avait succombé aux suites de sa blessure, trois jours après la bataille⁶¹. Selon Hérodote, il demanda en mariage Tomyris, reine des Massagètes, et il fut dédaigné. De dépit il franchit le fleuve Araxès⁶², battit les barbares et prit le fils de leur reine, Spargapisès, qui se tua de désespoir. « Tomyris, ayant rassemblé ses forces, attaqua les Perses. De toutes les batailles livrées entre barbares, celle-là me paraît avoir été la plus sanglante, à en juger du moins par ce que j'ai ouï dire. D'abord ils se criblèrent de flèches à courte distance ; quand les flèches leur manquèrent, ils tombèrent les uns sur les autres à coups de piques et de sabres. Ils soutinrent la lutte pendant longtemps sans qu'aucun parti voulût fuir : à la fin les Massagètes eurent le dessus. La plus grande partie de l'armée perse resta sur le champ de bataille ; Cyrus lui-même y périt après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris, ayant rempli une outre de sang humain, ordonna qu'on cherchât parmi les morts le cadavre de Cyrus : dès qu'on l'eut trouvé, elle lui plongea la tête dans l'outre et elle l'accabla d'injures. « Bien que je vive et que je sois victorieuse, tu m'as perdue en m'enlevant mon fils par ruse : aussi moi te rassasierai-je de sang.⁶³ » Les Perses parvinrent à recouvrir le corps de leur roi ; ils le transportèrent à Pasargades, où ils l'ensevelirent somptueusement dans les jardins de son palais⁶⁴.

La poésie populaire, qui avait défiguré sa vie et substitué des histoires fabuleuses au récit véritable de ses actions, s'attacha à faire de lui le portrait idéal d'un prince d'Orient : il devint grâce à elle le plus brave, le plus doux, même le plus beau des hommes. En fait, il paraît avoir eu toutes les qualités d'un général, l'activité, l'énergie, la bravoure, l'astuce et la duplicité si nécessaires en Asie au succès de la conquête : large et tolérant pour les religions étrangères, il n'eut pas les vertus d'un administrateur, et il ne se soucia pas de réunir en un seul corps constitué solidement les peuples divers qu'il avait su ranger sous sa loi. En Lydie et en Chaldée seulement il installa un gouverneur perse : partout ailleurs il se contenta d'une déclaration d'obéissance et il confia le gouvernement aux mains des indigènes. Il avait conquis tous les pays du vieux monde, l'Égypte exceptée, et fondé l'empire perse : il laissait le soin de l'organiser à ceux qui viendraient après lui⁶⁵.

Cambyse, Amasis et Psammétique III ; conquête de l'Égypte (525) ; tentatives sur la Libye et l'Éthiopie ; le faux Smerdis.

Cyrus avait légué la couronne à l'aîné de ses enfants, Kambouzia II, que les Grecs appelèrent Kambysès, et le commandement de plusieurs provinces à Bar-

⁶¹ Ctésias, *Persica*, § 6-8, édit. Müller-Didot, p. 47. Une légende très postérieure contait que Cyrus, parvenu à l'âge de cent ans, avait demandé à voir ses amis. On lui répondit que son fils Cambyse les avait mis à mort ; le chagrin que la cruauté de son fils lui causa le tua en quelques jours (Lucien, *Macrob.*, xiv, d'après Onésicrite, *Fragm.* 52, édit. Müller-Didot).

⁶² Peut-être le Iaxartès.

⁶³ Hérodote, I, CCIV-CCXIV.

⁶⁴ Arrien, *Anabase*, I, VI, 19, 4-9, d'après Aristobule (*Fragm.* 57, édit. Müller-Didot). Cf. *Pseudo-Callisthènes*, I, II, ch. XVIII, où l'auteur place à côté l'un de l'autre le tombeau de Cyrus et celui de « Nabonasar, que les Grecs appellent Naboukhodonosor ». Selon Oppert, le petit édifice de Mourghâb où l'on a voulu reconnaître le tombeau de Cyrus, n'est en réalité que le tombeau de sa femme Kazandané (*Journal asiatique*, 1872, t. XIX, p. 548, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 110-111).

⁶⁵ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 383-390.

diya (Smerdis), son second fils⁶⁶. Réglant sa succession par avance ; il s'était flatté de prévenir les querelles qui accompagnent d'ordinaire un changement de règne en Orient. Son vœu ne fut pas exaucé : Cambyse, à peine assis sur le trône, égorga son frère. Le crime fut commis avec tant de prudence et de secret qu'il passa inaperçu du vulgaire : le peuple et la cour crurent que Bardiya avait été enfermé dans quelque palais éloigné de la Médie, et ils s'attendaient à le voir reparaître bientôt⁶⁷.

Après s'être débarrassé d'un rival qui menaçait de devenir dangereux, Cambyse ne songea plus qu'à la guerre. L'Égypte, protégée par le désert et par les marais du Delta, bravait encore la puissance des Perses. Depuis son alliance malheureuse avec la Lydie, Amasis s'était toujours conduit de manière à ne fournir aucun prétexte de guerre à ses voisins. Il se borna à rétablir en Chypre l'antique suzeraineté de l'Égypte⁶⁸ et il n'éleva pas plus haut son ambition. Grâce à sa prudence inaltérable, il évita tout conflit avec Cyrus, et il profita des années de tranquillité qui lui furent accordées pour développer les ressources naturelles de son royaume. Le réseau des canaux fut réparé et agrandi, l'agriculture encouragée, le commerce étendu. « On dit que l'Égypte ne fut jamais plus florissante ni plus heureuse, que jamais le fleuve ne fut aussi bienfaisant pour la terre, ni la terre aussi féconde pour les hommes, et qu'on y comptait alors vingt mille villes habitées.⁶⁹ » Les carrières de Troiou⁷⁰, de Souan⁷¹ et de Rahanou⁷² furent rouvertes et exploitées comme aux plus beaux jours. Thèbes, à demi indépendante, sous l'administration de la reine Onkhnas⁷³, fille de Psammétique II, reprit quelque animation sur ses deux rives ; les monuments de Karnak furent restaurés avec soin, et quelques riches particuliers se creusèrent des tombeaux qui ne le cèdent en rien aux tombes d'autrefois pour l'étendue et pour le fini des bas-reliefs⁷⁴. Le reste de la haute Égypte était déjà trop dépeuplé pour qu'il y eût intérêt à en embellir les cités ; les forces vives du pays se concentrèrent sur Memphis et sur les villes du Delta. A Memphis, Amasis bâtit un temple d'Isis qu'Hérodote qualifie de « très grand et très digne d'être vu » ; ce temple a disparu malheureusement, ainsi que le colosse couché de soixante-quinze pieds de long que le même prince avait consacré devant le temple de Phtah⁷⁵. Il décora

⁶⁶ Hérodote, I, CCVIII ; Ctésias, *Persica*, § 8, édit. Müller-Didot, p. 47 ; Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 7, § 11. Ctésias donne à Bardiya le nom de Tanyoxarkès et lui attribue le gouvernement de la Bactriane, des Khorasmiens, des Parthes et des Carmaniens. Xénophon l'appelle Tanaoxarès et le fait régner sur les Mèdes, les Arméniens et les Cadusiens.

⁶⁷ Hérodote, III, XIX. J. Ménant, *les Archéménides*, p. 106. D'après Hérodote, l'assassinat eut lieu pendant l'expédition d'Égypte ; d'après l'inscription de Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the Rock at Behistun* dans *les Records of the Past*, t. I, p. 112 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117), il eut lieu auparavant.

⁶⁸ Hérodote, II, CLXXXIII ; Diodore de Sicile, I, 68, qui paraît considérer la campagne d'Amasis comme une suite naturelle de celle d'Apriès.

⁶⁹ Hérodote, II, CLXXVII.

⁷⁰ Hérodote, II, CLXXV.

⁷¹ Inscriptions de Bigèh dans Champollion, *Notices manuscrites*, t. I, p. 165 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 284 p.

⁷² Inscriptions des architectes et ingénieurs envoyés en l'an XLIV d'Amasis pour chercher la pierre nécessaire aux monuments du roi, Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 75 a-d ; cf. Devéria, *Monument biographique de Bakenkhonsou*, p. 24-29.

⁷³ Le sarcophage de la reine Onkhnas est aujourd'hui au British Museum (S. Sharpe, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, p. 104-185). La reine elle-même figure souvent sur les sculptures de deux petits édifices élevés à Karnak sous Amasis et sous Psammétique III (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 273-274).

⁷⁴ Champollion, *Notices manuscrites*, t. I, p. 552-555.

⁷⁵ Hérodote, II, CLXXVI.

Bouto, Sébennytos, Mendés, Tanis, la plupart des localités même secondaires. Il construisit, à Saïs, dans le temple de Neith, des propylées « qui surpassaient beaucoup les autres ouvrages de ce genre, tant par leur élévation et leur grandeur que par la grosseur et la qualité des matériaux ». Ils étaient ornés de colonnes énormes et précédés d'une longue avenue de sphinx. On y admirait deux obélisques gigantesques, une statue couchée, en tout semblable à celle de Memphis, et une chapelle monolithe en granit rose que le roi y avait amenée des carrières d'Abou. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle avait à l'extérieur environ onze mètres de hauteur, sept mètres trente-huit centimètres de profondeur et quatre mètres de largeur ; évidée à l'intérieur, elle pesait encore près de cinq cent mille kilogrammes. Elle n'arriva jamais au fond du sanctuaire. « On conte que l'architecte, au moment même où elle atteignit son site actuel, poussa un soupir, songeant au temps qu'avait exigé le transport, et lassé par ce rude labeur. Amasis entendit le soupir et, le tenant à présage, point ne voulut qu'on menât plus loin la pierre. D'autres disent toutefois qu'un des ouvriers employés à la manoeuvre fut écrasé et tué par la masse et que ce fut la raison véritable pour quoi on la quitta à l'endroit où elle est maintenant. **76** »

La révolution qui avait porté Amasis au trône avait été suscitée par le parti national égyptien contre les étrangers. Les mercenaires et les marchands grecs s'étaient prononcés en faveur d'Apriès contre son rival : on pouvait craindre que celui-ci, une fois vainqueur, ne les chassât de son royaume. Il n'en fut rien : Amasis roi oublia les injures d'Amasis prétendant à la couronne. Ses prédécesseurs avaient bien accueilli les Grecs ; lui, les aima passionnément **77**, et il se fit aussi Grec qu'il était possible à un Egyptien de le devenir. Il resta en bons rapports avec les Doriens de Cyrène : une fois même il intervint comme arbitre dans leurs affaires domestiques. Le Battos, qui avait triomphé si facilement des soldats d'Apriès, avait eu pour successeur Arkésilas. Des querelles de palais, compliquées d'une guerre contre les tribus libyennes où il avait eu le dessous, indisposèrent contre lui les Égyptiens qu'il avait à sa solde : son frère Laarchos l'assassina et le remplaça avec l'approbation des mercenaires, puis il fut tué à son tour par Éryxo et par Polyarchos, femme et beau-frère de sa victime. Les partisans de Laarchos s'adressèrent au Pharaon, et celui-ci se préparait à les appuyer de son armée quand la mort de sa mère arrêta les préparatifs. Polyarchos accourut en Égypte pendant la durée du deuil royal, et il plaida si bien sa cause qu'il la gagna : Battos le Boiteux, fils d'Arkésilas et d'Éryxo, fut proclamé par son puissant voisin **78**. Plus tard même une alliance plus intime resserra les liens qui unis-

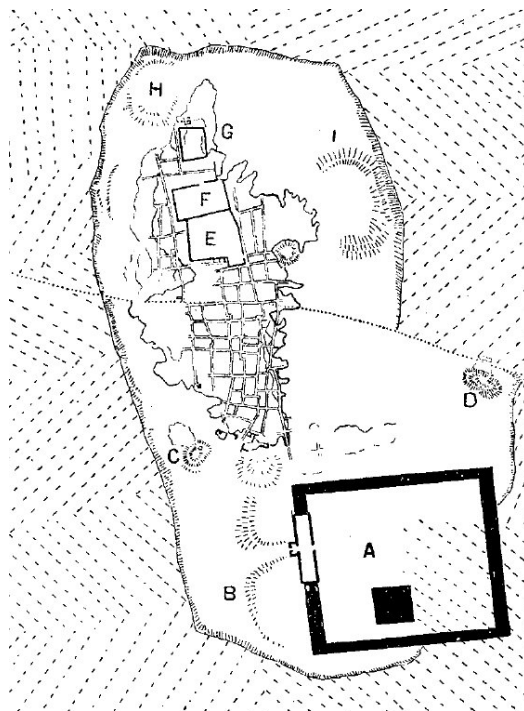
76 Hérodote, II, CLXXV ; Letronne, *la Civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus jusqu'à la conquête d'Alexandre*, p. 23-26. Le naos de Tmaï, le seul qui approche des dimensions d'Hérodote, à sept mètres de haut (*Description de l'Égypte*, Ant., V, pl. 29 ; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 114). Les dimensions données par Hérodote diffèrent tellement de celles que l'on trouve dans les naos connus aujourd'hui, que j'admets, comme Kenrick l'a fait (*The Egypt of Herodotus*, p. 219, et *Ancient Egypt*, t. II, p. 370), qu'Hérodote a vu le monument d'Amasis couché sur le côté, et qu'il a pris pour la hauteur ce qui était en réalité la largeur. Le Musée du Louvre possède un naos monolithe plus petit que le naos décrit par Hérodote, mais taillé, comme lui, sous le règne d'Amasis (D, 29 ; publié par Pierret, *Recueil d'inscriptions inédites*, t. I, p. 74-80).

77 Hérodote II, CLXXVIII, l'appelle φιλέλλην.

78 Hérodote raconte ces événements sans parler d'Amasis V (CLX-CLXI), et sa version fut adoptée avec quelques modifications par Nicolas de Damas (*fragm. 52* dans *les Fragm. H. Gr.*, édit. Müller-Didot, III, p. 387). L'intervention d'Amasis n'est mentionnée que par Plutarque (*De Mulier. virt.*, II, p. 260) et par Polyen (*Strat.*, VIII, 41), mais remonte évidemment à un auteur plus ancien, peut-être à Hellanicos de Lesbos, qui paraît avoir raconté avec quelque détail certains faits de l'histoire

saient les deux États : moitié politique, moitié caprice, Amasis épousa une femme de Cyrène, Ladikê, fille, selon les uns, d'Arkésilas ou de Battos, selon les autres, d'un riche particulier nommé Critoboulos⁷⁹.

Les Grecs d'Europe et d'Asie n'eurent pas moins à se louer de lui que leurs frères d'Afrique : il noua des relations amicales avec les principaux sanctuaires de l'Hellade et il leur octroya à plusieurs reprises des présents magnifiques. En 548 le temple de Delphes brûla, et les Alcmonides s'engagèrent à le rebâtir moyennant trois cents talents, dont un quart fourni par les Delphiens. Ceux-ci, trop pauvres pour se procurer une somme aussi forte, quêtèrent chez toutes les nations amies : Amasis leur donna pour sa part mille talents d'alun d'Égypte, le plus estimé de tous. L'alun était employé en teinture et coûtait fort cher : les Delphiens en tirèrent bon parti⁸⁰. Il envoya à Cyrène une statue de sa femme Ladikê et une statue de Neith, dorée complètement ; à Lindos pour la Minerve, deux statues de pierre et une cuirasse de lin d'une finesse merveilleuse⁸¹ ; à Samos et à sa Junon deux statues en bois qui existaient encore au temps d'Hérodote⁸².



Le site actuel de Naucratis⁸³

tes derniers rois d'Égypte (cf. dans *les Fragm. H. Gr.*, édit. Müller-Didot, t. I, p. 66). Le passage d'Hérodote se trouve d'ailleurs englobé dans des récits d'origine cyrénaique ; ses informants avaient intérêt à se rappeler des faits glorieux pour leur patrie, comme la défaite d'Apriès à Irasa (IV, CLIX), nullement des faits aussi humiliants qu'une intervention du Pharaon. D'autre part, le succès tout pacifique obtenu, par Amasis n'était pas de nature à laisser une trace dans l'esprit des Égyptiens. Tout cela explique qu'Hérodote n'ait fait aucune allusion au rôle joué par l'Égypte en cette affaire.

⁷⁹ Hérodote, II, CLXXII.

⁸⁰ Hérodote, II, CLXXX.

⁸¹ Les débris en subsistaient encore au temps de Pline l'Ancien, *H. N.*, XIX, 4, mais les curieux en arrachaient les morceaux, afin de vérifier si, comme l'assure Hérodote (III, XLVII), chacun des fils était formé de trois cent soixante-cinq brins, tous visibles à l'oeil nu.

⁸² Hérodote, II, CLXXXII.

⁸³ **A** marque le site de l'Hellénion, **B** celui du village arabe moderne, **E** le téménos de Héra et d'Apollon, **F** le téménos des Dioscures, **G** le téménos d'Aphrodite.

Aussi les Grecs affluèrent en Égypte et s'y établirent en Si grand nombre que, pour éviter toute querelle avec les indigènes, on dut bientôt régler leur position à nouveau. Les colonies fondées le long de la branche Pélusiaque par les Ioniens et par les Cariens de Psammétique 1^{er} avaient prospéré et possédaient déjà une population qu'on peut évaluer à près de deux cent mille âmes⁸⁴ : Amasis la transféra à Memphis ou dans les environs pour se garder contre ses sujets égyptiens⁸⁵. Les colons plus récents furent dirigés vers la bouche Canopique sur la petite ville de Pamaraiti, qui prit le nom de Naucratis et qu'on leur abandonna complètement⁸⁶. Ils y constituèrent une république gouvernée par des magistrats indépendants, prostates ou timouques⁸⁷ ; on y voyait un Prytanée, des Dionysiaques, des fêtes d'Apollon Komæos, des distributions de vin et d'huile, le culte et les mœurs de la Grèce⁸⁸. Ce fut désormais le seul port ouvert aux étrangers. Lorsqu'un navire marchand poursuivi par des pirates, assailli par la tempête ou contraint par quelque accident de mer, abordait sur un autre point de la côte, le capitaine était tenu de se présenter devant le magistrat le plus proche, afin d'y jurer qu'il n'avait pas violé la loi de son plein gré, mais forcé par des motifs impérieux. Si l'excuse paraissait plausible, on l'autorisait à gagner la bouche Canopique ; quand les vents ou l'état de la mer s'opposaient à ce qu'il partît, on embarquait la cargaison sur des bateaux du pays et on la transportait en territoire grec par les canaux du Delta⁸⁹. Cette disposition de la loi fit la fortune de Naucratis: le commerce entier du Nil s'écoula par ses marchés, et elle devint en quelques années un des entrepôts les plus considérables du monde ancien. Les Grecs de tous pays la remplirent et ils ne tardèrent pas à déborder sur les campagnes environnantes, qu'ils semèrent de villas et de bourgs. Les marchands qui consentaient à ne pas vivre sous la protection hellénique furent autorisés à s'établir dans telle ville d'Égypte qu'il leur plairait choisir et à s'y bâtir des factoreries. Amasis leur concéda même le libre exercice de leur culte : les Éginètes avaient le sanctuaire de Zeus, les Samiens celui de Héra, les Milésiens celui d'Apollon, et neuf villes d'Asie Mineure s'entendirent pour édifier à frais communs un temple et un enclos sacré qu'elles nommèrent l'Hellénion⁹⁰. La Haute Égypte et le désert ne furent pas à l'abri de cette invasion pacifique. Les négociants de Naucratis sentirent de bonne heure la nécessité d'avoir des agents sur la route des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Afrique : des Milésiens ouvrirent leurs comptoirs dans l'antique cité d'Abydos⁹¹, et les Samiens de la tribu Æskhrionie avaient poussé jusque dans la Grande Oasis⁹². Les Grecs rapportaient de ces régions lointaines des récits merveilleux qui piquaient la curiosité de leurs compatriotes et des richesses qui stimulaient leur cupidité : philosophes, mar-

⁸⁴ Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 14.

⁸⁵ Hérodote, II, CLIV.

⁸⁶ Hérodote, II, CLXXVIII. Le site de Naucratis vient d'être retrouvé auprès du bourg d'En-Nabiréb, par M. Flinders Petrie : ce nom égyptien et la première transcription du nom grec en hiéroglyphes nous ont été rendus par une stèle de l'an I de Nectanebo II découverte au milieu des ruines en 1899. L'orthographe égyptienne semble indiquer un certain Cratès parmi les fondateurs de la ville.

⁸⁷ Hermias de Méthymne dans *Athénée*, IV, p. 149 (*Fragm. H. Gr.*, édit. Müller, t. II, p. 80-81).

⁸⁸ Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 14-12 ; G. Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223.

⁸⁹ Hérodote, II, CLXIII.

⁹⁰ Hérodote, II, CLXXVIII ; Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223.

⁹¹ Etienne de Byzance raconte que les Milésiens avaient fondé Abydos d'Égypte. Letronne (*la Civilisation égyptienne*, p. 13) a fort bien vu qu'il s'agissait ici d'une factorerie fondée par les Milésiens sous le règne d'Amasis. Les murs du temple de Ramsès II portent encore quelques graffiti en écriture carienne, chyprite et grecque qui doivent remonter à cette époque.

⁹² Hérodote, III, XXVI.

chands, soldats, s'embarquaient pour le pays des merveilles, à la recherche de la science, de la fortune ou des aventures. Amasis, qui craignait toujours une attaque des Perses, accueillait les immigrants à bras ouverts : ceux qui restaient s'attachaient à sa personne, ceux qui partaient emportaient avec eux le souvenir des bons traitements qu'ils avaient reçus et ils préparaient en Grèce les alliances dont l'Égypte craignait d'avoir besoin dans quelques années au plus tard.

Tout cela était sagement conçu, mais les Égyptiens de vieille souche ne savaient aucun gré à leur roi de sa prévoyance. Comme les Juifs depuis Ezéchias, comme les Babyloniens sous Nabonide, comme la plupart des peuples de race antique qui se sentent menacés par la ruine, ils attribuaient leur faiblesse, non pas à leurs propres fautes, mais à la fatalité d'en haut. Les faveurs qu'Amasis prodiguait aux étrangers leur parurent un sacrilège véritable. Les Grecs n'introduisaient-ils pas leurs dieux avec eux ? Ne trouvait-on pas dans les villes et dans les campagnes des gens qui associaient le culte de ces divinités barbares à celui des divinités nationales ? Le roi n'avait-il pas ordonné qu'on payât la solde et l'entretien des mercenaires sur les biens des temples, à Sais, à On, à Bubaste, à Memphis⁹³ ? La haine qui s'était amassée contre lui ne se manifesta point par des actes ou par des révoltes : elle le calomnia sourdement et elle dénatura son caractère. Mille histoires malignes ou plaisantes coururent sur son compte, et se perpétuèrent pendant les siècles suivants. On raconta qu'avant son avènement il aimait fort à boire et à mener grande chère, qu'il avait souffert souvent du mal qui a nom faute d'argent, mais qu'il avait réussi toujours à se procurer ce qui lui manquait par divers moyens « dont le plus honnête était par larcin furtivement fait⁹⁴ ». On affirma que, devenu roi, il s'enivrait encore de brandevin au point de ne plus être en état de vaquer aux affaires publiques⁹⁵. A ces légendes et à bien d'autres non moins mensongères, ses partisans en opposaient qui étaient toutes en son honneur. D'un bassin d'or dans lequel lui et les siens se lavaient les pieds chaque jour, il avait tiré une statue divine à laquelle les gens vinrent rendre hommage, et ceux-là même qui lui reprochaient la bassesse de son origine. Sur quoi il convoqua le peuple, lui exposa que leur vénération s'adressait à une ancienne cuvette, puis ajouta : « Il en est de moi ce qui en est d'elle : encore que je fusse jadis petit compagnon, aujourd'hui je suis votre roi et j'entends que vous m'honoriez tel que de raison⁹⁶ ». Quoi qu'on pût dire, ce furent les sentiments de haine qui l'emportèrent dans l'esprit des indigènes.

Cyrus mort, Amasis se résigna à la guerre. Les motifs sérieux ne manquaient pas contre lui : il s'était allié à la Lydie, il avait intrigué avec la Chaldée ; Cambyse d'ailleurs était jeune et plutôt disposé à exciter qu'à refréner l'ardeur belliqueuse de ses compatriotes. L'imagination populaire ne se contesta pas des raisons très naturelles qui avaient produit le choc de la plus jeune et de la plus vieille des nations orientales : elle chercha à tout expliquer par des motifs personnels aux principaux acteurs du drame. Au dire des Perses, Cambyse demanda en mariage la fille du vieux roi dans l'espoir qu'on la lui refuserait et qu'il aurait une injure à

⁹³ E. Révillout, *Premier extrait de la Chronique démotique de Paris le roi Amasis et les mercenaires, selon les données d'Hérodote et les renseignements de la Chronique*, dans *la Revue égyptologique*, t. I, p. 57-61.

⁹⁴ Hérodote, II, CLXXIV.

⁹⁵ E. Révillout, *Premier extrait*, dans *la Revue égyptologique*, t. I, p. 65-67 ; Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 207-214 ; Hérodote, II, CLXXIII, et, d'après Hérodote, Élien, *Var. Hist.*, II, 41.

⁹⁶ Hérodote, II, CLXXII.

venger : Amasis substitua Nitétis⁹⁷, fille d'Apriès, à sa propre fille. « Quelque temps après, Cambyse, se trouvant avec elle, l'appela par le nom de son prétendu père. Sur quoi elle dit : « Je vois, ô roi, que tu ne soupçonnes pas combien tu as été trompé par Amasis : il m'a prise et, me couvrant de parures, m'a envoyée à toi comme étant sa propre fille. De vrai, je suis l'enfant d'Apriès, qui était son seigneur et maître jusqu'au jour qu'il se révolta et, de concert avec les Égyptiens, le mit à mort ». Ce discours et le motif de querelle qu'il renfermait soulevèrent la colère de Cambyse, fils de Cyrus, et attirèrent ses armes sur l'Égypte⁹⁸ ». En Égypte, on contait les choses autrement. Nitétis avait été envoyée à Cyrus et elle lui avait donné Cambyse⁹⁹ : la conquête n'avait été qu'une revendication de la famille légitime contre l'usurpateur Amasis, et Cambyse montait sur le trône moins en vainqueur qu'en petit-fils d'Apriès. C'est par une fiction aussi puérile que les Égyptiens de la décadence se consolait de leur faiblesse et de leur bonte. Toujours orgueilleux de leur gloire passée, mais désormais incapables de vaincre, ils n'en prétendaient pas moins n'être vaincus et commandés que par eux-mêmes. Ce n'était plus la Perse qui imposait son roi à l'Égypte : c'était l'Égypte qui prêtait le sien à la Perse et par la Perse au reste du monde.

Depuis longtemps le désert et les marais constituaient le véritable boulevard du Delta contre les attaques des princes asiatiques. Entre le dernier château important de la Syrie, Jénysos¹⁰⁰, et le lac de Serbon, où les avant-postes égyptiens campaient, il y a près de quatre-vingt-dix kilomètres d'intervalle, qu'une armée ne pouvait parcourir en moins de trois jours¹⁰¹. Dans les siècles passés, le désert avait été moins étendu : mais les ravages des Assyriens et des Chaldéens avaient changé la face du pays et transformé en une solitude des régions jadis assez populeuses. Un événement imprévu tira Cambyse d'embarras. Phanès d'Halicarnasse, un des généraux grecs d'Amasis, déserta et se réfugia en Perse. Il avait du jugement, de l'énergie, une profonde connaissance du théâtre futur de la guerre. Il conseilla au roi de s'entendre avec le cheikh qui dominait sur la côte et de lui demander un sauf-conduit ; l'Arabe disposa le long de la route des relais de chameaux chargés d'eau en quantité suffisante pour les besoins d'une armée¹⁰².

En arrivant devant Péluse, les Perses apprirent qu'Amasis était mort¹⁰³ et que son fils Psammétique III l'avait remplacé. Malgré leur confiance aux dieux et en eux-mêmes, les Égyptiens étaient en proie à de sombres pressentiments. Ce n'étaient plus seulement les nations du Tigre et de l'Euphrate, c'était l'Asie entière, de l'Indus à l'Hellespont, qui se ruait sur eux et qui menaçait de les écraser. Les alliés sur lesquels Amasis avait compté, Polycrate de Samos par exemple¹⁰⁴ et ses anciens sujets tels que les Chypriotes¹⁰⁵ avaient abandonné une cause qu'ils sentaient condamnée d'avance et ils s'étaient ralliés aux Perses. Le peuple, tourmenté par la crainte de l'étranger, voyait partout des signes et il interprétait en présage sinistre le moindre phénomène de la nature. La pluie est

⁹⁷ La forme égyptienne de ce nom est Niteïti.

⁹⁸ Hérodote, III, I ; Ctésias, *fragm.* 37, édit. Müller-Didot, p. 63.

⁹⁹ Hérodote, III, II ; Dinon (*Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 91) et Lyceas de Naucratis (*Fragm.* 2, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 91, et t. IV, p. 441) racontaient la même histoire, probablement d'après Hérodote.

¹⁰⁰ Aujourd'hui Khan-Younès.

¹⁰¹ Hérodote, III, V.

¹⁰² Hérodote, III, IV-IX.

¹⁰³ Hérodote, III, X ; Diodore de Sicile, I, 68.

¹⁰⁴ Hérodote, III, LXVII ; cf. dans le même livre (ch. CXXXIX, sqq.) l'histoire de Syloson.

¹⁰⁵ Hérodote III, XIX.

rare dans la Thébaïde et les orages ne s'y produisent guère qu'une ou deux fois par siècle. Quelques jours après l'avènement de Psammétique, « la pluie tomba à Thèbes en petites gouttes, ce qui n'était jamais arrivé auparavant¹⁰⁶ ». La bataille qui s'engagea en avant de Péluse fut menée de part et d'autre avec une bravoure désespérée¹⁰⁷, Phanès avait laissé ses enfants en Égypte. Ses anciens soldats, les Cariens et les Ioniens au service de Pharaon, les égorgèrent sous ses yeux, recueillirent leur sang dans un grand vase à moitié plein de vin, burent le mélange et se lancèrent comme des furieux au plus fort de la mêlée. Vers le soir, la ligne égyptienne plia enfin et la déroute commença. Au lieu de rallier les débris de ses troupes et de disputer le passage des canaux, Psammétique, perdant la tête, courut s'enfermer dans Memphis. Cambyse l'envoya sommer de se rendre, mais la foule furieuse massacra les hérauts. Après quelques jours de siège, la ville ouvrit ses portes ; la Haute Égypte se soumit sans résistance, les Libyens et les Cyrénéens n'attendirent pas qu'on les attaquât pour offrir un tribut¹⁰⁸ (525). Cette chute rapide d'une puissance qui défiait tous les efforts de l'Orient depuis des siècles, et le sort de ce roi qui n'était monté sur le trône que pour tomber aussitôt, remplirent les contemporains d'étonnement et de pitié¹⁰⁹. On conta que, dix jours après la reddition de Memphis, le vainqueur voulut éprouver la constance de son prisonnier. Psammétique vit défiler devant lui sa fille habillée en esclave, ses fils et les fils des principaux Égyptiens que l'on conduisait à la mort, sans qu'il se départît de son impassibilité. Mais, un de ses anciens compagnons de plaisir étant venu à passer couvert de haillons comme un mendiant, il éclata en sanglots et se déchira le front de désespoir. Cambyse, étonné de cet excès de douleur chez un homme qui avait marqué tant de fermeté, lui en demanda la raison. A cette question, il répondit : « Ô fils de Cyrus ! mes infortunes personnelles sont trop grandes pour qu'on les pleure, mais non pas le malheur de mon ami. Quand un homme tombe du luxe et de l'abondance dans la misère au seuil de la vieillesse, on peut bien pleurer sur lui ». Lorsque le messenger rapporta ces paroles à Cambyse, il reconnut que c'était vrai ; Crésus fondit en larmes, lui aussi, - car il était en Égypte avec Cambyse, - et les Perses présents se mirent à pleurer ». Cambyse, touché de compassion, traita son prisonnier en roi et il allait peut-être le rétablir sur son trône comme vassal, quand il apprit qu'une conspiration se tramait contre lui ; il l'envoya au supplice¹¹⁰ et il confia le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès¹¹¹.

¹⁰⁶ Hérodote, III, X. Jusqu'à nos jours les gens de la Haute Égypte ont considéré la pluie comme un événement de mauvais augure. Un d'eux disait, au commencement du siècle, en parlant de l'expédition du général Bonaparte : « Nous savions qu'un grand malheur nous menaçait : il avait plu à Louxor un peu avant l'arrivée des Français ». Wilkinson fait observer que la pluie n'est pas si rare à Thèbes que le croyait Hérodote ; il parle de cinq ou six averses chaque année et d'un grand orage tous les dix ans (G. Rawlinson, *Herodotus*, I, II, p. 338, note 4). De son aveu même, averses et orages sont conflués à la montagne et ne sévissent pas en plaine : une fois seulement, en 1901, j'ai vu tomber la pluie pendant trente-trois heures d'affilée.

¹⁰⁷ Polyen (*Strat.*, VII, 9) rapporte le conte d'après lequel Cambyse aurait mis sur le front de son armée des chats, des chiens, des ibis et d'autres animaux sacrés ; les Égyptiens n'auraient pas osé tirer sur eux de peur de blesser quelque dieu.

¹⁰⁸ Hérodote, III, X-XII ; Diodore, I, 68, ignore Psammétique III, et Ctésias (*Persica*, § 9, édit. Müller-Didot, p 47) substitue aux noms anciens celui de son contemporain Amyrtæos. Aristote (*Rhet.*, II, 8) considère Amasis comme ayant été le dernier roi d'Égypte.

¹⁰⁹ On n'a que fort peu de monuments de Psammétique III : le principal est un des petits temples de Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. IV, pl. CCCXI ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 27 f-g ; Mariette, *Karnak*, pl. 56 b).

¹¹⁰ Hérodote, III,, XIV-XV. D'après Ctésias, *Persica*, § 9, édit. Müller-Didot, p. 47, le roi d'Égypte fut envoyé à Suse et y mourut prisonnier.

¹¹¹ Hérodote, IV, 166. - Voici le tableau de la famille saïte depuis Tafnakht :

Pour la première fois de mémoire d'homme, le vieux monde obéissait à un seul maître ; mais était-il possible de tenir longtemps réunis les gens du Caucase et ceux de l'Égypte, les Grecs de l'Asie Mineure et les Iraniens de Médie, les Scythes de la Bactriane et les Sémites des bords de l'Euphrate, et l'empire n'allait-il pas s'écrouler aussi promptement qu'il s'était élevé ? Cambyse essaya d'abord de gagner ses nouveaux sujets en se pliant à leurs moeurs et à leurs préjugés. Il adopta le double cartouche, le protocole et le costume royal des Pharaons; tant pour satisfaire ses rancunes personnelles que pour se concilier les bonnes grâces du parti loyaliste, il se rendit à Saïs, viola le tombeau d'Amasis et brûla la momie¹¹². Cet acte de vindicte posthume accompli, il traita avec déférence Ladikê, veuve de l'usurpateur, et il la renvoya chez ses parents¹¹³. Il ordonna qu'on évacuât le grand temple de Nit, où des troupes perses s'étaient logées au mécontentement des dévots, et il répara à ses frais les dommages qu'elles avaient causés ; il poussa le zèle jusqu'à s'instruire dans la religion, et il reçut l'initiation aux mystères de la déesse des mains du prêtre Ouzaharrisniti¹¹⁴. C'était agir à l'égard de l'Égypte comme son père avait agi à l'égard de Babylone, et il avait des raisons majeures de montrer une condescendance pareille envers les vaincus de la veille : il songeait à prendre Memphis et le Delta pour base de ses opérations dans l'Afrique septentrionale. Il parut n'attacher que peu d'importance à la soumission volontaire de Cyrène : au moins, la tradition dorienne assurait qu'il dédaigna les présents d'Arkésilas III et qu'il jeta par poignées à ses soldats les cinq cents mines d'argent que ce prince lui avait payées en signe de vasselage¹¹⁵. Les Grecs de Libye n'étaient pas assez riches à son gré : la renommée de Carthage, accrue encore par l'incertitude et par la distance, excitait seule son avidité. Carthage était alors à l'apogée de la grandeur : elle dominait sur les anciennes possessions phéniciennes de la Sicile, de l'Afrique et de l'Espagne, sa

I. ΤΑΦΝΑΚΗΤΙ.

Τνέφαχθος.

XXIV^e DYNASTIE.

II. ΟΥΑΗΚΕΡΙ ΒΟΚΟΥΝΡΙΝΙΦ.	Βόχχορις.
III.	Στεφινάτης.
IV.	Νεχεψώς.
V. ΝΙΚΑΟ Ι ^{er} .	Νεχάω α'.

XXV^e DYNASTIE.

VI. ΟΥΑΗΙΒΡΙ ΨΑΜΙΤΙΚ Ι ^{er} .	Ψαμμήτιχος α', Ψαμμίτιχος.
VII. ΟΥΑΗΜΙΒΡΙ ΝΙΚΑΟ ΙΙ.	Νεχάω β', Νεκώς.
VIII. ΝΟΦΙΡΙΒΡΙ ΨΑΜΙΤΙΚ ΙΙ.	Ψάμμουτις ό και Ψαμμήτιχος β', Ψάμμις.
IX. ΗΑΙΒΡΙ ΟΥΑΗΙΒΡΙ.	Ουαφρής, Άπρίης,

I. ΚΗΝΟΥΜΙΒΡΙ, ΑΗΜΑΣΙ ΙΙ ΣΙΝΕΙΤ.	"Αμωσις β', "Αμασις.
II. ΟΝΚΗΚΕΝΡΙ ΨΑΜΙΤΙΚ ΙΙΙ.	Ψαμμεχερίτης, Ψαμμήνιτος.

¹¹² Hérodote, III, XVII ; cf. Diodore, *fragm.* 45, 2. Plus tard, les partisans d'Amasis, pour laver sa mémoire de cet outrage, prétendirent que, prévenu par un oracle, il avait ordonné qu'on substituât à son corps un autre corps embaumé royalement ; c'était cette fausse momie que Cambyse avait détruite, tandis que la momie du roi reposait en paix dans un caveau secret.

¹¹³ Hérodote, II, CLXXXI.

¹¹⁴ Sur ces détails, déjà signalés en partie par Ampère, voir E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*, p. 13-20.

¹¹⁵ Hérodote, III, XIII.

marine régnait sans rivale sur le bassin occidental de la Méditerranée, ses marchands pénétraient au loin dans les régions fabuleuses de l'Europe septentrionale et de la Mauritanie. Cambyse voulut d'abord l'assaillir par mer, mais les Phéniciens qui montaient sa flotte refusèrent de servir contre leur ancienne colonie¹¹⁶. Forcé de l'aborder par voie de terre, il expédia de Thèbes une armée de cinquante mille hommes chargée d'occuper l'Oasis d'Amou et de frayer la route au reste des troupes. Le sort de cette avant-garde ne fut jamais bien éclairci. Elle traversa la Grande Oasis, puis elle se dirigea vers le nord-est dans la direction du temple d'Amon. Les indigènes racontèrent plus tard qu'arrivée à mi-chemin elle fut assaillie pendant une halte par une rafale soudaine et ensevelie sous des monceaux de sable. Il fallut bien les croire sur parole : quelque diligence qu'on fit, on n'apprit rien d'elle, si ce n'est qu'elle n'atteignit pas l'Oasis et qu'elle ne revint jamais en Égypte¹¹⁷.

L'entreprise paraissait plus aisée vers le sud, car il semblait qu'en longeant toujours le Nil on n'éprouverait pas de difficulté à pénétrer au cœur de l'Afrique. Depuis la retraite de Tandamanou, le royaume de Napata avait rompu ses relations avec les nations de l'Asie. Attaqué par Psammétique 1^{er} et Psammétique II, il avait conservé son indépendance et brisé les derniers liens qui l'attachaient à l'Égypte. Les contrées de la Nubie inférieure, si peuplées au temps des Pharaons égyptiens, étaient devenues presque désertes: les villes fondées par les princes de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie gisaient en ruine et leurs temples disparaissaient sous les sables. A peu près à mi-chemin entre la première et la seconde cataracte, on rencontrait les grands-gardes éthiopiennes. Le royaume de Napata se divisait en deux régions comme celui d'Égypte : dans le To-Qonsit s'échelonnaient, en remontant le fleuve, Pnoub^s¹¹⁸, Dongour¹¹⁹, la capitale Napata, sur la Montagne Sainte¹²⁰, Astamouras, au confluent du Nil et de l'Astamouras¹²¹, Beroua enfin, la Méroé des géographes alexandrins ; au delà de Beroua commençait le pays d'Alo¹²², qui s'étalait entre le Nil Blanc et le Nil Bleu jusque dans la grande plaine de Sennaar. Sur la frontière méridionale d'Alo résidaient les Asmakh, descendants des soldats égyptiens émigrés au temps de Psammétique 1^{er}. A l'est, au sud et à l'ouest, entre le Darfour, le massif d'Abyssinie et la mer Rouge, vivaient une foule de tribus à moitié sauvages, les unes noires, les autres de race africaine, d'autres de race sémitique, les Rohrehsa, au sud de Beroua, entre le Nil Bleu et le Tacazzé¹²³, les Madi ou Maditi, entre le Tacazzé et la chaîne de montagnes qui bordent la mer Rouge¹²⁴. L'humeur belliqueuse des rois de Napata trouvait dans ces régions populeuses matière à victoires faciles et profitables : deux d'entre eux, qui florissaient à peu près dans le même temps que

¹¹⁶ Hérodote, III, XVIII, XIX.

¹¹⁷ Hérodote, III, XXV, XXVI. Cf. Diodore, X, 13, § 3, et dans Arrien, *Anabase*, III, 5, le récit de la marche d'Alexandre à travers le désert de Libye.

¹¹⁸ Brugsch, *Geog. Inschrift.*, t. I, p. 120.

¹¹⁹ Dongolah. Cf. Maspero, dans *les Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 197.

¹²⁰ Dououab, aujourd'hui Gebel-Barkal.

¹²¹ Astaboras des géographes grecs, aujourd'hui le Tacazzé. Cf. Maspero, dans *les Mélanges*, t. II, p. 297-298.

¹²² Le royaume d'Aloah des géographes arabes du moyen âge. Quatremère, *Mémoires historiques sur l'Égypte*, t. II, p. 18. sqq. Cf. L. Burkhardt, *Travels*, p. 452 sqq. ; Maspero dans *les Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 221.

¹²³ Peut-être les Rhausi de l'inscription d'Adulis, Rhapsii de Ptolémée.

¹²⁴ Les Mataia de l'inscription grecque d'Axoum, Matitæ de Pline et de Ptolémée.

Cambyse, Horsiatef et Nastosenen, avaient soumis la plupart de ces peuplades et désolé par des razzias incessantes celles d'entre elles qui résistaient¹²⁵.

La royauté éthiopienne était élective. L'élection avait lieu à Napata, dans le grand temple, sous la surveillance des prêtres d'Amon et en présence d'un certain nombre de délégués choisis à cet effet par les magistrats, les lettrés, les soldats et les officiers du palais. Les membres de la famille régnante, les *frères royaux*, étaient introduits dans le sanctuaire et présentés successivement à la statue du dieu, qui indiquait l'élu de son choix¹²⁶ par quelque signe convenu d'avance. Nommé par les prêtres, le souverain restait sous leur domination sa vie durant. Comme le dernier des Ramessides à Thèbes, il ne pouvait entreprendre aucune guerre ni accomplir aucun acte important, sans implorer l'autorisation du dieu. S'il venait à désobéir ou simplement à marquer quelques vellétés d'insubordination, le clergé lui transmettait l'ordre de se donner la mort, et il n'avait d'autre ressource que de s'incliner devant cet arrêt. La loi si dure pour lui n'était pas plus tendre pour ses sujets. La moindre divergence d'opinion, le moindre changement introduit dans les pratiques du culte était considéré comme une hérésie et traité en conséquence. Vers la fin du septième siècle, quelques membres du sacerdoce de Napata méditèrent une sorte de réforme religieuse : ils voulaient, entre autres choses, substituer au sacrifice ordinaire du vieux rite égyptien différentes cérémonies, dont la principale consistait à manger crue la viande des sacrifices. Cette coutume, sans doute d'origine nègre, parut abominable aux yeux des orthodoxes. Le roi se rendit au temple d'Amon, en chassa les prêtres hérétiques, et brûla vifs ceux de leurs adhérents qu'il put saisir. L'usage sacré de la viande crue n'en persista pas moins il gagna du terrain à mesure que l'influence égyptienne allait s'affaiblissant, et il finit par s'établir si solidement qu'il s'imposa même au christianisme¹²⁷. Encore au commencement de notre siècle, les Abyssins se régalaient de viande crue, qu'ils appelaient brindé¹²⁸. L'isolement des Éthiopiens avait été plus profitable que nuisible à leur renommée. A peine entrevus dans la distance par les nations de la Méditerranée, ils avaient été investis peu à peu de vertus merveilleuses et presque divines. On disait d'eux qu'ils étaient les plus grands et les plus beaux des hommes¹²⁹, qu'ils prolongeaient leur existence jusqu'à cent vingt ans et au delà, qu'ils possédaient une fontaine merveilleuse dont l'eau entretenait dans leurs membres une jeunesse perpétuelle¹³⁰. Près de leur capitale, il y avait une prairie sans cesse couverte de boissons et de mets préparés : qui voulait venait et mangeait à sa fantaisie¹³¹. L'or était si commun qu'on

¹²⁵ Maspero, *The stele of King Horsiatew*, dans *les Records of the Past*, t. VI, p. 87-96, et *The Stele of King Nastosenen*, dans *les Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 20-212; cf. Schœfer, *die Äthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*, 1901, in-4°.

¹²⁶ Mariette, *Quatre pages des Archives officielles de l'Éthiopie*, dans *la Revue archéologique*, sept. 1865; Maspero, *la Stèle de l'intronisation*, dans *la Revue archéologique*, 1875, t. I, et dans *les Records of the Past*, t. VI, p. 71-78.

¹²⁷ Maspero, *la Stèle de l'Excommunication*, dans *la Revue archéologique*, mars 1873, et dans *les Records of the Past*, t. IV.

¹²⁸ Valentia et Salt, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, traduct. franç., t. III, p. 285 ; IV, 68.

¹²⁹ Hérodote, III, XI.

¹³⁰ Hérodote, III, XXIII.

¹³¹ Hérodote, III, XVII-XVIII, XXIII. Cette fable trouva accueil dans Pomponius Mela (*de Situ Orbis*, III, 45). Heeren y croit reconnaître les pratiques du commerce par signes, si fréquent en Afrique : la table du Soleil aurait été une sorte de marché où les indigènes seraient venus s'approvisionner par voie d'échange. Je vois là plutôt un souvenir de la Prairie des Offrandes mentionnée dans les textes funéraires, et à laquelle les âmes des morts avaient accès : cette donnée mystique

l'employait aux usages les plus vils, même à enchaîner les prisonniers : le cuivre était rare et très recherché¹³². Cambyse fit explorer le pays par des espions, et, sur leurs rapports, il quitta Memphis à la tête de son armée. L'expédition à moitié réussit, échoua à moitié. Il semble que les envahisseurs suivirent le Nil jusqu'à Korosko, puis qu'ils l'abandonnèrent et qu'ils piquèrent droit à travers le désert dans la direction de Napata¹³³ : les vivres et l'eau leur manquèrent au quart du chemin, et la famine les obligea à battre en retraite après avoir perdu beaucoup de monde¹³⁴. L'expédition eut pour résultat de rattacher à l'empire les cantons de la Nubie les plus voisins de Syène¹³⁵ ; néanmoins la population égyptienne, toujours disposée à bien accueillir les nouvelles défavorables à ses maîtres, se plut à ne voir que l'échec final. Cambyse avait été, dès son enfance, sujet à des crises d'épilepsie pendant lesquelles il devenait furieux et il n'avait plus conscience de ses actions¹³⁶. L'insuccès de ses tentatives en Afrique exaspéra sa maladie et redoubla la fréquence et la longueur des accès : il y perdit le peu de sens politique qu'il avait montré jusqu'alors et il se laissa emporter à toute la violence de son caractère. Le bœuf Apis était mort en son absence, et les Égyptiens, après avoir pleuré le défunt le nombre de jours réglementaires, intronisèrent un Apis nouveau quand les débris de l'armée perse rentrèrent à Memphis. Cambyse, trouvant la ville en fête, s'imagina qu'elle se réjouissait de ses malheurs. Il manda auprès de lui les magistrats, puis les prêtres, et il les envoya au supplice sans écouter leurs explications. Il commanda qu'on lui amenât le bœuf et il lui perça la cuisse d'un coup de poignard. L'animal succomba quelques jours après¹³⁷, et ce sacrilège excita dans le cœur des dévots plus d'indignation que la ruine de la patrie. Leur haine redoubla quand ils virent le Perse s'ingénier autant à heurter leurs préjugés qu'il avait pris de peine à les concilier auparavant. Il pénétra dans le temple de Phtah à Memphis et il se moqua d'une des formes grotesques sous lesquelles on avait accoutumé de représenter ce dieu. Il viola les tombeaux anciens, afin d'en examiner les momies. Les Iraniens eux-mêmes et les gens de la cour n'échappèrent pas à sa rage. Il tua sa propre sœur, qu'il avait épousée malgré la loi qui défendait les mariages entre enfants du même père et de la même mère. Une autre fois il abattit d'une flèche le fils de Prexaspès, il enterra vifs douze des principaux parmi les Perses, il ordonna l'exécution de Crésus, puis il se repentit de sa précipitation et cependant il condamna les officiers qui n'avaient

aura été transportée du domaine de la fable dans celui de la réalité, comme le jugement des morts, la barque du Soleil où pénètre le défunt, etc.

¹³² Hérodote, III, XXIII.

¹³³ Les géographes anciens mentionnent au dessous de la troisième cataracte une localité nommée Cambusis (Pline, *H. Nat.*, VI, 29), ou les trésors de Cambyse, Καμβύσου ταμειῖα (Ptolémée, IV, 7), et l'on a cru reconnaître dans ce nom la preuve du passage de l'armée perse. En fait, la ville de Kambiousit, qui est mentionnée dans les textes, était plus ancienne que Cambyse et n'a rien à voir avec le nom de ce prince.

¹³⁴ Hérodote, III, XXV. Diodore prétend que Cambyse arriva jusqu'à Méroé et qu'il y fonda une ville nouvelle (I, 33) ; selon Josèphe (*Ant. Jud.*, II, 10), il donna à la capitale de l'Éthiopie, qui s'appelait auparavant Saha, le nom de sa sœur Méroé.

¹³⁵ On trouve mentionnés encore au temps de Darius les Éthiopiens au sud de l'Égypte, les Coushites, au nombre des sujets de l'empire perse (Hérodote, III, XCII).

¹³⁶ Hérodote, III, XXXII. M. Schæfer a cru reconnaître le nom de Cambyse et celui des Mèdes dans l'inscription du roi éthiopien Nastosenen (*die Äthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*) ; il n'y a là que des ressemblances de noms fort légères, et les événements diffèrent trop dans les deux cas pour que le rapprochement proposé soit probable.

¹³⁷ Il est dit dans *le De Iside*, § 44, que Cambyse tua l'Apis et qu'il le donna aux chiens. Il faut probablement reporter, cette notice aux événements qui signalèrent la seconde conquête de l'Égypte par Orchos et par l'eunuque Bagoas.

pas obéi à l'ordre qu'il se repentait d'avoir donné. Les Égyptiens prétendirent que les dieux l'avaient frappé de folie en punition de ses sacrilèges¹³⁸.

Bien ne le retenait plus aux bords du Nil : il reprit la route d'Asie. Il était déjà dans le nord de la Syrie lorsqu'un héraut se présenta devant lui, proclama à l'ouïe de toute l'armée que Cambyse, fils de Cyrus, avait cessé de régner, et somma ceux qui lui avaient obéi jusqu'alors de reconnaître pour roi Bardiya, fils de Cyrus. Cambyse crut d'abord que son frère avait été épargné par l'homme chargé de l'assassiner : il apprit bientôt que ses instructions n'avaient été que trop fidèlement accomplies et il pleura au souvenir de ce crime inutile. L'usurpateur était un certain Gaumatâ, dont la ressemblance avec Bardiya était si frappante que les personnes, même prévenues, s'y laissaient tromper aisément. Il avait pour frère Patizêithès, à qui Cambyse avait confié la surveillance de sa maison pendant son absence¹³⁹. Tous deux connaissaient le sort de Bardiya ; tous deux savaient aussi que la plupart des Perses l'ignoraient et qu'ils croyaient le prince encore vivant. Gaumatâ se révolta dans Pasargades vers les premiers jours de mars 522 ; après quelques moments d'hésitation, la Perse, la Médie, le centre de l'empire se déclarèrent en sa faveur et l'intronisèrent le 9 Garmapada (juillet 522)¹⁴⁰. D'abord atterré, Cambyse allait partir à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles, lorsqu'il mourut d'une manière mystérieuse. L'inscription de Béhistoun semble dire qu'il se tua de sa propre main dans un accès de désespoir¹⁴¹. Hérodote raconte qu'en montant à cheval, il s'enfonça la pointe de son poignard dans la cuisse à l'endroit même où il avait frappé le bœuf Apis : « Se sentant atteint à mort, il demanda le nom de l'endroit où il se trouvait, et on lui répondit « Agbatana¹⁴² ». Or, avant cela, il lui avait été annoncé par l'oracle de Bouto qu'il finirait ses jours à Agbatana. Il avait compris l'Agbatana de Médie, où ses trésors étaient, et il avait pensé qu'il y finirait ses jours dans un âge avancé : mais l'oracle songeait à l'Agbatana de Syrie. Lors qu'il eut ouï le nom de l'endroit, il revint à lui : « C'est donc ici que Cambyse, fils de Gyms, est condamné à mourir ». Il expira vingt jours après, sans laisser de postérité et sans avoir désigné son successeur¹⁴³.

¹³⁸ Hérodote, III, XXVII-XXXVIII.

¹³⁹ Denys de Milet, qui vivait un peu avant Hérodote, donne à Patizêithès le nom de Panzythès. Ctésias (*Persica*, § 40, édit. Müller-Didot, p. 47) et l'inscription de Béhistoun ne mentionnent qu'un seul mage, que Ctésias appelle Sphendadatès, et l'inscription Gaumatâ. Ce Gaumatâ est le Comètes de Trogue Pompée et de Justin, I, 9.

¹⁴⁰ Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 302, et C. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 398.

¹⁴¹ H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the rock et Behistun*, dans *les Records of the Past*, t. I, p. 412 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117.

¹⁴² Étienne de Byzance mentionne une Ecbatane syrienne, et Pline, *H. N.*, V, 49, assure que la ville de Carmel s'appelait d'abord Ecbatane. On a voulu identifier l'Agbatana syrienne d'Hérodote avec Batanæa ou avec Hamath.

¹⁴³ Hérodote III, LXIV-LXV. Ce conte du personnage auquel on prédit qu'il mourra dans un endroit connu, et qui est frappé à mort dans un endroit inconnu du même nom, a servi plusieurs fois dans l'histoire. Témoin l'exemple de l'empereur Julien et celui du roi d'Angleterre Henri III, à qui on avait annoncé qu'il mourrait à Jérusalem, et qui mourut, en effet, dans une chambre du château de Westminster qu'on appelait Jérusalem. Ctésias (*Persica*, § 42, édit. Müller-Didot, p. 48) raconte que Cambyse se blessa à Babylone, un jour qu'il s'amusait à sculpter du bois. Pour le règne de Cambyse et les documents qui ont servi à en reconstituer la trame, voir Maspero, *les Empires*, p. 654-671.

Gaumatâ et Darius 1^{er} ; réorganisation et division de l'empire perse.

On a considéré souvent la révolte de Gaumatâ comme une sorte de mouvement national, qui restaura l'ancienne suprématie des Mèdes, et qui ravit un moment aux Perses la domination sur l'Asie¹⁴⁴. Gaumatâ n'était pas Mède : il était né en Perse, dans la petite ville de Pisyauvada (Pasargades), près du mont Arakadris. D'abord acclamé par les provinces centrales et orientales seulement, il fut accepté dans le reste de l'empire aussitôt après la mort de Cambyse. On le tenait généralement pour Bardiya, et cela suffisait à lui assurer le respect et la fidélité des Iraniens. Il s'empressa d'ailleurs de supprimer tous ceux, grands ou petits, qu'il soupçonnait d'être bien renseignés, et la crainte ferma la bouche des survivants : « Il n'y eut personne, ni parmi les Perses, ni parmi les Mèdes, ni même parmi les gens de la race achéménide, qui songeât à lui disputer le pouvoir¹⁴⁵ ». Afin de gagner à sa cause les peuples vaincus, il les dispensa pour trois ans de l'impôt et du service militaire. Six mois durant il régna sans que personne soupçonnât l'imposture et vît en lui autre chose que l'héritier légitime du trône, le fils du grand Cyrus et le frère de Cambyse. A la fin pourtant la crédulité publique s'émut. Les révélations faites par le dernier roi un peu avant sa mort n'avaient trouvé d'abord que peu de créance ; on les avait attribuées à la jalousie ou à la haine fraternelle. Certaines circonstances se produisirent qui semblaient montrer que Cambyse avait dit vrai. Selon l'usage, Gaumatâ avait hérité, avec la couronne, le harem de son prédécesseur ; on apprit que les femmes étaient au séquestre et qu'elles ne communiquaient plus entre elles ou avec le monde extérieur que par messagers secrets, au péril de leurs jours. Le bruit se répandit que le prétendu Bardiya était essorillé, et l'on conclut de sa mutilation qu'il n'était pas le fils de Cyrus¹⁴⁶. Daryavous (Darius)¹⁴⁷, fils de Vistâspa (Hystaspe), satrape d'Hyrcanie, qui appartenait à la maison royale et qui aurait été de plein droit l'héritier de Cambyse, s'entendit avec six des plus résolus parmi les chefs des grandes familles seigneuriales de la Perse¹⁴⁸, surprit Gaumatâ dans son palais de Sikhyaouvâtis en Médie et le tua le 10 Bagayadis (mars-avril) 521. On raconta plus tard que, le crime accompli, les sept convinrent de choisir pour souverain celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil : une ruse de son écuyer procura la couronne à Darius¹⁴⁹. Le droit du sang les dispensait d'avoir recours à ce moyen romanesque : Darius, proclamé sans retard, purifia les temples que

¹⁴⁴ La plupart des écrivains anciens ont partagé cette opinion (Hérodote, III, LXI, CXCIX ; Platon, *Lois*, III, p. 694-695, etc.), que le plus grand nombre des écrivains modernes a cru devoir adopter à leur suite (Niebuhr, *Volträge über alle Geschichte*, I, 157, 399 ; Grote, *History of Greece*, IV, p. 301-302 ; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 310). M. George Rawlinson a fort bien montré que le mouvement de Gaumatâ n'avait pas pris naissance en Médie et n'avait rien changé à la domination persane : il admet que l'usurpation des Mages était le prélude d'une révolution religieuse (*On the Magian Revolution and the Reign of the pseudo-Smerdis*, dans *Herodotus*, t. III, p. 454-459).

¹⁴⁵ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113 ; Oppert, *le Peuple*, p. 119.

¹⁴⁶ Hérodote, III, LXVI.

¹⁴⁷ Strabon savait déjà que Δαριαύης était le véritable nom du prince appelé Δαρείος par les Grecs. Le père de Darios était Satrape de Perse, selon Hérodote (III, LXX), d'Hyrcanie et de Parthie, selon l'inscription de Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119 ; Oppert, *le Peuple*, p. 135).

¹⁴⁸ La liste donnée par Hérodote (III, LXX) coïncide à peu près avec celle que Darius lui-même a inscrite à Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription Of Darius on the rock at Behistun*, dans *les Records of the Past*, p. 126-127 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 153-155). Ctésias a substitué partout le nom des fils à celui des pères, *Persica*, § 14, édit. Müller-Didot, p. 48-49.

¹⁴⁹ Voir dans Hérodote, III, LXVIII-LXXXVIII, le récit légendaire de la conjuration.

son prédécesseur avait souillés¹⁵⁰, et il institua la fête de la magophonie en souvenir du meurtre qui l'avait fait roi.

Deux révolutions se succédant coup sur coup en moins d'une année avaient ébranlé la puissance des Perses. Leur empire n'était, comme celui des Égyptiens et des Assyriens, qu'un assemblage hasardeux de provinces administrées par des gouverneurs à demi indépendants, de royaumes vassaux, de villes et de tribus mal soumises. Tout prétexte était bon pour ces sujets impatients du joug, et, dès les premiers bruits, la révolte éclata sur deux points à la fois, en Susiane, où Athrîna, fils d'un des derniers rois nationaux, Oumbadaranma¹⁵¹, ceignit le diadème, à Babylone, où Nadintavbel se présenta comme étant le second fils de Nabonide et assuma, en montant sur le trône, le nom glorieux de Nabuchodorsor¹⁵². Darius abandonna à ses généraux la tâche facile de vaincre Athrîna et il se réserva pour lui-même le commandement des troupes destinées à agir contre la Chaldée. Nabuchodorsor III avait bien employé le peu de temps que son rival lui avait laissé : quand les Perses débouchèrent dans la plaine assyrienne, il occupait déjà de fortes positions sur la rive droite du Tigre, et une flottille nombreuse couvrait son camp. Darius n'osa pas l'attaquer de front : il divisa son armée en petits corps, qu'il monta, partie à cheval, partie à chameau, et, trompant la surveillance de son adversaire par la multiplicité de ses mouvements, il réussit à franchir la rivière. Les Chaldéens essayèrent en vain de le rejeter à l'eau : battus, ils se replièrent en bon ordre et, six jours après, ils livrèrent une seconde bataille, à Zazanou, sur les bords de l'Euphrate (décembre 521). Leur déroute fut complète ; Nabuchodorsor, échappé avec quelques cavaliers, courut s'enfermer dans Babylone. Si Darius avait compté sur une reddition aussi prompte que celle qui avait livré la ville à Cyrus, son espoir fut déçu : il fut contraint de commencer un siège régulier, et cela, au moment où les provinces se mettaient en rébellion ouverte sur tous les points. La tentative du Perse Martiya pour débaucher une seconde fois la Susiane fut, il est vrai, réprimée promptement par les Susiens eux-mêmes, mais la Médie se laissa entraîner par un certain Fravartish, qui disait descendre de Cyaxare et qui se proclama roi sous le nom de Khshatrîta. Le temps n'était pas encore assez éloigné où Astyage dominait sur l'Iran, pour que la noblesse mède eut renoncé à recouvrer l'hégémonie dont la victoire de Cyrus l'avait dépouillée : l'occasion était d'autant plus favorable que Darius avait dû quitter la province subitement, presque aussitôt après le meurtre de Gaumatâ, et la dégarnir, afin de former l'armée qui opérait contre Babylone. Quelques-unes des tribus nomades demeurèrent fidèles : tous ceux des Mèdes « qui vivaient dans des maisons » se rangèrent sous les drapeaux du prétendant, puis l'insurrection gagna les pays les plus proches, l'Arménie et l'Assyrie.

C'en eût été fait de Darius si le mouvement se fût propagé aux satrapies occidentales ; par bonheur elles ne bougèrent point. Orœtès, gouverneur de la Lydie, affectait des allures indépendantes et menaçait de devenir dangereux : Bagæos, envoyé à Sardes, communiqua aux soldats perses l'ordre royal de ne plus garder

¹⁵⁰ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113 ; Oppert, *le Peuple*, p. 117.

¹⁵¹ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 444, § 46, et J. Oppert, *le Peuple*, p. 114, § 16. Le nom a été adouci dans le texte susien, sous la forme Assinâ. L'origine royale d'Athrîna est prouvée par ce fait que Darius ne dit pas « qu'il mentit » en proclamant ses droits à la royauté (Oppert, *le Peuple*, p. 167).

¹⁵² Le dernier contrat babylonien daté du règne du pseudo-Smerdis est du 1er Tishri 522, le premier de Nadintavbel est de seize jours plus tard c'est dans cet intervalle qu'on apprit à Babylone la mort de Gaumatâ (Boscawen, *Babylonian dated Tablets and the Canon Of Ptolemy*, dans *les Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 51).

leur commandant, et « aussitôt ils posèrent leurs piques. Lors Bagæos, voyant qu'ils obéissaient, prit courage et remit aux mains du secrétaire une deuxième lettre, où il était dit : « Le roi Darius somme les Perses qui sont à Sardes de tuer Orœtès. Sur quoi ils tirèrent leurs sabres et le tuèrent¹⁵³ ». Rassuré de ce côté, Darius n'était pas encore hors d'affaire et sa situation demeurerait critique. Lever le siège de Babylone, il n'y devait pas songer : c'eût été fait de lui si Nabuchodonosor avait reparu librement en Assyrie et en Élam. Il se décida donc à poursuivre plusieurs campagnes à la fois et, tandis qu'il pressait lui-même le blocus, il leva deux autres armées et il les lança, l'une en Arménie sous Dadarshîsh, l'autre en Médie sous Vidarna, l'un des sept. Vidarna rencontra Khshatrîta à Maroush, le 20 Anamaka 510, mais la bataille demeura indécise, et il dut camper dans la Cambadène pour y attendre des renforts. Dadarshîsh de son côté remporta trois victoires consécutives sur les Arméniens mais sans faire de progrès sérieux¹⁵⁴ : en Arménie comme en Médie, Khshatrîta conserva ses positions, et sa résistance acharnée décida l'Hyrkanie et la Parthyène à se rallier à sa cause¹⁵⁵. La Sagartie s'arma à l'appel de Tchitrañtakhma qui s'annonçait comme un descendant de Cyaxare, et Frâda s'insurgea en Margiane. La Perse elle-même commença à douter du succès et elle élut un roi selon son cœur¹⁵⁶. Bien des gens ne pouvaient encore se résigner à croire que la descendance directe de Cyrus se fût éteinte avec Cambyse. L'usurpation et la chute de Gaumatâ, l'avènement de Darius ne les avaient point ébranlés dans leur foi en l'existence de Bardiya : de ce que Gaumatâ était un imposteur, il ne suivait pas nécessairement que Bardiya fût mort. Aussi, quand un certain Vahyasdâta s'annonça à eux comme étant le plus jeune fils de Cyrus, ils l'acclamèrent avec enthousiasme.

Un succès qu'Hystaspe remporta à Vispaousatîsh en Parthiène, le 22 Viyakhna 519, empêcha les Hyrcaniens de se rallier aux Mèdes, et quelques jours plus tard la chute de Babylone rendit enfin à Darius l'usage de toutes ses forces. La longue résistance de cette place fournit une matière abondante à l'imagination populaire : un demi-siècle plus tard, on contait que le roi, arrivé devant Babylone, l'avait trouvée résolue à se défendre désespérément. Les habitants avaient coupé les canaux, rempli leurs magasins et leurs greniers, puis ils s'étaient débarrassés des bouches inutiles : ils avaient égorgé toutes les femmes, sauf le petit nombre qu'il en fallait pour la préparation du pain. Au bout de vingt mois les Perses n'étaient pas plus avancés que le premier jour, et ils se décourageaient, quand Zopyre, l'un des sept, se dévoua pour leur assurer la victoire. Il se coupa le nez et les oreilles, il se déchira à coups de fouet, puis il s'introduisit dans la pince comme transfuge, et, quand il eut gagné la confiance des assiégés, il livra les deux portes dont on lui avait confié la garde : trois mille Babyloniens expirèrent sur le pal, les murs furent rasés au niveau du sol et la ville se repeupla de colons étrangers¹⁵⁷. Ce qu'il y a de certain dans cette histoire, c'est la longueur

¹⁵³ Hérodote, II, CXXVI-CXXVIII.

¹⁵⁴ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 116-118 ; Oppert, *le Peuple*, p. 127-131.

¹⁵⁵ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119 ; Oppert, *le Peuple*, p. 135. Le moment de la révolte est suffisamment indiqué par le passage : « Les Parthes et les Hyrcaniens firent défection de moi et se dirent sujet de Phraortès ».

¹⁵⁶ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121 ; Oppert, *le Peuple*, p. 137. La date est ici encore donnée par le contexte : « Je détachai une partie de l'armée perse et médique qui était avec moi. - Le nommé Artavardiya, un Perse, mon serviteur, je le fis leur chef, et une autre armée perse alla en Médie, après moi, pour me soutenir et Artavardiya partit avec l'armée pour la Perse ».

¹⁵⁷ Hérodote, III, CL-CLX ; Ctésias (*Persica*, § 22, éd. Müller-Didot, p. 50) place le siège de Babylone sous Xerxès. D'après lui, ce fut Mégabyze, fils de Zopyre, et non pas Zopyre lui-même, qui livra la ville. Polyen (*Strat.*, VIII, II, § 8) prétend, peut-être d'après Charon de Lampsaque, que

du siège. Nabuchodorosor fut exécuté, et Darius, enfin maître d'agir à sa guise, dépêcha un de ses lieutenants, le Perse Artavardiya, contre le faux Smerdis, tandis qu'il marchait de sa personne au-devant de Khshatrîta. Il pénétra en Médie par le défilé de Kerend et rallia Vidarna dans la Cambadène. L'entrée en scène des vétérans de Cyrus et de Cambyse changea soudain la face des affaires. Les milices des Mèdes cédèrent devant eux : Khshatrîta fut battu près du bourg de Koundourous, le 20 d'Adoukanis 519. Il s'enfuit vers le nord, sans doute afin de se jeter dans la montagne et d'y continuer la lutte, mais il fut pris non loin de là et conduit à Ecbatane. Son châtement fut atroce : on lui coupa le nez, les oreilles et la langue, on lui creva les yeux, on l'enchaîna à la porte du palais, puis, quand le peuple se fut suffisamment repu de ce spectacle, le pal ; ses principaux partisans furent, les uns empalés comme lui, les autres décapités¹⁵⁸. Le succès n'avait été ni moins rapide, ni moins complet du côté de la Perse. Dès le début, Vahyasdâta commit la faute de diviser ses troupes et d'en expédier une partie en Arachosie : Artavardiya, vainqueur à Bacha, puis à Paraga (519-518)¹⁵⁹, l'enferma dans le château d'Ouvadêshaya et s'empara de sa personne¹⁶⁰, tandis que le satrape d'Arachosie repoussait l'invasion victorieusement (518)¹⁶¹. Mais il semblait qu'une guerre engendrât l'autre : le succès éphémère du second faux Smerdis évoqua un second faux Nabuchodorosor. Darius avait à peine quitté Babylone que l'Arménien Arakha se présentait au peuple comme le fils de Nabonide : Vindafranâ (Intaphernès) le vainquit et le fit exécuter (510)¹⁶². La Médie, la Perse et la Babylonie reconquises, la soumission des autres provinces n'était plus qu'un jeu. Déjà Tchitrañtakhma avait expié sa rébellion sur la croix¹⁶³ : Vistâçpa, père de Darius, eut promptement raison de l'Hyrcanie (juillet 519), et Dadarshîsh, satrape de la Bactriane, triompha sans grand'peine de la résistance de Frâda. La guerre était terminée (518)¹⁶⁴.

La leçon de ces dures années ne fut pas perdue pour le vainqueur. L'empire de Cyrus renfermait, à côté des pays gouvernés par les officiers perses, des royaumes et des cités vassales, des peuplades tributaires, qui relevaient directement du souverain et qui n'avaient aucun ordre à recevoir des satrapes dans la province desquels leur domaine était enclavé : c'était encore le système qu'avaient pratiqué Tiglatphalasar III et ses successeurs assyriens. Darius ne s'ingénia pas à supprimer les dynasties locales ; loin de là, il encouragea les peuples à garder leur langue, leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs institutions particulières. Les Juifs eurent la permission d'achever la construction de leur temple¹⁶⁵ ; les Grecs d'Asie retinrent leurs constitutions variées, la Phénicie conserva ses rois et

Zopyre imita l'exemple donné par un Sace habitant au delà de l'Oxus. Les écrivains latins ont transporté l'histoire en Italie et ils l'ont placée à Gables (Tite Live, I, 50-54 ; Ovide, *Fastes*, II, 685-710), mais Sextus Tarquin, à qui ils la prêtèrent, ne poussa pas le dévouement jusqu'à se mutiler.

¹⁵⁸ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 118-119 ; Oppert, *le Peuple*, p. 131-133.

¹⁵⁹ Paraga paraît être la ville de Forg, dans le Laristan (Oppert, *le Peuple*, p. 139, note 4).

¹⁶⁰ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121 ; Oppert, *le Peuple*, p. 139-141.

¹⁶¹ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121-122 ; Oppert, *le Peuple*, p. 141-143.

¹⁶² H. Rawlinson, *Inscription*, p. 122-125 ; Oppert, *le Peuple*, p. 145. D'après Boscawen (*Babylonian dated Tablets*, dans *les Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VI, p. 31-32) et Oppert (*Revised Chronology of the later Babylonian Kings*, dans *les Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VI, p. 271-272, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 179), une lacune observée dans les dates des contrats babyloniens entre le dernier mois de la sixième année de Darius et le cinquième mois de la septième marquerait le temps durant lequel Arakha gouverna Babylone sous le nom de Nabuchodorosor.

¹⁶³ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119 ; Oppert, *le Peuple*, p. 133-135.

¹⁶⁴ Pour la chronologie de cette guerre, voir Maspero, *les Empires*, p. 674-682.

¹⁶⁵ *Esdras*, V, 2 ; *Haggai*, I, 14.

ses suffètes, l'Égypte ses nomarques héréditaires. Mais il y eut au-dessus de ces pouvoirs locaux une autorité unique, supérieure à tous et la même partout. Le territoire fut divisé en grands gouvernements, dont le nombre flotta selon les temps. Au début, il y en avait vingt-trois :

- 1° La Parçâ ou Perse proprement dite ;
- 2° L'Ouvajâ, l'Élam, où se trouvait Suse, l'une des résidences favorites de Darius ;
- 3° Babirous, la Chaldée ;
- 4° Athourâ, l'Assyrie, du Khabour au mont Zagros ;
- 5° Arabayâ, la Mésopotamie entre le Khabour et l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie et la Palestine ;
- 6° L'Égypte (Moudrâya) ;
- 7° Les peuples de la mer, parmi lesquels on comptait les Ciliciens et les Chypriotes ;
- 8° L'Yaounâ, qui renfermait, outre la Lycie, la Carie et la Pamphylie, les colons grecs de la côte, Ioniens, Éoliens et Doriens ;
- 9° La Lydie et la Mysie (Çpardâ) ;
- 10° La Médie ;
- 11° L'Arménie ;
- 12° La Katpatouka, c'est-à-dire toute la région centrale de l'Asie Mineure, du Taurus au Pont-Euxin ;
- 13° La Parthyène et l'Hyrcanie (Parthava) ;
- 14° La Zarânka (Zarangie) ;
- 15° L'Arie (Haraïva) ;
- 16° La Chorasmie (Ouvârazmiya) ;
- 17° La Bactriane (Bakhtrîs) ;
- 18° La Sogdiane (Çoughdâ) ;
- 19° La Gandarie (Gandara) ;
- 20° Les Çaka ou Saces, aux plaines de la Tartarie, presque sur les confins de la Chine ;
- 21° Les Thatagous ou Sattagydes, dans le bassin supérieur de l'Helmend ;
- 22° L'Arachosie (Haraouvatis) ;
- 23° Les Maka, qui habitaient les pays à cheval sur le détroit d'Ormuzd. Ce nombre s'accrut encore par la conquête : à la fin de son règne, Darius comptait dans l'empire trente et une satrapies¹⁶⁶.

Si chacune d'elles avait été régie par un seul homme, investi de pouvoirs équivalents aux pouvoirs royaux et à qui il ne manquait du roi que le titre et l'hérédité,

¹⁶⁶ H. Rawlinson, *Inscription*, p. 111 ; Oppert, *le Peuple*, p. 113-115. L'inscription de Persépolis compte vingt-quatre satrapies (Oppert, *le Peuple*, p. 198-199), et celle de Nakhsh-i-Roustem, vingt-huit (Oppert, *le Peuple*, p. 204-205), Hérodote (III, XC-XCV) n'en énumère que vingt.

l'empire aurait couru le risque de se résoudre bientôt en un amas confus de principautés sans cesse en lutte contre la Perse. Darius évita de concentrer l'autorité civile et le commandement militaire entre les mêmes mains. Il établit dans chaque gouvernement trois officiers indépendants l'un de l'autre, et qui relevaient directement de la cour : le satrape¹⁶⁷, le secrétaire royal et le général. Les satrapes étaient choisis par le roi dans n'importe quelle classe de la nation, parmi les pauvres comme parmi les riches, parmi les gens de race étrangère comme parmi les Perses¹⁶⁸ : mais l'usage s'établit de ne confier les satrapies importantes qu'aux descendants des six familles qui avaient aidé à renverser Gaumatâ, ou bien à des personnages alliés à la famille royale¹⁶⁹ par le sang¹⁷⁰ ou par un mariage. Ils n'étaient pas nommés pour un espace de temps déterminé, mais ils restaient en charge aussi longtemps qu'il plaisait au souverain. Ils exerçaient l'autorité civile dans toute sa plénitude, ils avaient des palais, des parcs ou paradis, une cour, des gardes du corps, des harems bien fournis, ils répartissaient l'impôt à leur guise, ils administraient la justice, ils possédaient le droit de vie et de mort. Ils avaient auprès d'eux un secrétaire royal ; ce fonctionnaire, chargé ostensiblement du service de la chancellerie, n'était en réalité qu'un espion occupé à surveiller tous leurs actes et toutes leurs démarches pour en référer à qui de droit¹⁷¹. Les soldats perses, les troupes indigènes et les mercenaires cantonnés dans la province étaient sous la main d'un général, souvent ennemi du satrape et du secrétaire¹⁷². Ces trois rivaux se balançaient et se tenaient mutuellement en échec, de manière à rendre une révolte, sinon impossible, au moins difficile. Ils étaient en rapports perpétuels avec la cour par des services de courriers réguliers, qui transportaient leurs dépêches en quelques semaines¹⁷³ d'un bout de l'empire à l'autre. Pour surcroît de précaution, le roi envoyait chaque année dans les provinces des officiers qu'on nommait ses yeux et ses oreilles, parce qu'ils étaient chargés de voir et d'entendre pour lui ce qui se passait sur les parties les plus reculées du territoire. Ils surgissaient au moment où l'on s'y attendait le moins, ils examinaient l'état des choses, ils réformaient certains détails d'administration, ils réprimandaient et ils suspendaient au besoin le satrape ; ils étaient accompagnés d'un corps de troupes qui appuyait leurs décisions et qui prêtait à leurs conseils une autorité qu'ils n'auraient peut-être pas eue sans cela¹⁷⁴. Un rapport défavorable, une désobéissance minime, même le simple soupçon d'une désobéissance, suffisaient à perdre un satrape ; quelquefois on le déposait, souvent on le condamnait à mort sans procès, et on laissait aux gens de sa suite le soin de son exécution. Un courrier arrivait à l'improviste, intimait aux

¹⁶⁷ En perse, khshatrapâ, khshatrapan, khshatrapâva.

¹⁶⁸ Hérodote connaît au moins un satrape grec, Xénagoras d'Halicarnasse (IV, CVII), et un Lydien Pactyas (I, CLIII).

¹⁶⁹ Pour comprendre à quel point cette coutume était répandue, il suffit de rappeler que, lorsque Pausanias, roi de Sparte, songea à devenir satrape de Grèce sous Xerxès, il demanda la main d'une princesse (Thucydide, I, 128).

¹⁷⁰ Dans l'inscription de Béhistoun (Rawlinson, *Inscription*, p. 149-120), Vistâçpa, père de Darius, est satrape d'Hyrcanie ; Artaphernès, frère de Darius, était satrape de Sardes (Hérodote, V, XXV), et Achéménès, fils de Darius, satrape d'Égypte (Hérodote, VII, VIII).

¹⁷¹ Le rôle du secrétaire est nettement judiqué dans l'histoire d'Orêtès (Hérodote, III, cxxviii).

¹⁷² Dans Hérodote, le commandant des troupes est distingué du satrape (V, xxv et cxxxiii, etc.). Il résulte d'un passage de Xénophon (*Cyropédie*, VIII, vi, 1) que les commandants des forteresses étaient indépendants du général et ne relevaient que du roi.

¹⁷³ Voir dans Hérodote (X, LII-LIII) la description de la route royale entre Suse et Sardes : Xénophon (*Cyropédie*, VIII, VII, 18) compare la rapidité de ces messagers au vol des oiseaux.

¹⁷⁴ Xénophon (*Cyropédie*, VIII, VI, 16) rapporte que l'usage de cette inspection annuelle continuait encore de son temps.

gardes l'ordre de tuer leur chef, et les gardes obéissaient sur simple vue du firman royal.

Cette réforme administrative ne plut pas aux Perses ; ils se vengèrent par des railleries de l'obéissance à laquelle Darius prétendait les plier. Cyrus, disaient-ils, avait été un père, Cambyse un maître : Darius n'était qu'un cabaretier affamé de gain¹⁷⁵. La division de l'empire avait eu un but financier autant et plus encore qu'un but politique répartir, lever, verser l'impôt, était le grand devoir des satrapes. La Perse propre fut dispensée de charge régulière¹⁷⁶ : ses habitants étaient seulement requis à faire un cadeau au roi toutes et quantes fois il traversait le pays. Le cadeau était proportionné à la fortune de l'individu ce pouvait n'être qu'un bœuf ou un mouton, même un peu de lait ou du fromage, quelques dattes, une poignée de farine ou des légumes¹⁷⁷. Les autres provinces furent frappées, à raison de leur étendue et de leur richesse, d'un tribut payable partie en argent, partie en nature. Le revenu en argent s'élevait à 1.460 talents euboïques, ce qui fait en poids 82.799.866 francs, et, en tenant compte de la valeur relative de l'argent aux différentes époques, environ 665.000.000 de francs¹⁷⁸. Afin de rendre les paiements moins difficiles, Darius mit en circulation une monnaie d'or et d'argent, à laquelle on a donné son nom. Les dariques portent au droit une figure de roi armée de l'arc ou de la javeline. Elles sont épaisses, irrégulières, grossières de frappe, mais d'un titre remarquablement pur : l'alliage n'y représente que trois centièmes au plus de la masse totale¹⁷⁹. L'usage ne s'en répandit pas uniformément partout : elles servirent surtout à la solde des armées de terre ou de mer, et elles n'eurent cours communément que dans les contrées riveraines de la Méditerranée. A l'intérieur de l'Asie, on continua à évaluer selon le poids les métaux nécessaires aux transactions du commerce ou de la vie quotidienne, et les rois eux-mêmes préférèrent les conserver à l'état brut¹⁸⁰ ; ils les coulaient dans des vases en terre à mesure qu'ils les recevaient, et ils ne les monnayaient que progressivement selon les besoins ou le caprice du moment¹⁸¹. L'impôt en nature n'était pas moins considérable que l'impôt en argent. L'Égypte fournissait le blé nécessaire aux 120.000 hommes qui l'occupaient militairement¹⁸². Les Mèdes livraient chaque année 40.0000 moutons, 4.000 mulets, 5.000 chevaux ; les Arméniens, 50.000 poulains¹⁸³ ; les gens de Babylone, 500 jeunes eunuques ; la Cilicie, 365 chevaux blancs, un pour chaque jour de l'année¹⁸⁴. Les taxes royales n'avaient rien d'exagéré, mais elles ne sauraient donner la mesure des charges que chaque province supportait. Les satrapes ne recevaient aucun traitement de l'État : ils vivaient sur le pays avec leur suite et ils se faisaient rémunérer largement par les indigènes. Le seul gouvernement de Babylone suait chaque jour à son possesseur une pleine artabe d'argent¹⁸⁵ ; l'Égypte, l'Inde, la Médie, la Syrie ne devaient pas rapporter beaucoup moins, et

¹⁷⁵ Hérodote, III, LXXXIX.

¹⁷⁶ Hérodote, III, XCVII.

¹⁷⁷ Élien, *Var. Hist.*, I, 54.

¹⁷⁸ Hérodote (III, LXXXIX-XCV) donne l'indication du tribut en argent versé par les satrapies.

¹⁷⁹ Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 187.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 134.

¹⁸¹ Hérodote, III, XCVI. Arrien raconte qu'Alexandre trouva cinquante mille talents d'argent dans le trésor de Suse (*Anabase*, III, 16) ; d'autres dépôts aussi riches étaient enfermés dans les palais de Persépolis et de Pasargades (Arrien, *Anabase*, III, 48).

¹⁸² Hérodote, III, XC.

¹⁸³ Strabon, XI, 13-14.

¹⁸⁴ Hérodote, III, XC, XCII.

¹⁸⁵ Hérodote, I, CXCII. Cela fait, en poids, environ 2.600.000 francs de notre monnaie par an.

les provinces les plus pauvres n'étaient pas les moins lourdement frappées. Les satrapes coûtaient à entretenir au moins autant que le roi.

Malgré ses défauts, ce système était de beaucoup préférable à celui qu'on avait jusqu'alors employé en Orient. Il assurait au souverain un budget régulier, il mettait les provinces sous sa main et il rendait les révoltes nationales fort difficiles. La mort de chaque roi ne fut pas suivie comme autrefois de soulèvements, dont la répression remplissait une bonne partie du règne suivant. Darius n'eut pas seulement la gloire d'organiser l'empire perse : il inventa une forme de gouvernement qui servit désormais de type aux grands États orientaux. Sa renommée d'administrateur a même nuï à sa gloire militaire : on a trop souvent oublié qu'il avait élargi son domaine dans le temps qu'il en réglait la gestion. A force de victoires, les Perses en étaient arrivés à ne plus avoir d'issue que dans deux directions opposées, à l'est vers l'Inde, à l'ouest vers la Grèce. Partout ailleurs ils étaient arrêtés par des mers ou par des obstacles presque infranchissables aux lourdes armées de l'époque ; au nord, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, les steppes de la Tartarie ; au sud, la mer Erythrée, le plateau sablonneux de l'Arabie, le désert d'Afrique. Un moment, vers 512, on put croire qu'ils allaient se jeter à l'est¹⁸⁶. Du haut de l'Iran ils dominaient au loin les immenses plaines de l'Heptahendou (Pendjab). Darius les envahit, y conquit des territoires étendus, dont il forma une satrapie nouvelle, celle de l'Inde, puis, renonçant à pousser plus loin vers le Gange, il fit explorer les régions du sud. Une flotte construite à Peukéla et placée sous les ordres d'un amiral grec, Skylax de Karyanda, descendit l'Indus jusqu'à son embouchure et soumit au passage les tribus qui bordaient les deux rives. Parvenue à la mer, elle cingla vers le couchant et elle releva en moins de trente mois les côtes de la Gédrosie et de l'Arabie¹⁸⁷.

Une fois engagés dans l'Inde, les Perses voyaient s'ouvrir devant eux une carrière lucrative et brillante. Je ne sais quelle circonstance les empêcha de poursuivre leurs premiers succès et ramena leur attention sur l'Occident. La conquête de la Lydie et la soumission des cités et des îles grecques de la côte leur avaient assuré le concours de populations actives et riches, et que leurs aptitudes aux arts de la guerre comme à ceux de la paix rendaient d'un prix inestimable pour le souverain qui saurait se servir d'elles. Curieux, hardis, sans cesse en mouvement, avides de gains, endurcis aux fatigues des voyages, les Grecs étaient déjà partout, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, à Babylone, en Perse même, et c'était un Grec qui venait de naviguer l'Indus pour le compte du grand roi. D'autre part, la fougue même de leur tempérament, leur orgueil, leur impatience de tout contrôle régulier, leur tendance aux luttes civiles et à la révolte faisaient d'eux des sujets de maniement difficile et de fidélité douteuse. Ajoutez que leur entrée dans l'empire n'avait pas rompu les liens qui les attachaient à leurs frères d'Europe, et qu'ils continuaient à négocier et à intriguer avec ceux-ci aussi ouvertement qu'ils le faisaient auparavant: ce n'étaient d'une rive à l'autre de la mer Égée que complots et intrigues, bien propres à inquiéter la cour de Suse et à soulever ses colères. Dans le moment même que Darius s'efforçait d'armer le pouvoir central et de rendre l'obéissance aux satrapes plus effective, il lui était difficile d'endurer que des Grecs d'Europe se mêlassent à chaque instant des af-

¹⁸⁶ La satrapie de l'Inde n'est pas nommée dans l'inscription de Béhistoun, mais elle se trouve sur les listes de Persépolis (Oppert, *le Peuple*, p. 205). L'expédition de Darius doit donc se placer vers 512.

¹⁸⁷ Hérodote, IV, XLIV. Skylax avait publié un récit de son voyage, qui existait encore au temps d'Aristote (*Politic.*, VIII, 13, 1).

faïres de ses sujets d'Asie, sous prétexte que ceux-ci étaient Grecs comme eux : le prestige du souverain en aurait trop souffert ainsi que l'autorité de ses officiers. La conquête seule pouvait mettre un terme à ces pratiques : le jour où des satrapes commanderaient sur les côtes européennes de la mer Égée aussi bien que sur les côtes asiatiques, il faudrait que ces turbulents personnages vécussent en paix les uns avec les autres, dans la crainte du suzerain. Ce ne fut donc pas, comme on le répète encore, un pur caprice de despote qui déchaîna le fléau des guerres médiques, ce fut le besoin impérieux de sécurité qui obligea les empires organisés fortement à subjuguier l'une après l'autre toutes les tribus ou toutes les cités qui s'agitent sur leurs frontières. Darius, qui de Trébizonde à Barca possédait un tiers environ du monde grec, ne vit d'autre moyen d'y assurer sa domination et d'enrayer les révoltes que de conquérir la métropole comme il avait conquis les colonies et d'annexer la Grèce d'Europe à celle d'Asie.

CHAPITRE XIV - LA LUTTE DE LA GRECE ET LA CHUTE DE L'EMPIRE PERSE

L'expédition de Scythie et la première guerre médique ; Xerxès 1^{er}, Salamine et Platées ; Artaxerxès 1^{er} et Darius II.

Deux routes s'offraient à son choix : l'une par mer, de la côte de l'Ionie à celle de l'Attique, droit parmi les Cyclades; l'autre par terre, à travers la Thrace et la Macédoine. La première était la plus courte, mais elle exigeait la possession d'assez de vaisseaux pour transporter en une fois des forces immenses ; elle n'offrait d'ailleurs de sécurité qu'à la condition que l'armada perse ne rencontrât aucune flotte ennemie qui lui disputât le passage, et qu'elle rencontrât au point de débarquement, des alliés disposés à l'accueillir et à lui ouvrir les portes de leurs villes. L'Attique était comme la tête de pont où cette voie devait aboutir nécessairement, mais elle était aux mains des Pisistratides qui ne se souciaient guère de voir la Perse prendre pied au cœur de l'Hellade. Tant qu'ils seraient hostiles, une seule route restait praticable, la plus longue, celle qui suivait les côtes de la Thrace et de la Macédoine.

Ce fut celle-là que Darius choisit au début, quoiqu'elle lui imposât des ennemis nouveaux, les Thraces et les Scythes, avant de lui permettre l'abord de la Grèce propre. Bien que plus d'un siècle se fût écoulé depuis la mort de Madyès, le souvenir des Scythes et de leur prouesse demeurait vivant par toute l'Asie. Les relations des voyageurs récents disaient qu'après avoir été les plus braves des hommes, ils étaient en train d'en devenir les plus riches ; ils exploitaient dans leurs montagnes des mines d'or inépuisables. Darius d'ailleurs rencontrait leurs tribus sur toute sa frontière septentrionale, au Caucase comme sur l'Iaxarte ; avant qu'il se lançât contre les Grecs, la prudence lui commandait de ne pas laisser un adversaire aussi redoutable intact sur son flanc. Une première expédition, commandée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, traversa le Pont-Euxin, débarqua sur la côte opposée quelques milliers de soldats et ramena des prisonniers qui fournirent aux généraux perses les informations dont ils avaient be-

soin¹⁸⁸. Darius, renseigné par eux, franchit le Bosphore avec huit cent mille hommes, soumit la côte orientale de la Thrace et passa le Danube sur un pont de bateaux construit par les Grecs d'Ionie (508). Les Scythes n'acceptèrent point la bataille qu'on leur offrait : ils détruisirent leurs fourrages, comblèrent leurs puits, emmenèrent leur bétail et se retirèrent dans l'intérieur, le laissant aux prises avec la famine et les difficultés du terrain. L'intendance perse avait prévu leur tactique et elle avait rassemblé les provisions nécessaires ; deux mois durant, Darius parcourut les steppes, de l'Ister au Tanais. Il pénétra au cœur même de la Russie, il brûla les villages, il saccagea ce qu'il rencontra, puis il regagna son point de départ sans autre perte que celle de quelques malades. Pendant son absence, les Barbares avaient engagé les Grecs à détruire le pont de bateaux et à retourner chacun dans sa ville. Miltiade d'Athènes, tyran de Chersonèse, voulait qu'on suivît leur conseil : Histiaëos de Milet s'y opposa, et son avis prévalut¹⁸⁹. Darius, revenu sain et sauf, rentra en Asie, après avoir confié à Mégabyze une armée de quatre-vingt mille hommes, qui battit l'une après l'autre les tribus indigènes et les villes grecques de la Thrace et qui força les Macédoniens à se reconnaître tributaires (506)¹⁹⁰. L'expédition, non seulement n'entraîna pas la soumission des Scythes, mais elle provoqua des représailles de leur part ; plusieurs de leurs bandes pénétrèrent jusqu'à la Chersonèse et la pillèrent. Elle n'en eut pas moins des résultats sérieux : d'abord, elle valut à la Perse une province de plus, la Thrace, et par l'assujettissement de la Macédoine un contact direct avec le nord de la Grèce. La route de terre était désormais aux mains du grand roi, mais les révolutions d'Athènes l'empêchèrent de s'en servir aussi tôt qu'il l'aurait voulu. La chute d'Hippias en 510, avait paru lui offrir l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la cité, mais les ambassadeurs athéniens qui avaient conclu un traité avec son satrape de Sardes furent désavoués par leurs concitoyens (508), et dès lors il épousa la cause des Pisistratides. Les partisans de ceux-ci étaient nombreux et promettaient de l'aider dans ses projets, s'il ramenait Hippias au pouvoir. Athènes à Hippias, c'eût été Athènes à la dévotion des Perses et la Grèce accessible en tout temps par la route la plus courte; Darius accueillit donc les propositions des Pisistratides, et il avait commencé à faire occuper par la marine milésienne les principales des Cyclades, lorsqu'en 499, l'Ionie entière se révolta. Athènes vint au secours de ses frères d'Asie ; en 498, un corps d'Athéniens et d'Érétriens, débarqué à Milet, surprit la ville basse de Sardes et la brûla. Ce ne pouvait être qu'un succès sans lendemain, mais l'effet produit par ce défi porté à la majesté de l'empire perse fut tel que tous les Grecs d'Asie, les Lyciens, les Cariens et jusqu'à Chypre, se joignirent aux insurgés. Ce fut après six ans de lutte seulement qu'en 493 Artaphernès pacifia ce pays, et que Darius eut de nouveau ses coudées franches¹⁹¹.

Si, avant l'incendie de Sardes, il s'était senti enclin à attaquer la Grèce d'Europe, on conçoit sans peine combien la révolte de l'Ionie dut le confirmer dans ses pro-

¹⁸⁸ Ctésias, *Persica*, § 46, édit. Müller-Didot, p. 49. L'inscription supplémentaire de Béhistoun parle d'une expédition entreprise par Darius contre les Sakes, et d'un passage de la mer (Oppert, *le Peuple*, p. 159-160). On pense d'ordinaire que la mer citée en cet endroit est la mer d'Aral; mais ne pourrait-on pas y reconnaître la mer Noire, et voir dans le texte de Behistoun le récit, soit de l'expédition préliminaire d'Ariaramnès, soit de l'expédition de Darius lui-même ?

¹⁸⁹ Le texte d'Hérodote (I^v, LXXXIII-CLII) n'est pas assez clair pour qu'on reporte l'itinéraire de Darius sur la carte. Il ne renferme cependant aucune particularité qu'on ne puisse expliquer d'une façon satisfaisante.

¹⁹⁰ Hérodote, IV, CXLIII-CLVII ; V, I-XXII, 1.

¹⁹¹ Pour le détail des événements, je renvoie à ce qui est dit dans l'Histoire grecque de cette collection : je me borne à indiquer la politique des Perses dans ses grandes lignes.

jets. D'abord, l'influence de son neveu Mardonius lui fit préférer la voie de terre ; mais la destruction de sa flotte par les orages au mont Athos (492) le ramena vers son idée première, de pousser directement vers l'Attique. Il employa toute l'année 492 à rassembler ses troupes en Cilicie, puis, en 490, il les lança à travers l'Égée, sous la conduite d'Hippias et aux ordres de Datis et d'Artaphernès. On sait comment cette seconde tentative échoua contre la vaillance des Athéniens et des Platéens dans la plaine de Marathon. Les pertes matérielles des Perses furent peu considérables et les Cyclades restèrent entre leurs mains. Miltiade qui essaya de les délivrer échoua devant Paros. L'effet moral fut plus grand encore que celui que l'incendie de Sardes avait produit ; n'avait-on pas vu ces Perses et ces Mèdes, jusqu'alors réputés invincibles, lâcher pied devant une poignée d'hoplites athéniens ? Darius ne pouvait rester sous le coup de cet affront, sans risquer de voir le prestige de son peuple s'effacer et son autorité s'affaiblir sur les nations récemment soumises. Trois années durant, il rassembla des armes, des provisions, des soldats, des vaisseaux ; il allait se mettre en marche en 486, quand la révolte de l'Égypte l'arrêta.

Cambyse avait confié le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès. Darius n'eut d'abord qu'à se louer du choix que son prédécesseur avait fait : non seulement Aryandès lui resta fidèle, mais il essaya de terminer la conquête de la Libye. Les Doriens de Cyrène n'avaient pas approuvé l'empressement avec lequel leur roi Arkésilas III avait couru au-devant de la servitude : ils l'avaient chassé, puis rappelé, puis chassé de nouveau et assassiné à Barca, où il s'était réfugié. Sa mère Phérétime vint en Égypte et représenta qu'il avait été victime de son amitié pour les Perses. Aryandès envoya à son aide ce qu'il avait d'hommes et de vaisseaux disponibles¹⁹². Barca résista neuf mois et ne succomba qu'à la trahison¹⁹³, quelques détachements d'avant-garde poussèrent jusqu'à Evhespérides¹⁹⁴ : au retour, les généraux délibérèrent d'occuper Cyrène, et peut-être allaient-ils se décider à le faire, quand un ordre formel les rappela en Égypte. La traversée du désert faillit leur être funeste ; les nomades de la Marmarique, attirés par l'espoir du butin, ne cessèrent de harceler leur marche et leur infligèrent des pertes sérieuses¹⁹⁵. Ils réussirent néanmoins à ramener avec eux une partie de la population de Barca prisonnière ; Aryandès expédia ces malheureux à Darius en guise de trophée, et Darius les relégua en Bactriane, où ils fondèrent une Barca nouvelle. Un lieutenant qui entreprenait des conquêtes sans permission devait porter ombrage à un prince aussi jaloux de son autorité que l'était le grand roi ; Aryandès fut mis à mort, et la légende se forma autour de son nom¹⁹⁶. Les uns contaient qu'il avait péri pour avoir émis une monnaie plus fine que la monnaie royale¹⁹⁷ ; les autres qu'il avait suscité une haine générale par ses malversations, et que l'Égypte était prête à s'insurger quand il fut tué¹⁹⁸. Ce

¹⁹² Hérodote, IV, CLXII-CLXVIII.

¹⁹³ Hérodote, IV, CC-CCI.

¹⁹⁴ Hérodote, IV, CCIV ; appelée plus tard Bérénice, d'après la femme de Ptolémée III, aujourd'hui Benghazi.

¹⁹⁵ Hérodote, IV, CCIII.

¹⁹⁶ Hérodote, IV, CCIV. C'est probablement à cette guerre d'Aryandès contre Barca et les Libyens que Darius fait allusion lorsqu'il dit, dans le texte mède de l'inscription de Béhistoun : « Tandis que j'étais à Babylone, ces provinces firent défection de moi, la Perse et la Susiane, les Mèdes et l'Assyrie, et les Égyptiens... » (Oppert, *le Peuple*, p. 125). La mention des Égyptiens manque dans les autres versions.

¹⁹⁷ Hérodote, IV, CLVI. Cf. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. II, p. 6.

¹⁹⁸ Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7, où Aryandès prend le nom d'Oryandros. D'après l'auteur que Polyen avait consulté, Darius serait arrivé à Memphis au moment où un Apis venait de mourir : c'est ce qui a décidé M. Wiedemann à placer la mort d'Aryandès en 517 (*Geschichte Ägyptens von Psame-*

rival écarté, Darius ne ménagea rien pour mériter l'amour de ses sujets égyptiens, ou du moins pour leur rendre sa domination supportable. Avec un peuple dévot et plein de sa supériorité, le meilleur moyen d'y réussir était d'afficher un respect profond pour les dieux et pour les anciens rois : il prit donc le contre-pied de ce qu'avait fait Cambyse et il accorda sa faveur aux prêtres persécutés. Cambyse avait exilé en Élam le chef du sacerdoce de Saïs, Ouzaharrisniti : Darius octroya à celui-ci l'autorisation de rentrer dans sa patrie, et il le chargea de réparer les désastres causés par la folie de son prédécesseur. Ouzaharrisniti, ramené de poste en poste jusque dans sa cité natale, y rétablit les collèges d'hiéroglyphes, et restitua au temple de Nit les biens-fonds et les revenus qui lui avaient été volés¹⁹⁹. La tradition grecque renchérit encore sur la tradition nationale. Elle voulait que Darius se fût initié aux mystères de la théologie égyptienne et qu'il en eût étudié les livres²⁰⁰. Elle voulait aussi qu'arrive à Memphis après la mort d'un taureau divin, il se fût associé au deuil universel, et qu'il eût promis cent talents d'or à qui découvrirait un Apis nouveau²⁰¹. Avant de quitter le pays, il visita le temple de Phtah et il ordonna d'y ériger sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres refusèrent d'en rien faire, « car, dirent-ils, Darius n'a pas égalé les actions de Sésostris ; il n'a point vaincu les Scythes que celui-ci a vaincus ». Darius répondit qu'« il espérait faire autant que Sésostris, s'il vivait aussi longtemps que Sésostris avait vécu », et il s'inclina devant l'orgueil patriotique de ses sujets²⁰². Les Égyptiens reconnaissants le mirent au nombre des six législateurs dont ils vénéraient la mémoire²⁰³.

Il est certain que l'Égypte prospéra entre les mains des Perses. Elle formait avec Cyrène et Barca la sixième satrapie de l'empire²⁰⁴, à laquelle on rattacha les tribus nubiennes les plus voisines de la frontière méridionale²⁰⁵. Le gouverneur, logé au Mur-Blanc, dans l'ancien palais des Pharaons, s'appuyait sur une armée de cent vingt mille hommes, qui était cantonnée dans les trois camps retranchés des rois saïtes, à Daphné et à Memphis aux confins du Delta, à Éléphantine vers la frontière Éthiopienne²⁰⁶. En dehors de ces postes, où l'autorité du grand roi s'exerçait directement, l'ancienne organisation féodale subsistait entière : les temples avaient leurs biens et leurs vassaux exempts des charges ordinaires, les nobles étaient aussi indépendants dans leurs principautés et aussi prêts à la révolte que par le passé. Le tribut annuel, le plus lourd après celui de la Chaldée et de l'Assyrie, ne montait qu'à sept cents talents d'argent²⁰⁷. Joignez à cette somme la ferme des pêcheries du lac Moeris, qui valait un talent par jour, pen-

tich I, p. 236-237). D'après la place que l'expédition de Libye occupe après celle de Scythie, et d'après l'anecdote relative à la statue de Sésostris (Hérodote, II, CXX), il est évident qu'Hérodote mettait la mort d'Aryandès vers le temps de la révolte d'Ionie entre 504 et 498.

¹⁹⁹ E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du musée Grégorien au Vatican*, p. 25 ; E. Révillout, *Premier Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans *la Revue égyptologique*, t. I, p. 29.

²⁰⁰ Diodore, I, 96.

²⁰¹ Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7.

²⁰² Hérodote, II, CX ; Diodore, I, 58. Quelques fragments au nom de Darius ont été découverts sur l'emplacement de Memphis (Mariette, *Monuments divers*, pl. 34 d).

²⁰³ Diodore, I, 95.

²⁰⁴ Hérodote, III, XCI.

²⁰⁵ Hérodote, III, XCVII. Ces Éthiopiens ne payaient pas de tribut régulier, mais ils devaient fournir tous les trois ans, à titre de don gracieux, deux chénices d'or vierge, deux cent pièces de bois d'ébène, vingt dents d'éléphants et cinq jeunes esclaves.

²⁰⁶ Hérodote, II, XXX, indique que les Perses avaient encore de son temps garnison à Daphné et à l'Éléphantine ; sur la garnison de Memphis, cf. Hérodote, III, XCI.

²⁰⁷ Hérodote, III, XCI.

dant les six mois des hautes eaux selon Hérodote²⁰⁸, pendant l'année entière selon Diodore²⁰⁹, les cent vingt mille médimnes de blé nécessaires à la subsistance de l'armée d'occupation, l'obligation²¹⁰ de fournir au palais le nitre et l'eau du Nil²¹¹ : l'ensemble de ces impositions était loin de constituer un fardeau disproportionné aux ressources du pays. Le commerce y jetait du reste autant d'argent pour le moins que la domination étrangère en faisait sortir. Devenue partie d'un empire qui s'étalait sur trois continents, l'Égypte avait accès dans des régions où les produits de son industrie n'arrivaient pas jadis. Les denrées du Soudan devaient passer à travers son territoire avant d'atteindre les entrepôts de Tyr, de Babylone et de Suse, et l'isthme ou Ooçéyr étaient encore les voies les plus courtes que les marchandises de l'Inde ou de l'Arabie pussent parcourir pour parvenir aux régions de la Méditerranée. Darius acheva donc le canal du Nil au golfe de Suez²¹² et rouvrit la route qui va de Coptos à la mer Rouge²¹³, à laquelle le succès du voyage de Skylax prêtait plus d'importance que jamais. Il occupa fortement les Oasis et il construisit dans la petite ville de Hibî²¹⁴ un temple d'Amon dont les ruines subsistent encore. La reconnaissance de tant de services ne fut pas cependant assez forte pour étouffer chez les Égyptiens le désir de la liberté. La défaite de Marathon les encouragea à secouer le joug : en 486 ils chassèrent leurs garnisons persanes²¹⁵. Darius ne voulut pas différer pour si peu son expédition contre la Grèce : il rassembla une seconde armée et il se préparait à mener de front les deux guerres, lorsqu'il mourut, dans la trente-sixième année de son règne (485)²¹⁶.

Avant d'être roi, il avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas ; Artabazanès, l'aîné, avait longtemps été considéré comme l'héritier présomptif et avait probablement exercé la régence pendant l'expédition de Scythie²¹⁷. Mais, au moment où la révolte d'Égypte éclata, quand Darius eut à désigner son successeur, la reine Atossa lui remontra qu'il aurait avantage à choisir l'aîné de ses enfants à elle, Khshayarsha (Xerxès), qui était né sous la pourpre et qui avait dans les veines le sang de Cyrus. Son influence était toute-puissante :

²⁰⁸ Hérodote, II, CXLIX ; pendant les six autres mois de l'année, le produit tombait à un tiers de talent par jour.

²⁰⁹ Diodore, I, 52, où il est dit que Moeris aurait donné le produit des pêcheries à sa femme pour les frais de sa toilette.

²¹⁰ Hérodote, III, XCI.

²¹¹ Dinon, *fragm.* 15-16 dans les *Frag. Hist. Græc.* (édit. Müller-Didot), t. II, p. 92.

²¹² Hérodote, II, CLVIII ; IV, XXXIX. Plusieurs inscriptions trilingues découvertes à différentes époques (*Description de l'Égypte*, Ant., V, pl. 29, Mémoires, T, p. 265 ; Mariette, *la Stèle bilingue de Chalouf*, dans *la Revue archéologique*, 1866, t. II ; Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité*, p. 125-427) dans l'isthme de Suez confirment la tradition classique, et nous révèlent ce fait curieux, que Darius fit combler plus tard une partie de son propre canal, de Bira à la mer.

²¹³ Plusieurs des inscriptions gravées sur les rochers de l'Ouady Hammamât montrent combien la route fut fréquentée au temps de Darius (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. 3, 4, 14 ; Rosellini, *Mon. Stor.*, II, 174 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 285).

²¹⁴ Aujourd'hui El-Khargèh. Cailliaud, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. X, p. 399 ; Hoskins, *Visit to the Great Oasis*, p. 118 ; Lepsius, *Hieroglyphische Inschriften in den Oasen von Kharigeh unnd Dakhileh*, dans *la Zeitschrift*, 1874, p. 73-83 ; Birch, *The inscription of Darius at the temple of El-Khargeh*, dans *les Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 293-302 ; H. Brugsch, *Reise nach der grossen Oase El-Khargeh*, p. 47-99.

²¹⁵ Le contrat démotique 5251 du Louvre porte la date du troisième mois de la seconde saison de l'an XXXV de Darius 1^{er} (Devéria, *Catalogue des Manuscrits égyptiens*, p. 212). La révolte eut donc lieu entre juin et septembre 486 (Unger, *Manetho.*, p. 289).

²¹⁶ Hérodote, VII, IV. D'après Ctésias (*Persica*, § 19, édit. Müller-Didot, p. 49), il avait vécu soixante-douze ans et régné trente et un ans.

²¹⁷ Cf. à ce sujet G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 445-446

le vieux roi céda et, peu après, Xerxès monta sur le trône sans opposition²¹⁸. Il était alors âgé de trente-quatre ans, et il passait pour être le plus bel homme de son temps²¹⁹ ; paresseux d'ailleurs, lent d'esprit, faible de caractère. Il songea d'abord à suspendre les armements, mais les conseillers de son père lui ayant prouvé qu'il ne pouvait laisser l'échec de Marathon sans vengeance, il eut du moins la prudence de ne vouloir rien entreprendre en Europe avant d'avoir eu raison de l'Égypte. La répression dura quatre ans, au bout desquels Achéménès, frère du roi, fut nommé satrape et prit des mesures afin de prévenir un second soulèvement²²⁰. Cette fois encore, personne ne songea à changer la constitution politique du pays, et les nomes restèrent aux mains de leurs princes héréditaires : Xerxès ne paraît même pas avoir soupçonné qu'en respectant les dynasties locales, il conservait aux futures révoltes égyptiennes des chefs toujours disposés à l'action (582).

L'Égypte pacifiée, il ne retrouva pas encore sa liberté de mouvement. La tradition classique prétendait que, lors de sa première visite royale à Babylone, il avait froissé au plus haut point le sentiment national des Chaldéens par une curiosité sacrilège : il était entré dans le tombeau de Bel et il n'avait pas réussi, malgré ses efforts, à remplir la cruche à huile qui y était enfermée²²¹. Quoi qu'il en soit de cette légende bizarre, le fait de la révolte paraît être certain. Mégabyze, fils de Zopyre, qui était satrape de la province par droit d'hérédité, traita la ville avec une rigueur inaccoutumée ; le temple de Bel fut pillé, la statue du dieu emmenée prisonnière et son prêtre égorgé²²², les tombes royales furent violées et dépouillées, une moitié de la population fut réduite en esclavage (581)²²³. Xerxès partit enfin pour l'Europe à la tête de l'armée la plus nombreuse que le monde eût vue : on sait ce qu'il advint de son entreprise. Après avoir assisté à la déroute de sa flotte des hauteurs du cap Colias, il reprit la route de l'Asie sans attendre l'entrée en ligne de ses troupes de terre. Les victoires de Salamine et de Platées préservèrent, dit-on, l'Europe de la barbarie : ce jugement est injuste pour les deux adversaires et il ne saurait être maintenu. Les Perses n'étaient pas des barbares au sens où nous prenons ce mot : ils avaient une culture d'un type différent, inférieure en bien des points, par quelques endroits supérieure à la grecque. D'autre part, c'est estimer bien bas la vitalité et le génie de la Grèce que d'admettre qu'une défaite et une sujétion passagères eussent suffi à en entraver le développement. Pour que la civilisation hellénique périclît, il aurait fallu que la race hellénique fût anéantie par le choc de l'Asie. Or, les Perses ne se plaisaient pas à détruire des nations entières : ils exigeaient le tribut et l'obéissance, mais pour le reste ils permettaient à chaque peuple de se conduire à sa guise. Xerxès vainqueur, l'Hellade fût devenue une satrapie, comme la Syrie, comme la Chaldée : elle n'aurait pas plus perdu son caractère propre que ces pays ne perdirent

²¹⁸ Hérodote, VII, II-III.

²¹⁹ Hérodote, VII, CLXXXVII.

²²⁰ On a cru longtemps que le Khabbisha, mentionné sur une stèle de Ptolémée Lagi avait été le chef de la révolte (Mariette, *Monuments divers*, pl. 45, l. 7-8 ; Brugsch, *Ein Decret Ptolemaios des Sohnes Lagi, des Satrapes*, dans *la Zeitschrift*, 1871, p. 4). Wilcken a montré qu'il n'en était rien et que Khabbisha est postérieur à Xerxès (*Zeitschrift*, t. XXXIX).

²²¹ Ctésias, *Persica*, § 21 (édit. Müller-Didot p. 50) ; Élien, *Var. Hist.*, XIV, 5.

²²² Hérodote (I, CLXXXIII) cite le fait de l'enlèvement de la statue, sans rien dire des événements qui l'accompagnèrent. Il est difficile de ne pas voir dans son récit un des épisodes du soulèvement de Babylone.

²²³ Ctésias, *Persica*, § 22 (édit. Müller-Didot, p. 50). D'après Arrien (*Anabase*, VII, 17), la destruction de la ville aurait été postérieure à la campagne de Grèce. Si faible que soit l'autorité de Ctésias, il était plus près des événements qu'Arrien, et j'ai préféré suivre la version qu'il donne.

le leur et elle n'aurait pas plus tardé, que l'Égypte par exemple, à recouvrer sa liberté. La conquête perse aurait changé le cours politique de l'histoire grecque : elle eût été impuissante à arrêter ou simplement à suspendre la marche générale de la civilisation.

La défaite de Xerxès eut pour résultat immédiat le recul de la frontière. Quelques garnisons restèrent au delà du Bosphore, à Byzance jusqu'en 478²²⁴, à Éion jusqu'en 477²²⁵, à Doriskos jusqu'en 450 et même plus tard²²⁶. Leur maintien fut une satisfaction accordée à l'orgueil du grand roi plutôt que la conséquence d'une nécessité politique ou militaire : Xerxès aimait à se figurer qu'il avait pied en Europe et qu'il pourrait recommencer l'assaut un jour ou l'autre, mais la Thessalie, la Macédoine, la Péonie, la Thrace cessèrent de reconnaître son autorité. Bien plus, l'Asie fut menacée à son tour, les contingents de l'empire furent battus à Mycale, et les trières attiques parcoururent à leur gré les parages où les escadres phéniciennes avaient jusqu'alors régné sans rivales. Et tandis que le sort de son empire pendait dans la balance, que faisait Xerxès ? Xerxès usait dans des intrigues et des débauches de harem le peu de courage et d'intelligence qu'il avait de nature²²⁷. Douze années durant, les opérations traînèrent sans qu'il songeât à fournir un nouvel effort, ni même à prévenir une attaque. Vers 466, une flotte athénienne qui croisait sur les côtes de Carie et de Lycie aux ordres de Cimon rencontra l'armada du grand roi mouillée à la bouche de l'Eurymédon. Ce fut un nouveau Mycale : les vaisseaux détruits, les équipages athéniens débarquèrent et mirent en déroute l'armée qui les accompagnait. Le vainqueur se dirigea vers Chypre, dispersa une escadre ennemie de quatre-vingts voiles, et rentra au Pirée chargé de butin (466). Xerxès ne survécut pas longtemps à cette humiliation : il fut assassiné par l'eunuque Aspamithrès et par le chef des gardes Artabanos (465)²²⁸. La même nuit, les meurtriers se rendirent auprès de son plus jeune fils, Artakhshathra (Artaxerxès), accusèrent du crime un autre fils du nom de Darius, et le tuèrent sous prétexte de venger le parricide. Ils essayèrent ensuite de faire périr Artaxerxès lui-même, mais ils furent trahis par un de leurs complices et exécutés. Les fils d'Artabanos voulurent venger leur père et rassemblèrent quelques troupes : ils périrent les armes à la main. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant de crimes, le frère aîné du nouveau roi, Hystaspe, qui était en Bactriane à la mort de Xerxès et qui aurait dû hériter de la couronne, vint réclamer ses droits à la tête d'une armée nombreuse : deux batailles acharnées eurent raison de lui et de ses partisans²²⁹ (462).

Tous les mouvements qui menaçaient l'existence ou simplement l'intégrité de l'empire avaient leur contrecoup en Égypte. La génération qui s'était battue contre Xerxès n'avait pas disparu encore qu'une génération nouvelle, impatiente du joug perse, se soulevait contre son successeur. La Libye était le plus important des fiefs du Delta, depuis la chute des Saïtes. Maîtres de Maréa et des districts fertiles qui s'étendaient entre la branche Canopique du Nil, la montagne et le lac Maréotis, ses princes exerçaient probablement la suzeraineté sur les Adyrmachides, sur les Giligammes, sur les Asbystes, sur la plupart des tribus noma-

²²⁴ Thucydide, I, 94.

²²⁵ Hérodote, VII, CVII ; Thucydide, I, 98 ; Pausanias, VIII, 8, § 5.

²²⁶ Hérodote, VII, CVI.

²²⁷ Voir dans Hérodote (IX, CVIII-CXIII) le récit de ses intrigues amoureuses avec la femme de son frère Masistès et avec celle de son fils Darius.

²²⁸ Ctésias, *Persica*, § 29 (édit. Müller-Didot, p. 51) ; Diodore, XI, 69, 1 ; Justin, III, 1, et Élien, *Var. Hist.*, XIII, 3, qui rapporte que Xerxès fut assassiné la nuit par son fils.

²²⁹ Ctésias, *Persica*, § 30-31 (édit. Müller-Didot, p. 51-52).

des qui habitaient le désert²³⁰. Celui d'entre eux qui régnait alors, Inaros, fils de Psammétique, déclara la guerre aux Perses : la population du Delta, maltraitée par Achéménès, l'accueillit à bras ouverts, chassa les collecteurs d'impôt et courut aux armes. Depuis leur victoire de l'Eurymédon, les Athéniens avaient toujours une escadre dans les eaux de Chypre ; les deux cents navires qui la composaient reçurent l'ordre de cingler vers l'Égypte et d'y rester à la disposition des chefs insurgés²³¹. Artaxerxés avait cependant rassemblé des forces nouvelles ; il se proposait d'en prendre le commandement en personne, mais sur l'avis de ses conseillers il délégua pour le remplacer son oncle Achéménès, qui s'était enfui à sa cour après les premiers succès d'Inaros. Achéménès n'eut pas de peine à repousser les Libyens, mais l'intervention des troupes grecques changea la face des affaires. Il fut battu près de Paprémis, et son armée presque entièrement exterminée ; Inaros le tua de sa propre main dans la mêlée et envoya son cadavre à Artaxerxés, peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang de la victime²³². Quelques jours après, l'escadre athénienne, aux ordres de Kharitimidès, rencontra une flotte phénicienne, qui accourait au secours des Perses, lui coula trente navires et lui en prit vingt²³³. Les alliés remontèrent le fleuve et parurent devant Memphis, où les débris des Perses s'étaient réfugiés avec les indigènes demeurés fidèles (459). La ville succomba bientôt, mais la forteresse du Mur-Blanc ferma ses portes, et sa résistance donna au grand roi le temps d'expédier une troisième armée²³⁴. La puissance des rebelles était moins dans les masses égyptiennes et libyennes que dans le petit corps d'hoplites et de matelots athéniens. Avant d'aventurer ses généraux dans le Delta, Artaxerxés tenta d'opérer une diversion en Grèce : ses légats essayèrent d'acheter les Lacédémoniens et de les engager à envahir l'Attique, mais la vertu spartiate fut, cette fois par hasard, à l'épreuve des dariques. Les troupes du grand roi se concentrèrent en Phénicie et en Cilicie : elles comptaient trois cent mille hommes de pied, qu'appuyaient trois cents vaisseaux, et elles étaient placées sous les ordres de Mégabyze. A l'approche de l'ennemi, les alliés levèrent le blocus du Mur-Blanc : vaincus dans un premier engagement, Kharitimidès tué et Inaros blessé à la cuisse, ils s'enfermèrent dans l'île de Prosopitis (455), où ils soutinrent un véritable siège de dix-huit mois²³⁵. Au bout de ce temps, Mégabyze parvint à détourner un des bras du fleuve, mit à sec les trières athéniennes et monta à l'assaut. Le plus grand nombre des auxiliaires périt dans le combat, quelques-uns réussirent à gagner Cyrène et à passer de là en Attique, quelques autres s'enfuirent avec Inaros et furent contraints de se rendre peu après²³⁶. Pour comble de malheur, un renfort de cinquante navires qui arrivait à l'embouchure mendésienne, sans rien savoir des événements, fut entouré par les Phéniciens et plus d'à moitié détruit (454)²³⁷. Inaros avait stipulé en déposant les armes qu'il aurait la vie

²³⁰ Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, t. II, p. 291-293, qui pourtant a exagéré en mêlant les rois des Ammoniens aux rois de Libye.

²³¹ Ctésias (*Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 52) ne donne que quarante navires : c'est sans doute une faute de copiste **M** (40) pour **Σ** (200).

²³² Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 52 ; Hérodote, III, XII ; Diodore, XI, 74.

²³³ Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller-Didot, p. 52. C'est probablement cette bataille navale entre Perses et Égyptiens que Néalkés peignit (Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 11-40).

²³⁴ Thucydide, I, 104 ; Diodore, XI, 74-75.

²³⁵ Ctésias (*Persica*, § 33-34, édit. Müller-Didot, p. 52 ; cf. Et. de Byzance, s. v. Βύβλος) remplace le nom de Prosopitis par celui de Byblos, « ville très forte de l'Égypte ».

²³⁶ Thucydide, I, 105 ; Diodore de Sicile, XI, 71, 75. D'après Thucydide, Inaros aurait été trahi et livré pas les siens.

²³⁷ Thucydide, I, 110 ; Aristodème, XIII, 4, dans *les Fragm. H. Græc.*, édit. Müller-Didot, t. V, p. 14.

saue, lui et ses compagnons, et Artaxerxés sembla d'abord incliner à respecter la capitulation ; mais, cinq ans après, il livra les prisonniers à sa mère Amestris, qui les fit crucifier pour venger la mort d'Achéménès²³⁸. La victoire de Prosopitis termina la rébellion : Thannyras, fils d'Inaros, fut investi de la royauté en Libye à la place de son père²³⁹. Cependant quelques bandes de fuyards réfugiés dans les marais du littoral, qui jadis avaient servi plusieurs fois d'asile aux Saïtes, proclamèrent Amyrtæos roi et se défendirent avec succès contre toutes les attaques des Perses²⁴⁰.

L'intégrité de l'empire était rétablie, mais la guerre avec les Grecs durait toujours. Six ans après leur désastre, les Athéniens équipèrent deux cents vaisseaux, qu'ils placèrent aux ordres de Cimon : il s'agissait de conquérir Chypre, ou du moins d'occuper solidement plusieurs villes chypriotes. Pour diviser les forces de l'ennemi, Cimon fit mine de vouloir recommencer la campagne d'Égypte et il dépêcha soixante navires au roi Amyrtæos : lui-même bloqua la place de Cition avec le reste. Il mourut bientôt après des suites d'une blessure, et ses successeurs furent obligés de lever le siège faute de vivres, mais, en passant devant Salamine, ils défirent une flotte phénicienne et cilicienne, puis ils débarquèrent et ils battirent une armée perse qui campait près de la ville. Artaxerxés ne résista pas à ce dernier échec : il craignit que les Athéniens, maîtres de Chypre, ne parvinssent derechef à soulever l'Égypte, toujours mal asservie, et il décida de traiter à tout prix. La paix lui fut accordée sous condition que les Grecs d'Asie demeureraient libres. Aucune armée perse ne pourrait approcher à moins de trois journées de marche de la côte ionienne. Aucun navire de guerre perse ne pourrait naviguer dans les eaux grecques, depuis les îles Chélidoniennes jusqu'aux roches Cyanées, c'est-à-dire depuis la pointe Est de la Lycie jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin. Cette convention termina la première partie de la lutte entre les Perses et les Grecs (449) : les hostilités avaient duré un demi-siècle, depuis l'incendie de Sardes jusqu'à la dix-septième année d'Artaxerxés 1^{er} (501-449)²⁴¹.

Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en guerre et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni se restreindre dans certaines limites, ni s'immobiliser sur la défensive ; du jour qu'ils arrêtent leur mouvement d'expansion, la décadence commence pour eux : ils sont conquérants ou ils ne sont pas. La Perse n'échappa point à la loi commune. Darius 1^{er} avait été un très grand roi, supérieur peut-être à Cyrus lui-même. Vigoureux, habile à organiser les armées, à combiner des plans de campagne, à choisir ses lieutenants, la promptitude avec laquelle il triompha des révoltes qui l'assaillirent à son avènement nous prouve qu'il était au moins l'égal des meilleurs généraux : comme administrateur, il n'eut pas son pareil dans la lignée achéménide. L'Asie conquise, la race perse, enserrée presque sur toutes ses frontières par des obstacles presque infranchissables, la mer, le désert d'Afrique et d'Arabie, les montagnes de l'Inde et du Caucase, les steppes de l'Asie Centrale, n'avait plus d'ouverture que vers l'Occident. Darius et Xerxès la jetèrent sur l'Europe, mais son élan se brisa sur la ténacité hellénique, et dès qu'elle fut obligée de reculer, la décadence commença aussitôt pour elle. Pourtant sa chute ne fut pas aussi soudaine que l'avaient été

²³⁸ Ctésias, *Persica*, § 34-36, édit. Müller-Didot, p. 52.

²³⁹ Hérodote, III, XV.

²⁴⁰ D'après Hérodote, 11, CXL, l'île où il établit sa résidence se nommait Elbô et elle avait servi jadis de retraite à l'aveugle Anysis.

²⁴¹ Pour tous les faits relatifs aux guerres médiques, je ne puis que renvoyer aux Histoires grecques parues dans ces derniers temps.

celles des monarchies précédentes, l'Assyrie, la Chaldée, la Médie : la machine administrative de Darius était trop habilement ajustée pour se démonter d'un seul coup, mais la nonchalance et l'ineptie des souverains en laissèrent fausser les ressorts. On vit le même gouverneur réunir plusieurs satrapies sous ses ordres, commander seul les armées, exercer une royauté véritable. Ce ne fut plus désormais que soulèvements dans les provinces, non seulement en Égypte où le sentiment national rendait une longue tranquillité impossible, mais en Chaldée, en Bactriane, en Asie Mineure ; tragédies de palais, où le poignard et le poison décimèrent la famille royale ; guerres civiles de satrape à satrape, querelles locales de tribu à tribu et de cité à cité. La paix avec la Grèce était à peine signée, que Mégabyze, gouverneur de Syrie, mécontent de la manière dont le roi avait agi envers lui après sa victoire sur Inaros, souleva l'armée qu'il commandait. Deux généraux échouèrent contre lui l'un après l'autre : il ne désarma qu'après avoir dicté les conditions de la paix²⁴². Quelques années plus tard, son fils Zopyre se révolta en Carie et en Lydie, et il obligea également le grand roi à composer avec lui²⁴³. Le succès de ces insurrections fut d'un détestable exemple pour les autres satrapes : leur fidélité ne fut plus désormais qu'une affaire de caprice ou de circonstance.

Artaxerxès mourut en 495, et l'on vit recommencer après lui les intrigues qui avaient ensanglanté le début de son règne. Son fils légitime, Xerxès II, fut assassiné au bout de quarante-cinq jours par un de ses frères illégitimes, Sogdianos ou Sékudianos²⁴⁴. Celui-ci fut détrôné à son tour et tué, après six mois et demi, par un autre bâtard nommé Darius²⁴⁵. Sa vie ne fut qu'un long tissu de misères et de crimes. Dès les premiers jours, son frère Arsitès et Artyphios, fils de Mégabyze, prirent les armes en Asie Mineure, enrôlèrent des mercenaires grecs et remportèrent deux victoires importantes. L'or perse fit ce que la vaillance perse ne pouvait plus faire ; les rebelles, abandonnés par leurs soldats, se rendirent à condition qu'ils auraient la vie sauve. Darius II avait épousé sa tante Parysatis, une des femmes les plus cruelles et les plus dépravées qui aient déshonoré les harems de l'Orient : sur son conseil, il viola la parole donnée, et Arsitès périt dans la cendre²⁴⁶. Cet exemple ne découragea point le satrape de Lydie, Pissuthnès. Il appartenait à la famille royale²⁴⁷, il était en place depuis vingt ans au moins²⁴⁸, et il avait eu le temps de se préparer longuement, mais la trahison eut raison de lui comme d'Arsitès : Tissapherne acheta les mercenaires qu'il avait à sa solde et l'obligea à se remettre entre ses mains. Darius le mit à mort et donna sa succession au vainqueur²⁴⁹. Cette exécution ne termina pas les troubles de l'Asie Mineure : Amorgès, fils naturel de Pissuthnès, souleva la Carie, s'arrogea le titre de roi et résista jusqu'en 412²⁵⁰.

C'était le temps où la guerre du Péloponnèse désolait la Grèce entière. Athènes venait de perdre en Sicile le meilleur de sa flotte et l'élite de ses soldats. Lorsque

²⁴² Ctésias, *Persica*, § 37-41 (édit. Müller-Didot, p. 52-53).

²⁴³ Ctésias, *Persica*, § 48 (édit. Müller-Didot, p. 54) ; cf. Hérodote, III, CLX.

²⁴⁴ Ctésias, *Persica*, § 44-45 (édit. Müller-Didot, p. 54), Diodore, XII, 74, qu'il est dit que, d'après certains auteurs, Xerxès II aurait régné une année entière.

²⁴⁵ Ctésias, *Persica*, § 46-48 (édit. Müller-Didot, p. 54-55). Ce prince n'était pas fils de Damaspias, la seule femme légitime d'Artaxerxès 1^{er} : les Grecs l'appelèrent Νόθος, le bâtard.

²⁴⁶ Ctésias, *Persica*, § 50-51 (édit. Müller-Didot, p. 55). Sur le supplice de la cendre, cf. Valère Maxime, IX, 2, 7.

²⁴⁷ D'après l'hypothèse fort vraisemblable de Larcher.

²⁴⁸ Thucydide I, 115, le mentionne dès avant 440.

²⁴⁹ Ctésias, *Persica*, § 52 (édit. Müller-Didot, p. 55-56).

²⁵⁰ Thucydide. VIII, 5, 19, 28.

la nouvelle du désastre arriva en Orient, Darius vit que l'occasion était favorable à rompre le traité de 449 ; il transmit aux satrapes de Mysie et de Lydie l'ordre de réclamer le tribut aux villes grecques de la côte et de traiter avec les Lacédémoniens. Sparte accepta l'alliance qui s'offrait à elle, et dès lors les différents États helléniques ne furent plus que des jouets dans la main du grand roi ou de ses agents. Tissapherne et Pharnabaze s'appliquèrent d'abord à tenir la balance égale entre les Doriens et les Athéniens, sans permettre à aucun des rivaux de porter à l'autre le coup mortel. Cette politique de juste milieu ne dura pas longtemps. Darius avait deux fils, dont le second, nommé Cyrus comme le fondateur de l'Empire, obtint, par l'influence de Parysatis, le commandement suprême des provinces d'Asie Mineure. Cyrus était ambitieux de régner : il espérait que sa mère obtiendrait pour lui, à force d'intrigues, la succession dévolue de droit à son frère aîné, Arsakès ; en cas d'insuccès, il comptait revendiquer le trône par les armes. Athènes, puissance maritime, n'était guère à même de l'aider dans une expédition dirigée contre les provinces de la haute Asie : il inclina vers Sparte et il lui prêta un appui si efficace, qu'en deux ans la guerre fut terminée à l'avantage des Péloponnésiens par la bataille décisive d'Ægos-Potamos (405).

Artaxerxés II (405-359) ; les dernières dynasties indigènes de l'Égypte.

Ce brusque dénouement et les menées secrètes dont les satrapes de l'Asie Mineure accusaient Cyrus parurent suspects, à bon droit, Darius l'appela à Suse pour lui demander compte de sa conduite. Il arriva juste à temps pour assister à la mort de son père et à l'avènement d'un roi nouveau : Arsakès prit le nom d'Artakhshathra (Artaxerxés) et monta sur le trône en dépit des efforts de Parysatis²⁵¹. Pendant les cérémonies du couronnement, Cyrus se cacha dans le temple et voulut assassiner son frère au pied de l'autel. Tissapherne et l'un des prêtres le dénoncèrent ; il fut saisi et il aurait été exécuté si sa mère ne l'eût enveloppé de ses bras, et n'eût empêché le bourreau de remplir son office²⁵². Pardonné à grand'peine, il retourna en Asie Mineure avec la ferme résolution de se venger à la première occasion. Malgré la surveillance de Tissapherne, il réunit sous divers prétextes treize mille mercenaires grecs et cent mille hommes de troupes indigènes : il quitta Sardes à l'improviste (401), il traversa, sans être inquiété, l'Asie Mineure, la Syrie du Nord et le Mésopotamie, mais il rencontra l'armée royale près de Cunaxa, à quelques lieues au Nord de Babylone, et il fut tué dans la mêlée. Sa défaite et sa mort furent un véritable malheur pour la Perse. Il était brave, actif, ambitieux, doué de toutes les qualités qui font le bon monarque oriental. Il avait appris au contact des Grecs à démêler les côtés faibles de sa nation et il paraissait tenir à coeur de remédier à ses vices : s'il avait triomphé, peut-être eut-il réussi à raffermir l'empire pour un moment et à l'arrêter sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Lui mort, l'armée indigène qu'il avait amenée à sa suite se débanda sur-le-champ, mais les mercenaires ne perdirent pas courage et ils gagnèrent les côtes du Pont-Euxin à travers l'Assyrie et l'Arménie. Jusqu'alors les Grecs avaient considéré la Perse comme un État compact et redoutable, qu'on était assez fort pour vaincre sur mer et pour repousser de l'Europe, mais qu'il eût été imprudent d'aller défier chez lui. L'exemple des Dix

²⁵¹ Ctésias, *Persica*, § 57 (édit. Müller-Didot, p. 56), où le nom est écrit Arsakès ; Plutarque, *Artaxerxès*, I, donne Arsikas, qui doit être la forme première. D'après Dinon (*fragm.* 22, dans *les Fragm. H. Gr.*, t, II, p. 95), Artaxerxés II s'appelait Oartès, non pas Arsikas, avant de monter sur le trône.

²⁵² Plutarque, *Artaxerxès*, 3 ; Xénophon, *Anabase*, I. 163.

Mille prouva qu'une poignée d'hommes perdus en pleine Chaldée, privés de leurs chefs par la trahison, sans guides, sans alliés, pouvaient l'affronter impunément et se rapatrier sans pertes considérables. Les résultats de cette expérience ne se firent pas attendre. Sparte victorieuse avait hérité du rôle protecteur d'Athènes à l'égard des Ioniens : la mort du jeune Cyrus avait rompu ses attaches à la Perse et lui avait restitué sa liberté d'action. Pendant quatre ans de suite elle entretint la guerre en Asie : son roi Agésilas pénétra au coeur même de la Phrygie, et il aurait poussé plus avant sur la trace des Dix Mille, si l'or perse n'avait opéré en Europe une puissante diversion. Athènes reprit les armes : sa flotte unie à la flotte perse balaya la mer Égée du Nord au Sud, Conon s'empara de l'île de Cythère, et les longs murs furent reconstruits aux frais du grand roi²⁵³.

Vers le même temps où l'Hellade, divisée contre elle-même, se disputait les bonnes grâces du grand roi et de ses officiers, l'Égypte, unie tout entière dans un même sentiment de haine, réussissait enfin à chasser l'étranger. Pendant les quarante années qui s'étaient écoulées depuis la défaite d'Inaros, la paix n'y avait pas été troublée sérieusement. Les satrapes s'étaient succédé sans difficulté dans le palais de Memphis²⁵⁴ : la mort cruelle d'Inaros et probablement aussi l'épuisement de la Libye avaient empêché Thannyras de bouger ; le vieil Amyrtée avait disparu, et son fils Pausiris avait été le vassal docile des Perses²⁵⁵. Plus d'une fois pourtant de petits incidents avaient montré que le vieil esprit de rébellion attendait seulement une occasion favorable pour se manifester un Psammétique, qui régnait vers 445 dans un coin du Delta, avait osé envoyer du blé et des présents aux Athéniens, alors en guerre avec son souverain²⁵⁶ ; la seconde année de Darius avait été marquée par une sédition, aisément réprimée il est vrai²⁵⁷. C'est enfin vers cette époque qu'il semble qu'on doive placer un Pharaon, Khabbisha, qui restitua aux prêtres de Boutô les biens dont Xerxès les avait dépouillés, et qui enterra un Apis en l'an II de son règne²⁵⁸. La révolte de Mégabyze en Syrie avait prouvé combien il était désormais facile de tenir tête au grand roi ; celle de Zopyre et celle de Pissuthnès, se succédant coup sur coup, avaient absorbé plusieurs années durant les forces de l'empire : vers 405, un petit-fils d'Amyrtée, qui avait le même nom que son grand-père, proclama l'indépendance de l'Égypte²⁵⁹. Il ne chassa pas entièrement les Perses, car Artaxerxès avait encore des troupes égyptiennes dans son armée en 401, au moment de la campagne contre Cyrus²⁶⁰. Il dut également se résigner à souffrir les compétitions des autres princes, et les textes nous signalent à côté de lui un Psammétique issu de l'ancienne famille saïte, et qui s'arrogeait le titre de roi des Égypt-

²⁵³ Pour le détail de ces événements, voyez l'*Histoire grecque* de M. Duruy.

²⁵⁴ M. Wiedemann a pensé que l'Égypte avait été divisée alors en deux satrapies, dont la première, celle de la Haute-Égypte, aurait été gouvernée par un satrape perse, et la seconde par des Égyptiens comme Pausiris (*Geschichte Ägyptens Von Psametich I*, p. 252-253).

²⁵⁵ Hérodote, III, XV.

²⁵⁶ Philochore, *fragm. 90*, dans *les Fragm. H. Gr.*, t. I, 2, p. 598-599.

²⁵⁷ Cf. Brugsch, dans *la Zeitschrift*, 1874, p. 45.

²⁵⁸ Syncelle, p. 256 d.

²⁵⁹ La forme grecque paraît répondre à une forme Amourtais ou Amonrtaif. Le nom de ce roi n'a pas été encore découvert sur les monuments égyptiens contemporains ; et ceux des Pharaons avec lesquels on l'a identifié, Roudamon, et Ameniritrou (Wiedemann, *Geschichte Ägyptens Von Psametich I*, p. 272), ne peuvent appartenir au milieu de l'époque persane. Le nom qui répond à celui d'Amyrtée dans la rapsodie démotique n'est pas d'une lecture certaine (E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans *la Revue égyptologique*, t. II, p. 53-54).

²⁶⁰ Xénophon, *Anabase*, I, 8, 9.

tiens²⁶¹. Cette féodalité était assez turbulente et assez redoutable pour empêcher que le sceptre ne demeurât longtemps dans la même famille. La vingt-huitième dynastie dura six ans, juste autant qu'Amyrtée, et elle fut suivie d'une dynastie mendésienne, dont le chef, Nephôritès, compléta l'oeuvre de délivrance avec lui, l'Égypte rentra en pleine possession d'elle-même et retrouva son ancienne activité²⁶².

Sa politique lui était imposée par les circonstances. La disproportion des forces entre une province isolée et un empire qui couvrait l'Asie Antérieure était trop visible pour que les Pharaons songeassent à se maintenir par eux-mêmes, sans appui du dehors. Ils revinrent d'instinct aux errements de Psammétique et de ses successeurs, et leur histoire reproduisit d'une manière frappante celle des premiers Saïtes. L'Égypte était comme une citadelle assiégée : ils essayèrent de tracer en avant de la place des lignes de postes sur lesquelles le premier élan de l'ennemi se brisât. Ils intriguèrent donc en Syrie et à Chypre, soit pour s'y ménager des alliés, soit même pour y rétablir l'ancienne suzeraineté des princes thébains : battus sur cette avancée, ils avaient le temps de reformer en Afrique une armée et même une flotte, avant que le vainqueur touchât la frontière. Toutes les révoltes de peuples, toutes les querelles de satrapes leur étaient favorables, puisqu'elles obligeaient le grand roi à diviser ses ressources ils les fomentèrent avec soin, ils les provoquèrent même à l'occasion, et ils menèrent si bien leur jeu que pendant longtemps ils eurent devant eux la moindre portion des forces perses. Comme les Saïtes, ils apprécèrent à leur juste valeur les populations indisciplinées et peu belliqueuses auxquelles ils commandaient, et ils s'appuyèrent sur des soldats européens qu'ils soudoyèrent à grands frais dans la Grèce et qu'ils renouvelèrent sans cesse, de peur que les moeurs et le climat ne les énervassent. C'était le temps où les mercenaires se substituaient partout aux levées de citoyens : la guerre devenait un métier lucratif à qui savait bien la conduire. Les Pharaons n'hésitèrent jamais à prodiguer leurs trésors pour acheter l'appui de ces bandes redoutables. Iphicrate, Chabrias, Timothée, tous les chefs en renom parurent tour à tour à la tête des masses égyptiennes ou perses engagées aux bords du Nil, tantôt avec l'assentiment, tantôt contre la volonté de leur patrie. Au moment où Nephôritès monta sur le trône, Sparte était à l'apogée de sa grandeur ; elle venait de déclarer la guerre au grand roi et Agésilas préparait son expédition de Phrygie. Nephôritès conclut donc une alliance offensive et défensive avec les Lacédémoniens, et il leur envoya, en 390, un convoi considérable de blé, d'armes et de munitions : il fut intercepté par l'Athénien Conon, qui commandait l'escadre perse²⁶³. Le rappel d'Agésilas et l'abandon de l'Asie Mineure par les Spartiates refroidirent la bonne volonté du roi d'Égypte : il garda près de lui les troupes qu'il avait paru disposé à lancer au loin, et il les concentra sur sa frontière syrienne pour repousser l'assaut qu'il croyait imminent²⁶⁴.

Les Perses ne vinrent pas aussitôt qu'il les attendait. La retraite des Lacédémoniens n'avait pas terminé les affaires d'Asie : depuis la tentative de Cyrus, la plupart des peuples indigènes, Mysiens, Pisidiens, gens du Pont et de la Paphlago-

²⁶¹ Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, 20, 57), puis Lepsius (*Königsbuch*, p. 48-50), ont identifié ce Psammétique avec Amyrtée, qui deviendrait de la sorte Psammétique IV.

²⁶² C'est du moins l'idée que se faisaient de Nephôritès les Égyptiens du temps des Ptolémées (cf. E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique*, dans *la Revue égyptologique*, t. II, p. 55).

²⁶³ Diodore, XIV, 79. Trogue Pompée (Justin, VI, 2) plaçait le même événement sous le règne d'Hakoris, qu'il appelle Hercynion, je ne sais d'après quelle autorité.

²⁶⁴ La dernière date connue du règne de Nephôritès est de la quatrième année, sur une bandelette de momie conservée au Louvre (Devéria, *Catalogue des manuscrits égyptiens*, p. 207-208).

nie, avaient secoué le joug. Artaxerxés dirigea contre eux l'armée qu'il aurait dû expédier aux bords du Nil. Chypre seule l'arrêta longtemps. Deux races s'en partageaient la territoire, la phénicienne et la grecque ; mais depuis le jour où les Achéens, alliés aux nations de la mer repoussés par Minéptah²⁶⁵, s'y étaient fixés, l'influence de la grecque n'avait cessé de grandir. Tous les aventuriers en quête de territoires à conquérir se donnèrent rendez-vous sur cette frontière du monde oriental, colons de Kythnos, Ioniens de l'Attique à qui la tradition attribuait la fondation d'Æpéïa, Argiens à Kourion, Arcadiens d'Agapénor, échappés au siège de Troie pour bâtir Paphos. Dès le septième siècle avant notre ère, la prédominance de l'élément hellénique était à ce point sensible que l'île entière s'appelait pour les Assyriens Iavana, le pays des Ioniens, et la plaine du Pedæos, autour de Salamine, la, la terre Ionienne²⁶⁶ ; sur les douze rois qui se la disputaient, sept au moins avaient des noms grecs²⁶⁷. Plus tard, le contingent sémitique s'affaiblit encore : les Phéniciens, refoulés lentement mais sûrement, se rencoignèrent autour de Citon et d'Amathonte. Si amoindris qu'ils fussent, ils demeuraient cependant assez nombreux pour empêcher les princes de Soles ou de Salamine de réunir l'île entière en un seul État et sinon d'étendre leur influence au delà de la mer, au moins de protéger efficacement la liberté commune contre les maîtres du continent voisin. Tous ceux qu'attiraient les richesses du sol n'eurent aucune peine à y dominer, les Assyriens avec Sargon, les Chaldéens avec Nabuchodorosor, les Égyptiens avec Amasis, les Perses avec Cyrus et Cambyse.

Ces servitudes successives laissèrent des traces profondes dans les mœurs et surtout dans l'art : selon les époques, les monuments chypriotes portèrent l'empreinte du style assyrien ou du style égyptien plus ou moins altéré²⁶⁸. Mais, si l'extérieur de la civilisation se modifia souvent à l'imitation des modèles orientaux, l'hellénique du fond s'accrut de plus en plus. Les Chypriotes avaient été des plus anciens à posséder l'écriture parmi les peuples de leur race. Ils avaient adopté un syllabaire spécial, peu de temps sans doute après leur débarquement : ils le conservèrent, même lorsque les autres Grecs commencèrent à employer l'alphabet cadméen. Peut-être est-ce avec ce système imparfait que les aèdes, élevés à la cour de leurs princes, écrivaient ces poèmes dont la renommée fut assez durable pour qu'on y comprit plus tard, par erreur, le cycle d'épopées connu sous le nom de Chants Cypriens²⁶⁹ : une tradition assez ancienne plaçait même à Salamine le lieu de la naissance d'Homère. Faut-il s'étonner, après cela, si, dès le début des guerres médiques, les Chypriotes se rangèrent du côté des Ioniens ? Onasilas, roi de Salamine, se liguait avec Milet, et les autres princes furent entraînés par son exemple, à l'exception de celui d'Amathonte : une année durant, il tint tête aux forces du grand roi²⁷⁰. La révolte étouffée, la main de Darius s'abattit plus lourde sur la population grecque, le commerce lui fut interdit, ses ports furent fermés aux navires venant de l'Hellade, et, dans plusieurs villes, à Salamine par exemple, les tyrans de vieille race furent remplacés par des dynastes phéniciens. C'était en effet sur l'élément sémitique que le grand roi comptait s'appuyer désormais pour faire respecter son autorité. Citon, que le voisi-

²⁶⁵ Les Aqaiousha du texte de Minéptah sont les Achéens qui colonisèrent Chypre (Philostephanos, *fragm.* 4, dans *les Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 51).

²⁶⁶ Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 58, 86.

²⁶⁷ G. Smith, *History Of Assurbanipal*, p. 52 ; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?*, p. 291-294.

²⁶⁸ Cf. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, p. 126 sqq.

²⁶⁹ Demodamos, *fragm.* 5 dans *les Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 444.

²⁷⁰ Hérodote, V, CIV-CV, CXIII-CXVII.

nage de Salamine avait presque ruinée, redevint ce qu'elle était jadis, le marché principal et la tête de l'île. Malgré l'apparition intermittente des flottes athéniennes, plus d'un siècle s'écoula sans que les Hellènes Chypriotes trouvassent l'occasion de se soustraire à cette domination qui les écrasait.

Évagoras les délivra. Il descendait des anciens rois de Salamine ; après avoir chassé le Tyrien Abdémon, qui détenait sa ville, il s'empara de l'île entière à l'exception de Cition et d'Amathonte. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la part qu'il eut avec l'Athénien Conon aux campagnes des Perses contre les Spartiates. Son ambition et son activité portèrent bientôt ombrage à Artaxerxés, non sans raison : dès 391, il était en révolte ouverte contre son suzerain. Réduit à ses seules ressources, la répression eût été brève mais la Grèce et l'Égypte étaient là, prêtes à l'aider de leur argent et de leurs armes. Hakoris avait succédé à Nephôrîtès en 393 ; après avoir assuré la sécurité de sa frontière occidentale en traitant avec les Libyens de Barca²⁷¹, il s'entendit avec Évagoras et avec les Athéniens. Il donna du blé, des munitions, des vaisseaux, de l'argent²⁷² ; Athènes envoya quelques milliers d'hommes avec Chabrias, l'un de ses meilleurs généraux²⁷³ : non seulement une première expédition perse, dirigée par Autophradatès, échoua honteusement²⁷⁴, mais Évagoras prit Cition et Amathonte, mais il osa franchir les mers, il enleva Tyr d'assaut, il dévasta la Phénicie et la Cilicie²⁷⁵. Déjà les tyrans d'Asie Mineure s'agitaient, et l'un d'eux, Hékatomnos de Carie, s'était rangé du côté des confédérés²⁷⁶. Sparte, que la prolongation des hostilités épuisait, traita brusquement avec la cour de Suse : Antalcidas négocia pour elle une paix célèbre dans l'histoire de la Grèce. Un ordre parti du fond de l'Asie notifia à tous les peuples de l'Hellade qu'ils eussent à s'accorder et à respecter désormais la liberté les uns des autres (387). Personne n'était de taille à résister aux Spartiates et aux Perses réunis : on obéit. Un peu plus d'un demi-siècle auparavant, Athènes, traitant avec un Artaxerxés, lui avait arraché l'indépendance des Grecs d'Asie Sparte, traitant avec un second Artaxerxés, les lui livrait.

Le grand roi était libre de se rejeter sur les rebelles : Évagoras subit le premier choc. Chypre était en effet comme un boulevard naturel de l'Égypte : quiconque l'occupait dominait la mer, et, de là, menaçait les communications d'une armée qui, débouchant de Palestine, aurait assailli le Delta. Artaxerxés rassembla donc trois cent trières et trois cent mille hommes de pied, aux ordres de Tiribaze, et il les débarqua dans l'île : les corsaires chypriotes interceptèrent les convois et réduisirent les envahisseurs à une pénurie telle qu'une sédition éclata dans leur camp. A la fin pourtant, Évagoras fut battu sur mer à la hauteur de Cition et son escadre détruite. Il ne se découragea pas, laissa à son fils Pnytagoras le soin de se tirer d'affaire comme il l'entendrait et passa en Égypte pour implorer l'appui du Pharaon (585). Hakoris avait assez de songer à sa propre sûreté sans s'aventurer dans une expédition lointaine. Évagoras ne rapporta que des subsides insuffisants : n'ayant plus que trois mille hommes ; il s'enferma dans Salamine, et il s'y défendit de longues années encore²⁷⁷. La trahison d'un des généraux per-

²⁷¹ Théopompe, *fragm. 111* dans *les Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295-296. D'après Diodore de Sicile (XV, 2), l'alliance d'Hakoris avec Évagoras devrait être rapportée à l'olympiade XCVIII, 5 (586).

²⁷² Diodore, XV, 3.

²⁷³ Xénophon, *Hellenica*, V, 4, 40 ; Corn. Nepos, *Chabrias*, II ; cf. Rehdantz, *Vitæ Iphicratis, Chabrias, Timothei Atheniensium*, p. 34-35.

²⁷⁴ Théopompe, *fragm. 111* dans *les Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295.

²⁷⁵ Diodore de Sicile, XV, 2 ; Isocrate, *Évagoras*, 62, et *Paneg.*, § 160.

²⁷⁶ Diodore de Sicile, XV, 2.

²⁷⁷ Diodore de Sicile, XV, 4-8.

ses, Gaos, gendre de Tiribaze, lui rendit un moment l'espoir. Gaos se ligua avec Hakoris et sollicita l'appui des Lacédémoniens, mais périt avant d'avoir rien fait : Évagoras resta de nouveau seul en présence de l'ennemi. Tandis que les lieutenants du grand roi s'acharnaient à le bloquer, Artaxerxés lui-même manquait de perdre la vie dans une campagne malheureuse contre les Cadusiens. Brave soldat, mais général malavisé, l'armée qu'il conduisait, affamée et harcelée par un ennemi insaisissable, dans sa marche à travers les montagnes, aurait été détruite sans l'astuce de Tiribaze, qui persuada aux barbares d'implorer la paix au moment même où ils allaient triompher²⁷⁸.

Dés le lendemain de la défaite d'Évagoras, Hakoris, comprenant que la soumission de Chypre n'était plus qu'une question de temps, avait cherché à créer une diversion en Asie Mineure : il s'allia avec les Pisidiens, qui étaient alors en pleine révolte, mais sans grand avantage²⁷⁹. La Grèce lui fut plus secourable. La paix d'Antalcidas y avait laissé nombre de mercenaires sans emploi : il eut vite fait d'en rassembler vingt mille²⁸⁰. Les Perses, encore embarrassés en Chypre, ne surent pas prévenir l'arrivée de ces renforts, et ce fut heureux pour l'Égypte, car Hakoris mourut en 384, ses héritiers Psamoutis, Mouthis et Néphôritès II passèrent rapidement sur le trône²⁸¹, et le pays entier fut troublé deux années (381-379) par le règlement de sa succession. La même turbulence des grands feudataires, qui avait empêché les Saïtes de conserver le pouvoir, fut également funeste aux Mendésiens : le prince de Sébennytos, Nakhtharhabi (Nectanebo 1^{er}), fut porté au trône par les soldats. La tradition de l'époque ptolémaïque veut qu'il ait été le fils de Néphôritès 1^{er}, écarté de la royauté par la jalousie des dieux²⁸² : quelle que fût son origine, l'Égypte n'eut pas à se repentir de l'avoir accepté pour souverain. Continuer à Évagoras les subsides qu'Hakoris lui avait accordés eût été de l'argent perdu : il les supprima et il hâta ainsi la chute du tyran de Salamine²⁸³. Celui-ci, abandonné de tous, las d'une résistance qui durait depuis six années, ne consentit à désarmer qu'au prix des conditions les plus avantageuses. Non seulement Artaxerxés lui pardonna sa révolte, mais il lui confirma son titre royal et il lui concéda le libre exercice de son pouvoir moyennant un tribut annuel (380).

Nectanebo, resté seul face à face avec le grand roi, redoubla d'activité. Les événements des dernières années avaient mis en relief les talents de l'Athénien Chabrias : il l'invita à venir organiser son armée, et Chabrias accepta, bien qu'il n'eût pas mission de son gouvernement²⁸⁴. Il transforma le Delta en un véritable camp retranché : il garnit de postes les points vulnérables de la côte, il construisit à chaque embouchure du fleuve deux tours qui en commandaient l'entrée, il

²⁷⁸ Plutarque, *Artaxerxès*, 24 ; Corn. Nepos, *Datames*, 1.

²⁷⁹ Théopompe, *fragm. 111* dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p 296.

²⁸⁰ Diodore, XV, 29.

²⁸¹ M. Wiedemann (*Geschichte Ägyptens von Psametic I*, p. 262 sqq.) a cru pouvoir modifier l'ordre de succession des princes de cette XXIXe dynastie sur l'autorité de la rapsodie démotique, découverte par M. E. Révillout : *la découverte d'un texte de Psamoutis (Recueil*, t. VI, p. 20), où ce prince parle d'Hakoris, suffirait seule à montrer que Manéthon était bien informé ici, comme toujours.

²⁸² E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans *la Revue égyptologique*, t. II, p. 55.

²⁸³ C'est du moins l'interprétation qui me paraît être la meilleure pour le fragment de Théopompe (*fragm. 111* dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 295). Si le changement de règne qui se produisit alors en Égypte ne lui avait pas été défavorable, Évagoras n'aurait pas fait une tentative auprès des Lacédémoniens et ne se serait pas rendu aussitôt après.

²⁸⁴ Diodore, XV, 29 ; Corn. Nepos, *Chabrias*, 2.

arma la frontière libyenne comme la frontière asiatique, et il choisit Si bien l'emplacement de ses forteresses, qu'à l'époque d'Auguste plusieurs d'entre elles portaient encore son nom : l'une, située en avant de Péluse, s'appelait le château²⁸⁵, l'autre, non loin du lac Maréotis, le bourg de Chabrias²⁸⁶. Les Perses s'efforcèrent de proportionner leurs moyens d'attaque aux moyens de défense de l'ennemi. Ako était, sur la côte méridionale de Syrie, le seul port assez vaste pour recevoir leurs flottes, assez sûr pour les abriter contre les tempêtes et contre les surprises. Pharnabaze y établit son quartier général et il fit d'elle la base de ses opérations²⁸⁷. Pendant trois années²⁸⁸, vivres, munitions, soldats de terre et de mer, vaisseaux phéniciens et grecs y affluèrent : les rivalités des chefs perses, Tithraustés, Datame, Abrocomas, et les intrigues de cour faillirent plusieurs fois arrêter les progrès de l'entreprise, mais Pharnabaze réussit toujours à écarter ses rivaux, et au commencement de 374 l'expédition était prête à partir²⁸⁹. Elle comptait deux cent mille soldats et vingt mille mercenaires, trois cents trières, deux cents galères à trente rames, et beaucoup de vaisseaux de charge²⁹⁰. Au dernier moment l'Égypte avait perdu son meilleur chef. Artaxerxés avait demandé à Athènes de quel droit elle autorisait Chabrias à servir contre lui dans les rangs des Égyptiens ; par la même occasion il pria les Athéniens, ses amis, de lui prêter pour un temps leur général Iphicrate. Les Athéniens ordonnèrent à Chabrias de revenir, et ils députèrent Iphicrate en Syrie, où il assumait le commandement des auxiliaires grecs²⁹¹. L'armée ainsi renforcée s'ébranla vers mai 374²⁹². En arrivant à Péluse, Pharnabaze vit qu'il avait peu de chances de forcer la place : non seulement les murailles avaient été remises à neuf, mais les habitants avaient coupé les canaux et inondé les approches. Iphicrate conseilla une surprise : trois mille hommes expédiés en cachette débarquèrent à l'entrée de la bouche Mendésienne et attaquèrent les retranchements qui la protégeaient. La garnison sortit imprudemment, fut battue et poursuivie si chaudement que vainqueurs et vaincus pénétrèrent pêle-mêle dans le fort. La brèche était ouverte, en s'y jetant promptement, l'on pouvait s'emparer du pays aisément : les dissensions des généraux perdirent l'occasion. Iphicrate avait interrogé les prisonniers et il avait appris d'eux que Memphis était dégarnie. Il conseilla donc aux Perses de remonter le Nil en hâte et d'enlever la capitale avant que Nectanebo y eût jeté des renforts ; mais Pharnabaze trouva le projet hasardeux et il préféra attendre pour agir que l'armée entière l'eût rejoint. Iphicrate proposa alors de tenter l'aventure avec ses bandes à lui, mais on craignit qu'il ne nourrit quelque arrière-pensée de trahison et on lui refusa la permission de marcher. Ces délais avaient donné à Nectanebo le temps de revenir de son premier émoi : il reprit l'offensive, il assaillit le camp des ennemis et il emporta l'avantage dans plusieurs escarmouches. Cependant l'été s'avavançait, le Nil montait rapidement, bientôt l'inondation couvrit le sol : Iphicrate et Pharnabaze battirent en retraite et revinrent en Syrie. Iphicrate, dégoûté des récriminations de ses collègues asiatiques, s'embarqua secrètement pour Athènes : ce qui restait de l'armée et

²⁸⁵ Strabon, XVI, II, 33.

²⁸⁶ Strabon, XVII, I, 22.

²⁸⁷ Diodore, XV, 41 ; Corn. Nepos, *Datames*, 5 ; cf. Strabon, XVI, II, 25.

²⁸⁸ Isocrate, *Paneg.*, § 461.

²⁸⁹ Isocrate, *Paneg.*, § 161 ; Corn. Nepos, *Datames*, 5.

²⁹⁰ Diodore, XV, 41.

²⁹¹ Corn. Nepos, *Chabrias*, 3 ; *Iphicrates*, 2 ; Diodore, XV, 29.

²⁹² Comme l'a fait observer très justement Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharaohs*, t. II, p. 421, « les généraux perses et athéniens commirent la même faute qui amena la défaite de saint Louis et la prise de son armée en 1249 et que Bonaparte évita dans sa campagne de 1798 ».

de la flotte se disloqua bientôt après son départ. L'Égypte fut délivrée pour un quart de siècle²⁹³.

Cet échec n'ébranla en rien l'influence que le grand roi avait exercée sur la Grèce depuis la paix de 387 ; Sparte, Athènes et Thèbes se disputèrent son alliance avec plus d'acharnement que jamais. En 372, Antalcidas reparut à Suse pour implorer une nouvelle intervention ; en 367 Pélopidas et Isménias obtinrent un rescrit ordonnant aux Grecs de vivre en paix, puis Athènes envoya des ambassadeurs pour mendier les subsides de la Perse. Il semblait qu'Artaxerrès fût devenu pour les États helléniques une sorte d'arbitre suprême devant lequel chacun venait plaider sa cause. Mais cet arbitre qui imposait sa volonté au dehors n'était pas maître chez lui. Doux, facile d'humeur, plus enclin à pardonner qu'à sévir, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour comprimer l'ambition des gouverneurs de province. Ariobarzane de Phrygie avait donné le signal de la défection : Datame, Aspis de Cappadoce, s'insurgèrent tour à tour et défièrent pendant des années les efforts de leur souverain. Quand on se fut débarrassé d'eux par la trahison, tous les satrapes des provinces occidentales, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à l'Hellespont, conclurent une alliance offensive et défensive : l'empire s'effondrait, si les dariques n'étaient encore une fois intervenues dans la querelle. L'Égypte, toujours à l'affût, avait trouvé dans cette révolte une occasion de montrer sa haine contre la Perse et d'augmenter sa propre sécurité. Nectanebo était mort en 361, et Tachos lui avait succédé²⁹⁴. Il n'hésita pas à négocier avec les rebelles, et ceux-ci lui dépêchèrent Rhèomitrès afin de débattre les conditions de l'alliance. Nectanebo avait laissé une flotte nombreuse et un trésor bien garni : Tachos confia à l'ambassadeur cinq cents talents d'argent et cinquante navires, avec lesquels celui-ci cingla vers Leuké sur la côte d'Asie. Ses complices l'attendaient, heureux du succès de sa mission, mais il n'avait pas confiance en l'issue de la lutte et il ne cherchait qu'une occasion de rentrer en grâce ; à peine de retour, il les saisit et, d'accord avec Orontès, il les expédia à Suse, chargés de chaînes²⁹⁵. Tachos avait donc contribué bénévolement à remplir les coffres et à recruter les équipages du grand roi : malgré ce mécompte, sa situation était si brillante et celle des Perses si misérable qu'il décida de prendre l'offensive et d'envahir la Syrie. Il était confirmé dans son dessein par Chabrias, que les hasards d'une vie aventureuse avaient ramené aux bords du Nil²⁹⁶, mais l'argent lui manquait pour couvrir les frais d'une longue campagne en pays étranger : Chabrias lui enseigna le moyen de se le procurer. Le clergé égyptien était riche : le Grec remontra que les sommes dépensées annuellement pour les sacrifices et pour l'entretien des temples seraient mieux employées au service de l'État, et il conseilla au Pharaon de supprimer la plupart des collèges sacerdotaux. Les prêtres se rachetèrent par le sacrifice de leurs biens personnels : le roi accepta gracieusement ce qu'ils lui offraient, puis il leur déclara qu'à l'avenir et pendant toute la durée de l'expédition contre les Perses, il exigerait d'eux les neuf dixièmes des revenus sacrés. Cet impôt aurait suffi, si on avait pu le lever entièrement ; mais le clergé trouva sans doute moyen de s'y soustraire au moins en

²⁹³ Le récit de cette guerre dans Diodore de Sicile, XV, 41-43.

²⁹⁴ La rapsodie démotique (E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans *la Revue égyptologique*, t. II, p. 4, 58-59) donne, comme Manéthon, neuf années de règne à Nectanebo 1^{er} : les termes assez obscurs qu'elle emploie pourraient laisser supposer que Tachos était le fils de son prédécesseur.

²⁹⁵ Diodore, XV, 90, 92.

²⁹⁶ Corn. Nepos, *Chabrias*, 2 ; cf. Polyen, *Strat.*, III, 11, 7 ; III, 11, 12, etc., où sont racontés plusieurs des épisodes relatifs à la préparation de cette campagne.

partie, car on dut recourir à d'autres expédients. Chabrias conseilla alors d'augmenter la capitation et la taxe sur les maisons, d'instituer un droit d'une obole sur chaque ardeb de grain qui serait vendu, de frapper d'une dîme la navigation, les fabriques, les métiers manuels. Les ressources affluèrent bientôt, mais une autre difficulté se présenta qu'il résolut avec non moins d'énergie. L'Égypte avait peu de numéraire les habitants s'en tenaient au système d'échange, dans les transactions ordinaires de la vie. D'autre part, les mercenaires grecs ne voulaient pas être payés en nature ou en métaux non monnayés; ils exigeaient des espèces sonnantes pour prix de leur sang. Ordre fut intimé aux indigènes de verser au trésor l'or et l'argent brut ou travaillé qu'ils pourraient avoir, sauf à être remboursés graduellement par les nomarques sur le produit des taxes futures²⁹⁷.

Ces mesures, si elles valurent l'impopularité à Tachos, lui permirent de lever quatre-vingt mille hommes de troupes indigènes et dix mille Grecs, d'équiper une flotte de deux cents voiles²⁹⁸, et de louer les meilleurs généraux du temps. Là toutefois son empressement à bien faire lui fut nuisible. Il avait Chabrias et l'alliance d'Athènes : il voulut avoir Agésilas et l'alliance de Sparte. Agésilas, malgré ses quatre-vingts ans et ses infirmités, n'était pas devenu insensible au gain et à la vanité ; il fut alléché par la promesse du commandement suprême et il partit avec mille hoplites²⁹⁹. Une première déception l'attendait au débarqué : Tachos lui confia la conduite des mercenaires, mais il garda pour soi-même la direction générale de la guerre et il plaça la flotte entre les mains de Chabrias³⁰⁰. Le vieux héros, après avoir manifesté son mécontentement par un redoublement de rudesse spartiate, se laissa apaiser par des présents et consentit à accepter le poste qu'on lui offrait³⁰¹. Bientôt cependant des dissentiments plus graves éclatèrent entre lui et ses alliés : il aurait voulu que Tachos demeurât en Égypte et qu'il se fiât à ses généraux du soin de conduire les opérations. La facilité avec laquelle les chefs de bandes passaient d'un parti à l'autre sous l'inspiration du moment n'était peut-être pas pour inspirer de la confiance à l'Égyptien : il refusa, remit la régence à son beau-frère, nommé Tachos comme lui, et il se rendit au camp. Les Perses n'étaient pas assez nombreux pour se risquer en rase campagne : Tachos chargea son cousin Nakhtonabouf (Nectanebo II), fils du régent, de les assiéger dans leurs forteresses. La guerre traînant en longueur, le mécontentement se glissa parmi les troupes indigènes et la trahison se mit de la partie. Les expédients financiers de Chabrias avaient exaspéré les prêtres et le petit peuple : les plaintes, étouffées d'abord par la crainte des mercenaires, éclatèrent dès que l'expédition eut franchi la frontière. Le régent, au lieu de chercher à les apaiser, les encouragea sous main, et il écrivit à son fils pour l'aviser de ce qui se passait et pour l'exhorter à ceindre le diadème. Nectanebo eut bientôt fait de gagner à sa cause les Égyptiens qu'il commandait, mais cela ne lui servait de rien, tant que les Grecs ne s'étaient pas prononcés. Chabrias refusa de manquer aux engagements qu'il avait contractés. Agésilas n'eut pas les mêmes scrupules. Sa vanité avait cruellement pâti depuis qu'il était en Égypte : après s'être vu refuser le rang auquel il croyait avoir droit, sa petite taille, ses infirmités, sa grossièreté lacédémonienne l'avaient exposé aux railleries des courtisans. Tachos le jugeait inégal à sa renommée et lui avait appliqué, dit-on, le proverbe de la mon-

²⁹⁷ Pseudo-Aristote, *Économiques*, II.

²⁹⁸ Diodore de Sicile, XV, 92.

²⁹⁹ Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 28.

³⁰⁰ Diodore, XV, 92.

³⁰¹ Cf. Théopompe, *fragm. 25* dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 281 ; Corn. Nepos, *Agésilas*, 8 ; Plutarque, *Agésilas*, 38.

tagne en travail qui accouche d'une souris, à quoi l'autre avait répondu : « Vienne l'occasion et je lui apprendrai que je suis le lion³⁰² ». Quand Tachos le pria de marcher contre les rebelles, il lui remontra ironiquement qu'on l'avait envoyé pour secourir les Égyptiens, non pour les combattre ; avant donc de se décider pour l'un ou pour l'autre des compétiteurs, il consulterait les Éphores. Ils lui laissèrent la liberté d'agir au mieux des intérêts de la patrie, et il se déclara pour Nectanebo, malgré les instances de Chabrias. Tachos, abandonné même de ses auxiliaires, s'enfuit à Sidon, puis auprès d'Artaxerxés, qui l'accueillit favorablement et qui le plaça à la tête des troupes qu'il armait contre l'Égypte (359)³⁰³.

Le bruit de sa chute, répandu dans la vallée du Nil, y souleva une révolte générale ; l'appui des étrangers excita la méfiance des indigènes, et ils acclamèrent le prince de Mendés. Nectanebo abandonna les conquêtes de son prédécesseur et ramena ses forces en Égypte ; arrivé à Péluse, il se trouva en présence d'une armée peu disciplinée encore, mais nombreuse et résolue, Agésilas conseilla d'attaquer immédiatement pour ne pas donner aux insurgés le temps de s'aguerrir. Par malheur, il n'était plus bien en cour : le prince de Mendés avait essayé de le corrompre, et, bien qu'il eût montré cette fois une loyauté inespérée, on n'avait plus foi en lui. Nectanebo établit son quartier général à Tanis, et son adversaire se flatta de l'y enfermer. On sait avec quelle habileté l'Égyptien manie la pioche et avec quelle promptitude il élève les retranchements les plus compliqués : déjà le cercle de tranchées qui enserrait la ville était presque complet et les vivres devenaient rares, quand Agésilas reçut l'autorisation de tenter une sortie. Il força le blocus à la faveur de la nuit, et il remporta une victoire décisive quelques jours plus tard (359). Nectanebo l'aurait gardé volontiers auprès de lui, car il redoutait un mouvement des Perses, mais le Spartiate, qui en avait assez de l'Égypte et de ses intrigues, se congédia de lui, le succès à peine assuré, et s'éteignit d'épuisement sur la côte de Cyrénaïque. L'attaque eut lieu bientôt après, mais molle et incertaine Tachos, qui devait la conduire, mourut avant qu'elle fut commencée³⁰⁴, et les discordes de la famille royale empêchèrent les autres généraux de la mener avec suite. Le vieil Artaxerxés avait trois fils de sa femme Statira : Darius, Ariaspès et Ochos. Darius, l'aîné, avait été reconnu solennellement comme héritier présomptif, mais, menacé de se voir supplanté par Ochos, il conspira la mort de son père, fut découvert, emprisonné et exécuté dans son cachot. Ariaspès devenait par là le successeur désigné : Ochos lui persuada que son père méditait de le faire périr ignominieusement et le poussa à se tuer lui-même pour échapper au bourreau. Restait un bâtard, Arsamès, qui, né d'une servante du harem, affichait des prétentions à la couronne : Ochos l'assassina. Artaxerxés ne résista pas à ce dernier coup : il mourut de douleur, après un règne de cinquante-six ans (362).

³⁰² Lykéas de Naucratis, *fragm. 5* dans *les Fragm. H. Gr.*, t. IV, p. 441.

³⁰³ Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 50 ; Diodore de Sicile, XV, 92. Lykéas de Naucratis rapporte une anecdote assez puérile sur les rapports de Tachos et d'Artaxerxés (*Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 466, note).

³⁰⁴ D'après Élien (*Var. hist.*, V, 4) qui probablement s'appuie sur l'autorité de Dinon, Tachos serait mort de dysenterie, à la suite d'excès de table.

Artaxerxés III Ochos (359-333) : conquête de l'Égypte ; les derniers Achéménides ; Darius III et Alexandre de Macédoine ; chute de l'empire perse.

Artaxerxés III Ochos débuta par un massacre ; il égorga tous les princes de la famille royale³⁰⁵, puis, libre des prétendants qui auraient pu lui disputer la couronne, il reprit les préparatifs de guerre interrompus par la mort de son père et par son propre avènement. Jamais la nécessité de rétablir la domination perse sur les bords du Nil n'avait été plus pressante. Depuis soixante ans environ qu'elle avait recouvré son indépendance, l'Égypte n'avait cessé de susciter les embarras les plus cruels au grand roi. Au début, la plupart des contemporains, Hellènes ou barbares, avaient pensé que le mouvement national d'Amyrtée n'était qu'une rébellion passagère et qu'il serait réprimé promptement. Mais quand on vit les dynasties indigènes se perpétuer et lutter avec avantage, malgré l'infériorité flagrante de leurs ressources, quand, non seulement les plus braves troupes de l'Asie, mais les meilleurs généraux de la Grèce eurent échoué misérablement dans leurs assauts sur le front du Delta, les peuples de la Syrie firent un retour sur eux-mêmes et ils commencèrent à se demander Si ce qui était possible en Afrique ne le serait pas en Asie, puis à suivre avec un intérêt personnel la marche des événements³⁰⁶. Dès qu'un satrape ou un roi vassal songeait à se révolter, c'est vers l'Égypte qu'il se tournait comme vers une alliée naturelle, et, si besogneux que Pharaon fut sur le moment, il trouvait toujours de l'argent, des munitions, des vaisseaux, des hommes, pour quiconque lui rendait le service d'occuper les armes de l'empire. La première attaque d'Ochos fut repoussée avec perte : Diophantos d'Athènes et Lamios de Sparte, qui commandaient les troupes de Nectanebo, lui infligèrent une défaite sanglante et l'obligèrent à se retirer précipitamment³⁰⁷. L'échec eut des résultats d'autant plus fâcheux que l'effort de l'assaillant avait été plus considérable cette fois c'était le grand roi lui-même qui avait échoué et non plus ses généraux. Les provinces riveraines de la Méditerranée, toujours agitées depuis la campagne de Tachos et la révolte d'Évagoras, saisirent l'occasion qui paraissait se présenter si favorable ; Artabaze souleva l'Asie Mineure, neuf des roitelets chypriotes se proclamèrent indépendants³⁰⁸. La Phénicie hésitait encore : l'insolence du satrape, la rapacité des généraux et l'indiscipline des soldats revenus d'Égypte la décidèrent. Dans une assemblée tenue à Tripoli, les représentants des cités phéniciennes conférèrent à Tennès, prince de Sidon, l'honneur périlleux de diriger les opérations militaires, et son premier acte fut de détruire le parc royal que les Perses avaient dans le Liban et de brûler les provisions accumulées dans les ports pour la guerre d'Égypte.

Ochos crut d'abord que ses lieutenants auraient prompte raison de ces mouvements, et en effet Idrieus, tyran de Carie, appuyé de huit mille mercenaires aux ordres de Phocion l'Athénien, vint à bout des Chypriotes sans trop de difficulté³⁰⁹ ; mais en Asie Mineure. Artabaze, secouru par Athènes et par Thè-

³⁰⁵ D'après Justin, X, 5, les princesses elles-mêmes n'auraient pas échappé au massacre.

³⁰⁶ C'est ainsi qu'Isocrate (*Phil.*, § 118, 160), après la défaite d'Ochos, admet comme un fait évident de soi que le grand roi est impuissant à rien entreprendre entre la liberté de l'Égypte.

³⁰⁷ Diodore de Sicile, XVI, 58, § 1-2, qui malheureusement ne nous donne aucun détail sur la marche des événements.

³⁰⁸ Diodore de Sicile, I. XVI, 42, § 3-5.

³⁰⁹ Diodore, I. XVI, 42, § 6 ; 46.

bes³¹⁰, tint tête aux troupes envoyées contre lui, et Tennès remporta en Syrie une victoire signalée. Il avait imploré naturellement l'aide de Nectanebo, et naturellement encore Nectanebo lui avait prêté quatre mille Grecs et son meilleur général, Mentor le Rhodien : Bélésys, satrape de Syrie, et Mazæos, satrape de Cilicie, furent battus coup sur coup. Ochos convoqua pour un dernier assaut le ban et l'arrière-ban, trois cent trente mille Asiatiques et dix mille Hellènes ; les Sidoniens, de leur côté, s'entourèrent d'un triple fossé, relevèrent la hauteur des murs et brûlèrent leurs vaisseaux³¹¹. Par malheur, leur chef manquait d'énergie. Jusqu'au jour de sa révolte, Tennès n'avait vécu que pour le plaisir ; entouré de musiciennes et de danseuses, qu'il tirait à grands frais de l'Ionie et de la Grèce, il mettait son ambition à surpasser en luxe et en magnificence les princes de Chypre et surtout Nicoclès de Salamine, fils d'Évagoras³¹². L'approche d'Ochos lui enleva le peu de courage qu'il avait : il tenta d'effacer, par une trahison envers ses sujets, la trahison dont il s'était rendu coupable envers son suzerain. Il avait pour confident et pour ministre un certain Thessalion : il l'envoya au camp des Perses, s'offrit à livrer Sidon, et s'engagea à servir de guide en Égypte, pourvu qu'on lui accordât la vie sauve et qu'on lui garantît son rang. Ochos avait déjà agréé les conditions de son vassal rebelle, lorsqu'un moment d'orgueil faillit tout compromettre. Thessalion avait demandé que le roi voulût bien s'engager par sa main droite à remplir fidèlement les conditions du traité. Ochos, irrité de cette prétention, voulut le faire décapiter : comme on l'entraînait, il s'écria que le roi pouvait agir selon son plaisir, mais que s'il négligeait de s'assurer l'appui de Tennès, il échouerait contre la Phénicie et contre l'Égypte. Ochos accorda la garantie que l'on exigeait de lui, et Tennès prit ses dispositions pour remplir ses engagements. Quand les Perses ne furent plus qu'à quelques journées de marche, il prétexta une assemblée générale des Phéniciens et il emmena les cent principaux citoyens au camp ennemi, où ils furent tués à coups de javeline. Les Sidoniens, abandonnés de leur roi, voulaient résister encore, mais Mentor leur déclara que ses mercenaires introduiraient l'ennemi dans la place à la première sommation. Ils se résignèrent à implorer la clémence du vainqueur, et cinq cents d'entre eux partirent en suppliants, des branches d'olivier à la main. Ochos était le plus cruel des souverains qui eussent jusqu'alors régné en Perse, le seul peut-être qui fût sanguinaire par nature³¹³ : il traita ceux-là comme il avait traité les autres. Le reste de la population, comprenant qu'il n'y avait plus qu'à mourir, s'enferma dans les maisons et les incendia : quarante mille personnes périrent dans les flammes, et tel était le luxe des habitations particulières qu'on vendit fort cher le droit d'en extraire les lingots d'or ou d'argent ensevelis sous les décombres. La ville châtiée, Tennès eut son tour il fut livré au bourreau, et les autres cités phéniciennes, effrayées par son sort, ouvrirent leurs portes sans combat³¹⁴.

Les affaires de Syrie réglées, Ochos marcha sans plus tarder contre l'Égypte. Ses victoires avaient ramené dans le devoir les provinces hésitantes : « Quelle ville, quelle nation de celles qui sont dans l'Asie ne lui envoyèrent pas des ambassades ? que ne lui donna-t-on point, soit des produits naturels du sol, soit des objets rares ou précieux que l'art sait fabriquer ? Ne reçut-il point nombre de tapisseries et de tentures, les unes teintes en pourpre, d'autres multicolores, les au-

³¹⁰ Diodore, I. XVI, 22, 34, § 2.

³¹¹ Diodore de Sicile, I. XVI, 44, § 5-6.

³¹² Théopompe, *fragm.* 126 dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 299. où le roi de Sidon est nommé Straton.

³¹³ Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, dernier chapitre.

³¹⁴ Le récit de la guerre de Phénicie est dans Diodore de Sicile, I. XVI, 41-45.

tres blanches ? nombre de tentes dorées garnies de tout leur mobilier, quantité de linge et de lits somptueux ? de l'argent ciselé, de l'or travaillé, des coupes et des cratères, les uns ornés de pierreries, les autres précieux surtout par le fini et la richesse du travail ? Puis c'étaient des myriades innombrables d'armes barbares et grecques, et des troupeaux plus considérables encore de bêtes de trait et de victimes désignées pour le sacrifice, des conserves au boisseau, des ballots et des sacs pleins de parchemins et de livres, et de toute sorte d'objets utiles. Telle était la quantité de viande salée expédiée de toutes parts, qu'on en prenait de loin les monceaux pour autant de tertres et de collines élevées l'une en face de l'autre³¹⁵ ». L'armée fut divisée en trois corps, commandés chacun par un barbare et par un Grec. En passant par les marais de Sirbon, elle perdit quelque bataillons qui s'enlisèrent dans les sables mouvants : arrivée devant Péluse, elle trouva l'ennemi prêt à la recevoir. Nectanebo avait moins d'hommes que son adversaire, soixante mille Égyptiens, vingt mille Libyens et autant de Grecs, mais le souvenir des succès remportés à nombre inégal par lui-même et par ses prédécesseurs lui inspirait confiance dans l'issue de la lutte. Son escadre n'aurait pas affronté sur mer les flottes combinées de Chypre et de la Phénicie ; mais il avait assez de bateaux à fond plat pour défendre les embouchures du Nil. Les points faibles de sa frontière étaient couverts par des forteresses ou des camps retranchés ; bref, toutes les mesures étaient prises pour une guerre défensive.

La fougue imprudente de ses auxiliaires grecs déconcerta ses plans. Péluse était occupée par cinq mille d'entre eux sous Philophon. Quelques-uns des Thébains qui servaient avec Lacratès dans l'armée perse, désireux de justifier une fois de plus le renom de bravoure que les campagnes d'Épaminondas leur avaient valu, franchirent un canal profond qui les séparaient de la ville et provoquèrent la garnison à une rencontre en rase campagne : Philophon accepta le défi et leur disputa la victoire jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, Lacratès ayant saigné le canal et jeté une digue en travers, amena son corps entier à la rescousse et commença à battre la place de ses machines. Peu de jours suffirent à pratiquer la brèche, mais les Égyptiens s'entendaient à manier la pioche aussi bien que l'épée, et tandis que la muraille extérieure s'écroulait, un mur nouveau couronné de tours en bois s'élevait derrière elle. Nectanebo, accouru avec trente mille hommes de troupes indigènes, cinq mille Grecs et la moitié du contingent libyen, suivait de loin les péripéties du siège, et par sa seule présence empêchait le reste de l'armée perse de marcher en avant. Les semaines s'écoulaient, et il semblait déjà que cette tactique de temporisation dût avoir sa fortune accoutumée ; quand un incident imprévu vint compliquer la situation. Parmi les chefs de bande qui guerroyaient sous Ochos se trouvait un certain Nicostrate d'Argos, que sa vigueur prodigieuse faisait comparer à Hercule, et qui portait l'équipement traditionnel du héros, la peau de lion et la massue. S'inspirant sans doute du plan suggéré jadis par Iphicrate à Pharnabaze, Nicostratos obligea quelques paysans dont les femmes et les enfants étaient tombés en son pouvoir à lui servir de guides, pénétra dans l'une des embouchures du Nil, que les Égyptiens avaient négligé de fortifier, débarqua son corps de troupes et se fortifia sur les derrières de Nectanebo. L'entreprise, menée avec trop peu d'hommes, était plus que hardie : si les mercenaires s'étaient bornés à harceler Nicostrate sans jamais accepter le combat, ils l'auraient promptement contraint à se rembarquer ou à se rendre. Leur impatience perdit tout : ceux d'entre eux qui formaient la garnison de la ville voisine, au nombre de cinq mille, se portèrent à la rencontre de l'Ar-

³¹⁵ Théopompe, *fragm.* 125 dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 298-299.

gien sous le commandement de Clinias de Cos et furent battus. La brèche était enfin pratiquée. Si les Perses, encouragés par le succès de Nicostrate, s'y précipitaient résolument, Nectanebo courait le risque d'être séparé des troupes qu'il avait sur l'extrême frontière orientale et écrasé sans ressource : il se replia sur la pointe du Delta. Tandis qu'il s'efforçait de concentrer à Memphis les éléments d'un corps nouveau, l'armée qu'il laissait en arrière crut qu'il l'avait abandonnée et perdit courage : Péluse se rendit à Lacratès, Mentor occupa Bubaste, et les villes les plus fortes, redoutant le sort de Sidon, ouvrirent leurs portes presque sans résistance Nectanebo, désespéré par ces défections successives, s'enfuit en Éthiopie avec ses trésors. L'heureux coup de main de Nicostrate avait rétabli l'empire du grand roi dans son intégrité (542)**316**.

L'Égypte avait prospéré sous l'administration de ses derniers Pharaons indigènes. D'Amyrtée à Nectanebo ils s'étaient ingéniés consciencieusement à effacer les traces des invasions étrangères et à rendre au pays l'aspect qu'il avait avant la conquête : ceux mêmes qui n'avaient fait que passer sur le trône, comme Psamoutis et Tachos, avaient construit ou décoré des temples**317**. La Thébaidé, négligée par les premiers Achéménides, fut de leur part l'objet de soins assidus. L'île de Philæ, en butte aux ravages des Éthiopiens, n'était plus qu'un monceau de ruines**318** : Nectanebo II y jeta les fondements de quelques-uns des édifices que nous y voyons encore aujourd'hui**319**. Le sanctuaire de Nekhabit à El-Kab**320**

316 Sur cette guerre, consulter Diodore de Sicile, XVI, 46-51. Voici la série des dernières dynasties manéthoniennes, telle qu'on peut la rétablir en ce moment :

XXVII^e DYNASTIE (PERSE).	
I. MOSOUTRÎ KAMBOUTI	Καμβύσης.
II. [GAUMATA]
III. SATÛOUTRÎ NTARIOUSHA	Δαρείος α'.
V. KHSAYARSHA	Ξέρξης α'.
VI. ARTAKUSHATHRA	'Αρταξέρξης α'.
IV. SANENTONEN-SOTPENPHTAH KHABBISHA
VII.	Ξέρξης β'.
VIII.	Σογδιάνος.
IX. MIAMOUNRÎ NTARIOUSHA	Δαρείος β'.
XXVIII^e DYNASTIE (SAÏTE).	
I.	'Αμυρταίος.
XXIX^e DYNASTIE (MENDÉSIEUNE).	
I. BINRÎ-MÏNOUTÏROU NEFORÏT I ^{er}	Νεφερίτης α'.
II. KHNOUMHARÏ-SOTPENKHNOUM HAKORI	'Αχωρίς.
III. OUSIRPHTAHRÏ PSMOUT	Ψάμμουτις.
IV.	Μούθις.
V. NEFORÏT II	Νεφερίτης β'.
XXX^e DYNASTIE (SEBENNYTIQUE).	
I. SANOTMIBRÏ-SOTPENANHOURI	Νεκτανέβης.
NAKHTHARHABI-MÏANHOUBÏ-SÏSÏT	Τάχως, Τέως.
II. IRMANIRÏ T'ÀHO SOTPOUNIANHOURI	Τάχως, Τέως.
III. KHOPIRKERÏ NAKHTONLABOUF	Νεκτανέβης β', Νεκτάναβις.

317 Édicules de Psamoutis à Karnak (Maspero, *Découverte d'un petit temple*, dans le *Recueil*, t. VI, p. 20 ; Wiedemann, *Sur deux temples bâtis par les rois de la XXIX^e dynastie à Karnak*, dans les *Proceeding of the Society of Biblical Archæology*, 1884-1885, p. 108-112 ; Champollion, *Monuments*, pl. CCCIII, n° 1, pl. CCCIX, n° 5 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 259, a-b) ; travaux de Tachos dans les carrières de Tourah (Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 282) et au temple de Khonsou à Thèbes.

318 L'opinion généralement admise est que Philæ n'avait pas de temple avant Nectanebo : on y trouve pourtant les débris des constructions d'Amasis (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § LXXVI, dans la *Zeitschrift*, 1855, p. 13).

319 Lepsius, *Denkm.*, III, 285.

320 Cartouches retrouvés en 1882 dans les ruines du temple.

et celui d'Horus à Edfou³²¹ furent restaurés par Nectanebo 1^{er}, celui de Minou à Coptos³²² par Nectanebo II. Les deux capitales, Thèbes³²³ et Memphis³²⁴, ne furent pas oubliées, et les villes du Delta, Sébennytos³²⁵, Bubaste³²⁶, Pahabi³²⁷, Patoumou³²⁸, eurent leur part des embellissements. Et malgré le peu de temps qui fut consacré à chacun d'eux, la plupart de ces travaux ne trahissent nulle part la hâte ou l'incurie les artistes qui en étaient chargés possédaient pleinement les traditions du bel art antique et ils savaient au besoin modeler des chefs-d'œuvre comparables à ceux de l'époque saïte³²⁹. Le sarcophage en brèche verte de Nectanebo 1^{er} est ciselé avec une perfection qui n'a jamais été dépassée en aucun pays³³⁰. Le torse en basalte vert de Nectanebo. Il ne le cède en rien, pour la pureté du style et pour le fini de l'exécution, aux plus beaux restes de la dix-huitième dynastie et même de l'Ancien Empire³³¹. La victoire d'Ochos porta à l'Égypte un coup plus funeste peut-être que n'avait fait l'invasion de Cambyse. Ochos avait des motifs personnels de haine contre les Égyptiens : ils l'avaient comparé à Typhon pour la cruauté et appelé l'âne, parce que cet animal était consacré au dieu du mal. Arrivé à Memphis, il ordonna, dit-on, qu'on lui accommodât le bœuf Apis pour un banquet qu'il offrait à ses amis, et il intronisa dans le temple de Phtah un âne auquel il rendit les honneurs divins³³². Le bouc de Mendès partagea la fortune de l'Apis³³³ ; les temples furent pillés, les livres sacrés emportés en Perse, les murs des villes rasés jusqu'au sol, les principaux partisans de la royauté indigène égorgés à loisir. Les supplices achevés, les mercenaires grecs rentrèrent dans leur patrie chargés de butin, et le grand roi reprit le chemin de Suse, laissant à Phérendatès la garde de la satrapie reconquise³³⁴.

Deux hommes surtout avaient contribué au succès, l'eunuque Bagoas et le Rhodien Mentor : il leur confia le gouvernement de l'Empire. Bagoas dirigea la politique intérieure ; Mentor, placé à la tête des provinces maritimes de l'Asie, en acheva rapidement la réduction. Artabaze renonça à lutter et chercha un refuge auprès de Philippe le Macédonien³³⁵ : les tyrans qui dominaient sur les côtes de la mer Égée et de l'Hellespont ou bien se soumirent de bonne volonté, ou, s'ils

³²¹ Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans *la Zeitschrift*, 1871, p. 95 sqq.

³²² Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § LXII, dans *la Zeitschrift*, 1885, p. 4-5.

³²³ Édifices de Nephôrîtès I à Karnak (dans Champollion, *Notices*, t. II, p. 290 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, b-c) ; d'Hakoris à Karnak (Champollion, *Notices*, t. II, p. 264 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, f-g) et à Médinet-Habou (Lepsius, *Denkm.*, III, 284, h-i) ; de Nekhtharhabi à Karnak (Champollion, *Monuments*, pl. CCCVIII, 2, et *Notices*, t. II, p. 252, 258, 264, 273 sqq. ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. CCXXXVIII, a, 287 b-h) ; de Nectanebo II à Karnak (Champollion, *Notices*, p. 240, 250, 262, sqq., et *Monuments*, pl. CCCIX, 2 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, k) et à Médinet-Habou (Champollion, *Mon.*, II, CLXCLI).

³²⁴ Graffiti du temps d'Hakoris dans les carrières de Tourah (Champollion, *Notices*, t. II, p. 489 ; Brugsch, *Recueil de monuments*, pl. 10).

³²⁵ Leemans, *Papyri Græci*, p. 122 ; Maspero, *les Contes populaires*, p. 215-222.

³²⁶ Dans les ruines d'un temple aujourd'hui entièrement détruit.

³²⁷ Cartouches relevés en 1883 dans les ruines du temple de Behehît-el-Haggar.

³²⁸ Naville, *Lettre à M. Lepsius*, dans *la Zeitschrift*, 1883, p. 43.

³²⁹ Sur l'art de cette époque, voir le jugement de Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne*, dans *les Mélanges d'érudition*, p. 226-234.

³³⁰ Aujourd'hui au Musée Britannique ; cf. *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. XL.

³³¹ Aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale ; cf. Millin, *Monuments inédits*, t. I, p. 385, *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. XXIX 7-8.

³³² Dinon, *fragm. 30* dans *les Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 95.

³³³ Suidas, s. v. ἄσαστο.

³³⁴ Diodore de Sicile, I, XVI, 51.

³³⁵ Il se maintint au moins jusqu'en 341. Cf. Diodore de Sicile, I, XVI, 52, § 3.

résistèrent comme Hermias d'Atarnée, l'ami d'Aristote, furent saisis et mis à mort³³⁶. Pendant quelques années la Perse parut avoir recouvré l'influence prépondérante qu'elle avait perdue depuis l'avènement d'Artaxerxès II, et Ochos occupa dans l'esprit de ses contemporains une place égale à celle qu'y tenaient les grands conquérants de sa race, Cyrus, Cambyse, Darius. C'était leur faire injure malgré ses victoires de Syrie et d'Égypte, Ochos n'était qu'un despote oriental du type ordinaire. Son gouvernement avait encore l'apparence de la force, mais les peuples sur lesquels il régnait, étrangers les uns aux autres et comprimés à peine par leurs satrapes, tendaient de plus en plus à se détacher de lui. Déjà quelques-uns des gouvernements institués par Darius un siècle et demi plus tôt n'existaient plus que de nom : au nord, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre et de l'Halys³³⁷, on ne trouvait qu'une masse confuse de royaumes et de tribus, dont les unes, comme les Arméniens, reconnaissaient encore une hégémonie persane, mais dont les autres, Gordiouques³³⁸, Taoques, Chalybes, Colchiens, Mosynèques, Tibarènes³³⁹, ne relevaient que d'elles-mêmes. Les rois de la Bithynie, de la Paphlagonie et du Pont acquittaient encore le tribut d'une manière intermittente³⁴⁰ ; les Mysiens, les Pisidiens, les Lycaoniens ne le payaient plus³⁴¹. Le désordre n'était pas moindre au delà du Tigre. Les Cadusiens, les Amardes, les Tapures, appuyés aux montagnes de la Caspienne, y bravaient les efforts tentés pour les déloger³⁴². L'Inde et les Sakes étaient passés de la condition de sujets à celle d'alliés bénévoles³⁴³, et les hordes sauvages de la Gédrosie et du Paropanisos se montraient rebelles à toute autorité.

En même temps que le territoire s'amointrissait, le cadre de l'administration agencé si ingénieusement par Darius se brisait par la négligence et par la faiblesse de ses successeurs. Non seulement l'usage d'envoyer chaque année des inspecteurs dans les provinces était devenu une simple formalité, qu'on omettait le plus souvent, mais la distinction entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire avait disparu : le général qui commandait les troupes remplissait presque partout l'office de gouverneur³⁴⁴, et il réunissait d'ordinaire plusieurs satrapies entre ses mains. L'armée et le revenu étaient encore, malgré tout, l'armée et le revenu les plus considérables qu'il y eût alors au monde ; mais si les sacs de dariques ou d'archers avaient conservé leur prix, les bataillons avaient perdu beaucoup de leur valeur. Sans doute l'antique prouesse des Perses, des Mèdes, des Bactriens et des autres races de l'Iran n'avait pas faibli, mais personne ne s'était inquiété de les tenir au courant des progrès que l'art militaire avait accomplis depuis un siècle. Leurs contingents n'étaient que des bandes lourdes et indisciplinées ; faciles à rompre malgré la bravoure incontestable des individus qui les composaient : les instruire eût été long, probablement dangereux, et on avait préféré

³³⁶ Diodore de Sicile, I. XVI, 52.

³³⁷ Hérodote place dans ces parages trois satrapies qui comprenaient l'Arménie, la côte orientale du Pont, une partie du bassin de l'Araxe et les montagnes de la Gordyène.

³³⁸ Xénophon, *Anabase*, IV, 1, 8.

³³⁹ Voir la condition du pays dans Xénophon, *Anabase*, VII, 8, 25.

³⁴⁰ Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 3 ; III, 2, 2, et *Anabase*, V, 6, 8.

³⁴¹ Xénophon, *Anabase*, I, 1, 11 ; 2, 1 ; 6, 7 : 9, 14, etc.

³⁴² Voir les récits des tentatives dirigées en vain contre ces peuples par plusieurs rois perses, dans Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, ch. 24 ; Diodore de Sicile, XV, 8, § 4, et XVII, 6 ; Cornelius Nepos, *Datamès*, § 1 ; Justin, X, 3.

³⁴³ Les Sakes combattirent à Arbèles, mais seulement comme alliés des Perses (Arrien, *Anabase*, III, 8). Les Indiens qui sont mentionnés à côté d'eux venaient du pays situé aux environs de Caboul ; la plupart des peuples qui avaient jadis figuré dans la satrapie de l'Inde de Darios étaient redevenus indépendants.

³⁴⁴ Arrien, *Anabase*, III, 8.

leur adjoindre des mercenaires loués à haut prix. Dès Artaxerxés II, les Grecs formaient le noyau des forces perses. Les armées du grand roi étaient commandées par des généraux hellènes nourris à l'école d'Agésilas, d'Iphicrate, d'Épaminondas et des meilleurs tacticiens de l'époque. Les flottes étaient sous les ordres d'amiraux grecs. C'était uniquement à la prépondérance de l'élément européen que le rude Ochos avait dû ses victoires, et le fait était assez connu au delà de la mer Égée pour que les rhéteurs en discourussent ouvertement sans étonner personne³⁴⁵.

Si la décadence était venue si prompte, la faute n'en était pas au peuple. Les Perses étaient restés ce qu'ils étaient au début, sobres, honnêtes, intrépides : la dynastie et les grandes familles qui l'entouraient avaient dégénéré au point de rendre le salut presque impossible. Les premiers Achéménides avaient réglé eux-mêmes toutes les affaires de l'État, puis la campagne de Grèce avait dégoûté Xerxès 1^{er} de la royauté militante : il s'était enfermé dans son harem, déléguant l'honneur périlleux de combattre à ses généraux et le souci d'administrer à l'eunuque Aspamithrès³⁴⁶. L'usage une fois établi, ses successeurs y avaient persévéré et ils n'étaient intervenus que rarement dans la conduite des opérations militaires. Ni Artaxerxés 1^{er} ni Darius Nothos ne parurent sur le champ de bataille ; Artaxerxés II n'assista qu'à deux des guerres qui ensanglantèrent son long règne ; Ochos, qui avait semblé vouloir remettre en vigueur la tradition des fondateurs de l'empire, était rentré à Suse après ses victoires de Syrie et d'Égypte. La vie des princes se consumait au milieu des intrigues et des crimes du harem. Elevés par les femmes et par les eunuques, entourés dès l'enfance des recherches du luxe le plus raffiné³⁴⁷, ils se fatiguaient vite de penser et d'agir et ils tombaient inconsciemment sous la tutelle d'un de leurs familiers : la sanguinaire Parysatis régna sous le nom de son mari Darius et de son fils Artaxerxés II, Bagoas mena Ochos à sa guise pendant près de six ans. Du moins son influence s'exerça-t-elle pour le bien du pays. La Macédoine, demeurée longtemps à l'écart du mouvement général, commençait à entrer dans le concert hellénique : il comprit le danger auquel on s'exposait à lui laisser prendre l'ascendant et réunir en un seul faisceau les forces jusqu'alors éparses de la Grèce. Il prêta donc une aide efficace à tous les ennemis de Philippe³⁴⁸ ; Chersobleptès le Thrace³⁴⁹, la ville de Périnthe³⁵⁰, reçurent des secours qui leur permirent de repousser victorieusement les attaques du Macédonien (340). Malheureusement, tandis qu'il travaillait à prévenir le péril, les rivaux qu'il avait à Suse s'ingéniaient à le noircir dans l'esprit de son maître. Leurs manœuvres ne lui laissèrent bientôt plus d'autre alternative que de frapper ou de périr : il empoisonna Ochos (338), donna le trône au plus jeune fils, Arsès, et assassina les autres enfants. L'Égypte en accueillit la nouvelle avec joie, et elle vit dans le sort tragique de son vainqueur une revanche notable des divinités qu'il avait outragées. On y conta bientôt que Bagoas, Égyptien d'origine, ne s'était débarrassé de son maître que pour venger le meur-

³⁴⁵ C'était déjà l'idée courante au temps où fut écrit le *Panegyrique* d'Isocrate, § 140-141.

³⁴⁶ Ctésias, *Persica*, § 29, édit. Müller-Didot, p. 51.

³⁴⁷ Voir la description du genre de vie des derniers Achéménides dans Dinon (fragm. 12 14-19 dans *les Fragm. H. Græc.*, t. II p. 91-95) et dans Héraclide de Cumes (fragm. 1, 2, 4 dans *les Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 93-94).

³⁴⁸ Diodore de Sicile, I. XVI, 75, § 1.

³⁴⁹ Cf. la lettre d'Alexandre dans Arrien, *Anabase*, II, 14.

³⁵⁰ Diodore de Sicile, I. XVI, 75, 76 ; Arrien, *Anabase*, II, 14.

tre d'Apis ; il avait jeté le cadavre aux chats, lui-même il en avait mangé, et il s'était servi des os pour fabriquer des sifflets et des manches de couteau³⁵¹.

Arsès fut d'abord un instrument docile entre les mains de son ministre : quand le goût de l'indépendance lui fut venu avec les années, et qu'il commença à supporter impatiemment le joug, Bagoas le sacrifia à sa propre sûreté, comme il avait sacrifié Ochos (327)³⁵². Tant de meurtres commis coup sur coup avaient épuisé la famille achéménide si complètement qu'il se trouva un moment embarrassé de savoir où chercher un roi : il se décida en faveur d'un de ses amis, Codoman, qui, selon les uns, était l'arrière-petit-fils de Darius II³⁵³, selon les autres, n'appartenait pas à la race royale³⁵⁴ et aurait exercé dans sa jeunesse le métier de courrier³⁵⁵. Codoman adopta à son avènement le nom de Darius : brave, généreux, clément, désireux de bien faire, il valait mieux que les monarques qui l'avaient précédé, et il aurait mérité de régner à une époque où l'empire était moins affaibli. Bagoas s'aperçut bientôt que son protégé prétendait gouverner par lui-même et il voulut se débarrasser de lui, mais, trahi par un des siens, il fut contraint de boire le poison qu'il destinait à Darius³⁵⁶. Celui-ci ne jouit pas longtemps en paix du pouvoir qui lui était dévolu si inopinément. Monté sur le trône la même année qu'Alexandre, quelques jours avant la bataille de Chéronée, il vit les dangers dont l'ambition macédonienne le menaçait et il fut impuissant à les prévenir. Battu au Granique, battu à Issus, battu près d'Arbèles, il fut tué dans la fuite par un de ses satrapes (330)³⁵⁷. Le Macédonien hérita de son empire, et la race grecque joua désormais dans le monde oriental le rôle prépondérant que la Perse avait tenu pendant deux siècles.

³⁵¹ Diodore de Sicile, I. XVII, 5, § 3 ; Élien, *Var. Hist.*, VI, 8.

³⁵² Diodore de Sicile, I. XVII, 5, § 4 ; cf. Arrien, *Anabase*, II, 14 ; Strabon, XV, 3, 24.

³⁵³ D'après Diodore de Sicile, I. XVII, 5, § 5, qui nomme son grand-père Ostanès, frère d'Artaxerxès II.

³⁵⁴ Strabon, IV, 3, 24.

³⁵⁵ Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. XVIII.

³⁵⁶ Diodore de Sicile, I. XVII, 6.

³⁵⁷ Voir pour le détail de ces événements l'Histoire grecque de Duruy. Voici la liste des princes de la famille achéménide qui ont régné sur la Perse :

I. KOUROUS.	Κῦρος.
II. KAMBOUZIYA.	Καμβύσης
III. GAUMATÂ.	Ψευδόσμερδης.
IV. DARYAVOUS I ^{er} .	Δαρείος α'.
V. KHSHAYARSHA I ^{er} .	Ξέρξης α'.
VI. ARTAKHSHATHRA I ^{er} .	Ἄρταξέρξης Μακρόχειρ.
VII. KHSHAYARSHA II.	Ξέρξης β'.
VIII.	Σογδιανός.
IX. DARYAVOUS II.	Δαρείος β' Ὀχός ἢ Νόθος.
X. ARTAKHSHATHRA II.	Ἄρταξέρξης β' Μνήμων.
XI. ARTAKHSHATHRA III.	Ἄρταξέρξης γ' Ὀχός.
XII.	Ἄρσης.
XIII. DARYAVOUS III.	Δαρείος γ' Κοδόμαννος.

CHAPITRE XV - LE MONDE ORIENTAL AU MOMENT DE LA CONQUETE MACEDONIENNE

La Susiane et les peuples du nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen.

Et maintenant, avant de lui remettre les régions où s'était déroulée l'histoire du monde primitif, parcourons-les du regard une fois encore et voyons ce qu'elles étaient devenues.

Au sud, sur l'ancienne frontière des races sémitiques, l'Élam s'était partagé en deux régions soumises à des fortunes diverses. Dans la montagne, les Ouxiens, les Elyméens, les Cosséens, conservaient leur indépendance, et ils pillaient insolemment les contrées environnantes sans que personne eût réussi à les châtier dans leurs repaires³⁵⁸. Au contraire, la population de la plaine avait accepté la domination persane, et elle se montrait prête à accueillir sans résistance quiconque se présenterait en maître³⁵⁹. L'heureuse position de Suse avait attiré de bonne heure l'attention des Achéménides : le vieux palais des souverains élamites, bâti sur une butte artificielle, rafraîchi l'été par les vents des hauts plateaux, chauffé l'hiver par les brises tièdes du golfe Persique, était devenu leur résidence favorite. Darius, fils d'Hystaspe, le jugeant trop étroit à sa guise, l'avait reconstruit³⁶⁰ : il fut brûlé sous Artaxerxès 1^{er}³⁶¹ et restauré, moins d'un siècle plus tard, par Artaxerxès II³⁶². Là, dans une salle hypostyle de fière allure, les satrapes, les princes vassaux, les ambassadeurs des nations étrangères et ceux de la Grèce même³⁶³, étaient venus se prosterner, deux siècles durant, devant les descendants dégénérés de Cyrus. Les édifices de moindre proportion dont les ruines touchent à celles de cette halle marquent l'emplacement du palais, et avaient vu se dérouler, année après année, les tragédies variées du harem, les complots des eunuques et des femmes, les débauches des Amytis et des Amestris³⁶⁴, les vengeances atroces de Parysatis et de Statira³⁶⁵ : Xerxès 1^{er} y était tombé sous le poignard d'Artabanos et d'Aspamithrès³⁶⁶, et récemment Bagoas y avait empoisonné deux rois successivement. Les Grecs, préoccupés de ces drames sanglants où le sort de la moitié du monde se décidait, ne songeaient pas à s'informer de ce qu'avait été Suse, et les indigènes, résignés à leur condition présente, ne se souciaient plus des gloires de leur passé. Les souverains nationaux, leurs incursions en Chaldée et en Syrie, leurs campagnes souvent victorieuses contre les conquérants ninivites, leurs discordes, leur défaite par Assurbanabal, tout était oublié : l'imagination hellénique avait remplacé vingt dynasties par un héros unique, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, celui qui était

³⁵⁸ Arrien, *Anabase*, III, 47.

³⁵⁹ Strabon, I. XV, III, 2.

³⁶⁰ Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 347.

³⁶¹ J. Oppert, *Inscriptions of the Persian Monarchs*, dans *les Records of the Past*, t. IX, p. 79.

³⁶² J. Oppert, *Inscriptions of the Persian Monarchs*, dans *les Records of the Past*, 8, IX, p. 85.

³⁶³ Antalcidas en 387 et en 372 ; Pélolidas et Isménias en 567.

³⁶⁴ Ctésias, *Persica*, § 28, 30, 42, édit. Müller-Didot, p. 51.58.

³⁶⁵ Ctésias, *Persica*, § 48, 53-57, 59-62, édit. Müller-Didot, p. 54-58.

³⁶⁶ Ctésias, *Persica*, § 29, édit. Müller-Didot, p. 51.

accouru au secours de Priam avec une armée d'Éthiopiens et dont la mort avait précipité la ruine de Troie³⁶⁷.

Les nations qui habitaient les marches de l'Asie Mineure et les montagnes du Tigre ou de l'Euphrate, Ourarti et Van, Moushkaya et Tabal, les voisins de l'Assyrie vers le nord, décimés par l'invasion scythique, avaient fléchi devant des races plus jeunes et moins éprouvées. Les Moushkaya et les Tabal avaient été coupés en deux tronçons : plusieurs de leurs tribus, mêlées probablement aux débris des Cimmériens³⁶⁸, tenaient ferme dans les vallées profondes du Taurus, en Mélitène et en Cataonie³⁶⁹ ; les autres, refoulées vers le nord, habitaient, au temps d'Hérodote, les cantons qui bordent le Pont-Euxin, en compagnie des Macrones, des Mosynèques et des Mares³⁷⁰. Lorsque le conquérant mède pénétra dans les parages qu'ils avaient occupés et auxquels il imposa le nom nouveau de Katpatouka (Cappadoce)³⁷¹, il n'y rencontra plus que les Syriens blancs, débris des Hittites³⁷², et un peuple nouveau, les Arméniens. Les Arméniens, sortis de Phrygie³⁷³ vers la fin du septième siècle, s'étaient d'abord installés dans les districts voisins de leur patrie première, puis ils avaient gagné de proche en proche les sources de l'Halys³⁷⁴ : au temps d'Hérodote, ils possédaient la bande de terrain située à l'est de l'Euphrate, l'Arménie Mineure des géographes romains, et la partie occidentale du cours de l'Arsanias³⁷⁵. Ils formaient à eux seuls une satrapie, la treizième³⁷⁶, tandis que les gens d'Ourarti, les Alarodiens, étaient compris dans la dix-huitième avec les Matiènes et les Saspies³⁷⁷. Pendant les troubles qui suivirent les campagnes de Grèce, l'aspect des lieux se modifia encore. Les Mosques se séparèrent des Tibarènes et ils allèrent rejoindre les Colchiens dans le bassin du Phase³⁷⁸. Les Alarodiens, refoulés vers le nord, se fondirent parmi les peuplades à demi sauvages qui s'appuyaient au Caucase³⁷⁹. Les Arméniens, portés de plus en plus vers l'est, s'emparèrent lentement du massif montagneux qui se dresse entre l'Asie Mineure et la Caspienne et ils descendirent dans les plaines de l'Araxe. Quand Alexandre surgit en Asie, leur mouvement d'évolution était terminé : ils avaient absorbé ou détruit ceux des habitants primitifs qui n'avaient pas émigré, et leurs princes exerçaient une véritable autorité royale, sous le titre modeste de satrape³⁸⁰. La Cappadoce s'était partagée en deux provinces, la Cappadoce proprement dite et le Pont, dont les gouverneurs héréditaires, apparentés à la famille achéménide, n'attendaient que l'occasion de se déclarer rois³⁸¹. Vieilles dynasties, vieux noms, vieilles races, le monde belliqueux

³⁶⁷ Diodore de Sicile, I, II, 22, I, IV, 75 ; Pausanias, X, 31, § 2. D'après Hérodote (V, LIII), Suse avait été fondée par Memnon ; d'après Strabon (I, XV, III, 2), par Tithon, père Memnon.

³⁶⁸ Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, dans *la Zeitschrift*, 1865, p. 25.

³⁶⁹ Strabon (I, XII, 4, § 2) insiste sur les différences qui séparaient les Cataoniens du reste des habitants de la Cappadoce ; cf. Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, p. 15.

³⁷⁰ Hérodote, III, xciv, VII, Lxxviii-Lxxix.

³⁷¹ Le nom paraît être hybride et emprunté en partie aux langues sémitiques. Cf. Kiepert, *Handbuch der alten Geographie*, p. 90-91.

³⁷² Sayce, *The Ancient Empires of the East*, p. 42, note 3.

³⁷³ Hérodote, I, Lxxiii. Le témoignage d'Eudoxe était encore plus décisif (Eustache, *Comment. ad Dionysii Periegesin*, v. 694, dans *les Geographi Græci Minores*, t. II, p. 341).

³⁷⁴ Dans Hérodote, I, Lxxii, la montagne où l'Halys prend sa source s'appelle le mont d'Arménie.

³⁷⁵ Hérodote, I, Cxciv.

³⁷⁶ Hérodote, II, Xciii.

³⁷⁷ Hérodote, III, Xciv.

³⁷⁸ Strabon, I, XI, II, 14, 17, 18 ; Plin, *H. N.*, VI, 4 ; Procope, *De bello Gothico*, IV, 2.

³⁷⁹ H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodotus*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV., p. 205-206 ; Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 2 sqq.

³⁸⁰ Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 370 sqq.

³⁸¹ Sur l'histoire de ces peuples, voir Ed. Meyer, *Geschichte des Koenigreichs Pontos*, p. 25 sqq.

et barbare que les conquérants assyriens avaient connu entre la plaine de Mésopotamie et la mer Noire n'existait plus: trois royaumes nouveaux étaient nés sur ses ruines et en avaient effacé jusqu'à la mémoire.

Dans le domaine propre des races sémitiques, entre les côtes de la Méditerranée et les derniers contreforts du plateau de l'Iran, la décadence était moins générale et surtout moins sensible. Une moitié seulement des peuples d'autrefois avait disparu. En deçà de l'Euphrate, les Routonou étaient morts et morts les Khati, morte Gargamish, morte Arpad, morte Qodshou ; celles des villes qui avaient échappé à la destruction, Batnæ, Khalybon, Hamath, Damas, végétaient dans l'obscurité, et des cantons entiers étaient retournés au désert, faute de bras pour les cultiver. La Phénicie, appauvrie par la destruction de Sidon et de Tyr³⁸², avait peine à réparer ses désastres : aucune de ses colonies ne lui était restée, et les petits royaumes de Chypre qui étaient encore sous son influence, ceux de Cition et d'Amathonte, avaient beaucoup à faire de défendre leur existence contre les Grecs. L'Assyrie elle-même ne semblait plus qu'un souvenir déjà perdu dans les lointains du passé. La partie de son territoire comprise entre le Tigre et l'Euphrate était presque une solitude. Quelques-unes des places assises au voisinage des montagnes, Sangara, Nisibis, Resaina, Édesse, conservaient encore un reste de vigueur et vivaient tant bien que mal sur leurs propres ressources, mais, à mesure qu'on descendait vers le sud, des monceaux de ruines marquaient seuls le site des cités nombreuses que les conquérants ninivites rencontraient jadis dans leur marche vers la Syrie. Tout autour s'enfuyaient à perte de vue des plaines sèches et déboisées, tapissées d'herbages aromatiques, parcourues de lions, d'onagres, d'autruches, d'antilopes, d'outardes, et où les Arabes Scénites vaguaient à l'aventure³⁸³. Sur les bords de l'Euphrate et de ses affluents quelques forteresses abandonnées, comme Korsoté, puis quelques bourgades servant de marché aux Bédouins³⁸⁴. Aux rives du Tigre la population n'était ni dense ni heureuse. Les exilés assyriens, délivrés par Cyrus après la chute de Babylone, avaient rebâti Assour³⁸⁵ et s'étaient enrichis par la culture et par le commerce³⁸⁶, mais le canton qui sépare les deux Zab n'était plus qu'un maquis³⁸⁷, et l'Assyrie proprement dite ne s'était pas relevée encore du coup qui l'avait frappée.

Kalakh était vide. « Ses murs avaient vingt-cinq pieds de largeur sur cent pieds de hauteur, deux paransages de circuit. Ils étaient en briques cuites, mais reposaient sur un soubassement en pierre de taille, haut de vingt pieds. » La tour pyramidale du grand temple subsistait encore « elle était en pierre, d'un plèthre de large sur deux plèthres de haut ». Ninive présentait le même aspect que sa voisine. « La base du mur était en pierre polie, incrustée de coquillages, ayant cinquante pieds d'épaisseur sur autant d'élévation. Elle supportait une muraille de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut, et le circuit en était de cent parasanges.³⁸⁸ » Au moment où Xénophon traversait le pays, deux cents

³⁸² Tyr avait été détruite par Alexandre.

³⁸³ Xénophon, *Anabase*, I, V, 1-3.

³⁸⁴ Xénophon, *Anabase*, I, V, 4-6.

³⁸⁵ C'est ce qu'on peut déduire d'un passage du cylindre de Cyrus publié par H. Rawlinson dans *le Journal of The Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70 sqq.

³⁸⁶ Xénophon, *Anabase*, II, 4, dit que la ville était grande et riche. Il l'appelle Kænæ, et ce nom n'est peut-être que la traduction grecque du nom qu'elle portait. Rien n'était plus naturel pour les exilés assyriens que de nommer la Neuve ou les Neuves les bourgades qu'ils avaient construites à leur retour.

³⁸⁷ Xénophon appelle ce pays la Médie, contrée déserte que les Dix Mille traversent en six étapes.

³⁸⁸ Xénophon, *Anabase*, II, 4.

ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Saracos, et déjà les habitants des bourgades voisines ne savaient plus ce qu'étaient les cités ruinées à côté desquelles ils vivaient. Ils appelaient la première Larissa, la seconde Mespila³⁸⁹, et les historiens eux-mêmes n'étaient guère mieux instruits. Cette lignée terrible de conquérants, qui commence à Tougoultinip et qui aboutit à Assourbanabal n'était plus représentée chez eux que par deux personnages également fabuleux, Sémiramis et Sardanapale. Sémiramis avait pris à son compte les victoires et les conquêtes, Sardanapale représentait le côté raffiné et sensuel de la race³⁹⁰. Tout ce que les voyageurs rencontraient d'assyrien sur leur passage était attribué à l'une ou à l'autre. Sémiramis avait bâti les principaux monuments de Babylone³⁹¹, Sémiramis avait fondé des villes en Arménie et en Médie³⁹², Sémiramis avait laissé des inscriptions commémoratives au mont Bagistan³⁹³ et consulté l'oracle de Jupiter Amon³⁹⁴. La pyramide écroulée d'un des temples de Ninive marquait le tombeau de Sardanapale. Selon les uns, Cyrus l'avait détruite pour fortifier son camp pendant le siège de la ville et il y avait trouvé une épitaphe que le poète Chœrilos d'Iassos avait mise en vers : « J'ai régné, et tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant combien il est court le temps que vivent les hommes, et à combien de vicissitudes et de misères il est sujet ! » D'autres pensaient que le roi d'Assyrie était enterré dans le voisinage de Tarse. Le sépulcre était couronné d'une statue représentant un homme claquant des doigts ; une inscription en lettres chaldéennes disait : « Moi, Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, j'ai fondé Anchiale et Tarse en un jour, mais maintenant je suis mort³⁹⁵ ». L'histoire d'un peuple entier n'était plus que matière à contes d'enfants et à déclamations morales.

Sur un seul point la vieille civilisation des bords de l'Euphrate semblait se perpétuer dans son éclat. La Chaldée, en abdiquant son indépendance, n'avait perdu ni sa richesse ni son prestige. Ses révoltes fréquentes ne lui avaient pas trop nui, et la plupart de ses villes subsistaient encore, amoindries, il est vrai, Ourou n'était plus qu'un bourg infime³⁹⁶, mais Ourouk demeurait le siège d'une école de théologie et de science célèbre par tout l'Orient au même titre que celle de Borsippa³⁹⁷. Les Grecs connaissaient peu les habitants de la Basse Chaldée : Hérodote se contente de mentionner que trois de leurs tribus se nourrissaient exclusivement de poisson. « Après l'avoir pêché, ils le dessèchent au soleil, puis le jettent dans un mortier, le pilent et le tamisent à travers un linge : ils en préparent in-

³⁸⁹ Le nom de Larissa rappelle celui de Larsam qu'on rencontre en Chaldée ; celui de Mespila peut-être une mauvaise interprétation d'un mot local, peut-être *mappèla*, ruines (Kiepert, *Handbuch der alte Geographie*, p. 152, n. 2, 3).

³⁹⁰ Diodore de Sicile, I. II, 7, 2 sqq. d'après Ctésias (*Fragm.*, 8-10, édit. Müller-Didot, p. 19-23).

³⁹¹ Ecbatane (Diodore de Sicile, I. II, 136), Semiramocarta, identique à la ville de Chauôn p lacée par Ctésias (dans Diodore, I. II, 13, 3) en Médie (cf. Kiepert, *Handbuch der alte Geographie*, p. 81, note 1).

³⁹² Diodore de Sicile, I. II, 13, 2 : ce sont probablement les inscriptions gravées par Darius 1er au mont Bagistanos (Behistoun) qui ont été attribuées par Ctésias à Sémiramis.

³⁹³ Diodore de Sicile, I. II, 14, 5.

³⁹⁴ Amyntas, *fragm. 2*, dans *les Fragments Historicorum de rebus Alexandri*, édit. Müller-Didot, p. 136.

³⁹⁵ Cf. Apollodore, *fragm. 69* (dans *les Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 440) où l'inscription à la variante : « Bois, mange, aime, car le reste ne vaut rien », et Cléarque de Soles, *fragm. 5* (dans *les Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 305).

³⁹⁶ On n'a rien trouvé dans les ruines d'Ourou qui descende au delà de la conquête perse (Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 133).

³⁹⁷ Strabon, I. XVI, I, 6.

différemment des gâteaux ou une pâte, que l'on cuit comme le pain.³⁹⁸ » Pour la plupart des voyageurs, Babylone seule représentait la Chaldée entière. Elle était en effet la seconde capitale effective de l'empire la cour y résidait plusieurs mois de l'année et venait y chercher les ressources du commerce et de l'industrie qui manquaient à Suse. Dans le premier siècle qui avait suivi la conquête, elle avait essayé à plusieurs reprises le restaurer sa dynastie nationale ; mais, depuis que Xerxès l'avait saccagée, elle s'était résignée à la servitude. Les murs par lesquels Nabuchodonosor avait cru la protéger contre l'invasion étaient debout malgré leurs brèches, et ils excitaient l'admiration des étrangers par leurs dimensions. « La ville est un carré parfait dont chaque côté est de cent vingt stades ; l'enceinte totale est par conséquent de quatre cent quatre-vingts stades. Elle est entourée d'abord d'un fossé profond, très large et rempli d'eau, ensuite d'un mur dont l'épaisseur est de cinquante coudées royales et la hauteur de deux cents : la coudée royale est de trois doigts plus longue que la coudée ordinaire. Élevés au sommet du mur et sur ses bords, deux rangs de tourelles à un seul étage, contiguës et tournées l'une vers l'autre, laissaient entre elles l'espace nécessaire pour le passage d'un char attelé de quatre chevaux. Dans le pourtour de la muraille, on comptait cent portes, toutes en airain, avec les jambages et les linteaux en même métal.³⁹⁹ »

Cette enceinte géante était trop vaste pour la population qu'elle renfermait ; des quartiers entiers n'offraient plus que des monceaux de ruines, et les jardins empiétaient de proche en proche sur les espaces autrefois bâtis. Les édifices publics avaient souffert autant de la guerre que les maisons particulières. Les temples avaient été dépouillés par Xerxès et ils n'avaient pas été restaurés⁴⁰⁰ : même, celui de Bel était à moitié enseveli sous les décombres⁴⁰¹. Il surgissait du centre de la ville et il dominait aisément tous les autres édifices les statues en or qui en chargeaient le sommet avaient été enlevées par les rois perses, et la grande tour privée de ce couronnement splendide ne servait plus qu'aux observations astronomiques des prêtres⁴⁰². Les palais des anciens rois s'écroulaient faute d'entretien ; seulement on montrait encore dans la citadelle les fameux jardins suspendus. Les guides en attribuaient naturellement l'invention à Sémiramis, mais les gens bien informés savaient à n'en pas douter qu'un des princes postérieurs à l'héroïne les avait construits pour une de ses maîtresses. « On racontait que cette femme, originaire de la Perse, regrettant la verdure de ses montagnes, supplia son amant de lui rappeler l'aspect de ses montagnes natales par des plantations artificielles. Ce jardin, de forme carrée, avait quatre plèthres de côté, et on y montait, par des degrés, sur des terrasses superposées dont l'ensemble présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Elles étaient soutenues de colonnes qui, s'élevant graduellement de proche en proche, supportaient toutes le pied des plantations : la colonne la plus élevée avait cinquante pieds de haut, supportait le sommet du jardin et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres recouvrait les terrasses : elle était remplie de plantes de toute sorte, capables de charmer la vue par leurs dimensions et par leur beauté. Une seule des colonnes

³⁹⁸ Hérodote, I, CC.

³⁹⁹ Hérodote, I, CLXXVIII-CLXXIX.

⁴⁰⁰ C'est ce qui résulte du témoignage d'Arrien, *Anabase*, VII, 17, 12.

⁴⁰¹ Hérodote, I, CLXXXII, rapporte seulement que Xerxès avait dépouillé le temple ; Strabon, I, XVI, 1, 5, raconte qu'Alexandre voulut le restaurer, mais qu'il était tellement ruiné que le seul enlèvement des décombres aurait exigé deux mois de temps et dix mille ouvriers.

⁴⁰² Hérodote I, cxcvi.

était creuse depuis le sommet jusqu'à la base ; elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur.**403** »

Même privée de ses monuments, la ville aurait offert encore bien des sujets d'étonnement au voyageur. Contrairement à l'usage des cités grecques, elle était bâtie sur un plan régulier, et les rues s'y coupaient à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'Euphrate : ces dernières se terminaient à une porte d'airain qui s'ouvrait dans la maçonnerie du quai et qui donnait accès au fleuve**404**. La foule qui circulait dans ces rues renfermait des spécimens de toutes les races asiatiques, que le commerce renouvelait chaque jour. Les indigènes se reconnaissaient à leur costume élégant. Ils étaient vêtus d'une tunique de lin, descendant jusqu'aux pieds, par-dessus laquelle ils endossaient une seconde tunique de laine et une sorte de pèlerine blanche. « Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête de mitres et se parfument tout le corps. Ils ont chacun un anneau qui leur sert de cachet, et une canne de travail soigné, au pommeau de laquelle est figuré un fruit, une rose, un lis, un aigle ou tout autre objet, car ils n'ont pas accoutumé d'employer une canne sans ornements.**405** » Certains usages bizarres attiraient l'attention du nouveau venu. Lorsqu'un individu tombait malade, ses parents l'exposaient sur la voie publique. « Les passants s'approchent de lui et ils l'interrogent sur son mal, et s'ils ont éprouvé, soit eux-mêmes, soit quelqu'un de leur connaissance, la même maladie, ils lui indiquent le remède qui les a guéris. » Nul ne pouvait se soustraire à ce devoir de charité**406**, et le bon Hérodote s'émerveillait beaucoup de la sagesse de cette coutume. Il approuvait moins l'obligation où toute femme mariée était d'aller s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Mylitta et de s'y livrer à qui la payait, si peu que ce fut**407**, mais il regrettait que la vente à la criée des filles nubiles fût tombée en désuétude. « Elles étaient conduites dans un endroit à ce préparé, où les hommes se rangeaient autour d'elles. Un crieur public les mettait à l'enchère l'une après l'autre, en commençant par la plus belle. Celle-ci vendue fort cher, on passait à celle qui lui approchait le plus en beauté, et ainsi de suite. Ces ventes étaient de vrais mariages. Tout ce qu'il y avait à Babylone d'épouseurs riches enchérissaient l'un contre l'autre, et achetaient les plus belles, mais les gens du peuple, qui se souciaient moins de la beauté que de l'argent, se réservaient pour les laides. Cependant le cœur mettait celles-ci à l'enchère : il commençait par adjuger la plus laide à celui qui offrait de l'épouser pour le moins d'argent. Cet argent se prenait sur la vente des belles, de sorte que le prix offert pour celles-ci servait à marier les laides et les difformes. Il n'était permis à personne de marier sa fille à son choix ; de même, nul ne pouvait emmener celle qu'il avait achetée sans fournir caution, par laquelle il s'engageait à l'épouser ; alors seulement il pouvait l'emmener. Au cas où les deux époux ne se convenaient pas, la loi ordonnait de rendre l'argent.**408** »

C'étaient là de ces bizarreries que les voyageurs se plaisent à noter pour l'agrément de leurs récits : il y avait autre chose à prendre en Chaldée que des coutumes étranges ou gaillardes, et les Grecs le savaient bien quand ils n'hésitaient pas à y chercher l'origine d'une partie de leurs sciences exactes. Il y a quelque

403 Diodore de Sicile, II, 10, qui a emprunté probablement sa description à Ctésias.

404 Hérodote, I, CLXXX.

405 Hérodote, I, CXC.

406 Hérodote, I, CXCII.

407 Hérodote, I, CXCIX. On trouve le même usage en Phénicie.

408 Hérodote, I, CXCVI.

exagération à déclarer, comme ils faisaient souvent, que leurs premiers savants, Phérécyde de Scyros⁴⁰⁹, Pythagore⁴¹⁰, Démocrite d'Abdère⁴¹¹, avaient étudié à l'école des mages les principes de la philosophie, des mathématiques, de la théologie. Mais les contemporains d'Alexandre connaissaient l'existence de ces bibliothèques en terre, dont chaque feuillet était une brique recouverte d'écriture et cuite au four : Callisthène se faisait traduire certaines des observations astronomiques qui y étaient consignées et il les communiquait à son maître Aristote⁴¹². C'est à toutefois un cas presque isolé : le dédain que les Grecs professaient pour l'étude des langues barbares les empêcha d'utiliser autant qu'ils l'auraient dû les documents entassés dans les archives des temples⁴¹³. Leur attention fut d'ailleurs arrêtée par un sujet plus intéressant à leurs yeux que les méthodes scientifiques des prêtres. Les Chaldéens étaient renommés de longue date pour leurs découvertes en magie et en astrologie. La Grèce superstitieuse trouva chez eux un code complet de lois et d'instructions qui leur permettait de montrer quels liens étroits rattachent les mouvements de la voûte étoilée aux événements de la terre, d'expliquer l'action des astres sur les phénomènes de la nature ou sur les destinées humaines, de prédire l'avenir par les positions relatives et par l'apparence des corps célestes. Elle s'inclina devant leur supériorité en matière d'astrologie, et elle leur concéda le privilège d'exploiter les trésors de sagesse équivoque qu'ils avaient amassés avec les siècles. Les diseurs de bonne aventure, les magiciens, les prophètes, ou furent originaires des bords de l'Euphrate, ou durent se vanter, pour allécher la pratique, d'avoir étudié dans les vieux sanctuaires de Barsip ou d'Ourouk : Chaldéen devint synonyme de sorcier. Encore un siècle, et Bérose ouvrira à Cos un cours public d'astrologie⁴¹⁴ : la magie chaldéenne conquiert le monde au moment même où la Chaldée rendait le dernier soupir⁴¹⁵.

La suprématie incontestée en ces sciences douteuses n'est pas le seul héritage qu'elle légua au monde sémitique : sa langue lui survécut et domina longtemps encore dans les pays qui avaient été soumis à ses armes. L'idiome raffiné dont les scribes de Ninive et de Babylone se servaient pour rédiger les inscriptions officielles n'était plus depuis longtemps qu'une sorte de langue noble comprise d'une élite, inconnue aux gens du commun. Le menu peuple des villes et des campagnes parlait le dialecte araméen plus lourd, plus clair et plus prolixe : c'est celui-là que les conquérants se chargèrent inconsciemment de répandre partout où ils allaient. De temps immémorial ils étaient habitués à déporter au loin les prisonniers qu'ils ramassaient dans leurs razzias, et à les établir dans des villes récemment annexées à leur domaine. Sous les Sargonides, les Babyloniens proprement dits et les Araméens des embouchures du Tigre fournirent les plus gros

⁴⁰⁹ Philon de Byblos, fragm. 9 dans *les Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 572.

⁴¹⁰ Sur les rapports de Pythagore et de l'Assyrie, cf. Néanthès de Cyzique, fragm. 50 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 9) ; et Alexandre Polyhistor, fragm. 458 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 239). Le récit d'après lequel Pythagore aurait servi dans l'armée de Nergilos, roi d'Assyrie (*Abydène*, fragm. 7 dans *les Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 282), repose probablement sur une confusion de noms ; parmi les rois grecs de Chypre mentionnés dans les inscriptions d'Asarhaddon et d'Assourbanabal, il y a un prince dont le nom Pis'agourou rappellerait le nom de Pythagore, si la lecture en était certaine.

⁴¹¹ Cf. *Fragm. H. Gr.*, t. 11, p. 24-26 ; Démocrite aurait traduit un ouvrage d'assyrien en grec. Sur la légende de Démocrite alchimiste, voir Berthelot, *les Origines de l'alchimie*, p. 145 sqq.

⁴¹² Simplicius, *Commentaire sur Aristote, De Cælo*, p. 503, A.

⁴¹³ Hipparque décrit cependant, d'après des sources babyloniennes, plusieurs observations d'éclipses de lune, celles des années 720, 740, 621, 523 (Ptolémée, *Magna Syntaxis*, IV, 5, 8 ; V, 14).

⁴¹⁴ Vitruve, IX, 4.

⁴¹⁵ Voir, sur l'introduction de l'astrologie chaldéenne en Grèce, les observations de Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, t. I, p. 206 sqq.

contingents de colons involontaires : les cantons riverains de l'Euphrate et de l'Oronte en reçurent un grand nombre qui s'installèrent dans le Bit-Adini, aux environs d'Hamath et de Damas, chez les Hittites. Sans cesse renforcés par des groupes d'exilés nouveaux, grossis par l'appoint que leur apportaient de leur plein gré les tribus du désert, araméennes comme eux, leur action fut si active et la résistance des indigènes fut si faible, qu'ils gagnèrent d'abord une prépondérance marquée, puis qu'ils absorbèrent les restes des populations anciennes. La chute de Ninive, la victoire de Nabuchodorosor à Gargamish, en les rangeant sous l'autorité directe de leurs frères restés en Chaldée, augmentèrent encore leur puissance d'assimilation : la Syrie du Nord devint un des sièges principaux de la race araméenne, et presque l'Aram par excellence. Quand la domination persane succéda à la chaldéenne, l'araméen ne perdit rien de son importance. Il demeura la langue officielle de l'empire dans toutes les provinces occidentales : on le retrouve sur les monnaies de l'Asie Mineure, sur les papyrus et sur les stèles de l'Égypte⁴¹⁶, dans les édits et dans la correspondance des satrapes et même du grand roi. De Nisib à Raphia, des rives du golfe Persique à celles de la mer Rouge, il se substitua à presque toutes les langues, sémitiques ou non, parlées jusqu'alors. Le phénicien lui résista d'abord avec succès, et se maintint longtemps encore sur la côte et dans l'île de Chypre⁴¹⁷ ; mais l'hébreu, déjà attaqué pendant la captivité, s'effaça devant lui et disparut peu à peu au contact des dialectes que parlaient les colonies voisines de Jérusalem. Il persista comme « langue noble de l'aristocratie restée fidèle à la vieille discipline de Juda », puis, quand l'araméen lui eut enlevé ce dernier retranchement, comme langue littéraire et liturgique⁴¹⁸.

Les Juifs : Esdras, Néhémie et la loi mosaïque.

Les compagnons de Shesbazzar, délivrés par le décret de Cyrus, étaient partis de Babylone au milieu des acclamations et de la joie universelles, mais leur arrivée dans la patrie n'avait rien du triomphe qu'avaient espéré les prophètes. Quelques familles s'étaient logées, comme elles l'avaient pu, parmi les ruines de Jérusalem ; les autres s'étaient dispersées dans les bourgs de la banlieue. Au nord et à l'ouest, l'établissement s'était fait sans difficulté : Bethlehem, Anathoth, Géba, Kiriath-Iéarim, Mikhmash, Béthel, Ono, Jéricho, à moitié désertes depuis la captivité, avaient accueilli avec joie le renfort inespéré qui leur survenait⁴¹⁹. Au sud, le progrès avait été enrayé par les Édomites, à qui Nabuchodorosor avait donné jadis Hébron, Juda et l'Acrabattène⁴²⁰, en récompense de leurs services. La prise de possession achevée, on eût dû se mettre à la reconstruction du temple, mais les immigrants s'étaient découragés après avoir relevé l'autel des sacrifices⁴²¹. Le nouveau sanctuaire était loin d'avoir les dimensions de l'ancien ; aussi « un grand nombre d'entre les prêtres et les lévites, et les vieux pères de famille qui avaient vu le premier temple, pleurèrent et sanglotèrent quand on posa les fondements de celui-ci ». Les générations de l'exil, chez qui les souvenirs glorieux

⁴¹⁶ Clermont-Ganneau, *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, 1880.

⁴¹⁷ Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1875, p. 196.

⁴¹⁸ Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1875, p. 144 sqq.

⁴¹⁹ *Esdras*, II, 1 sqq.

⁴²⁰ L'Acrabattène était la portion de territoire qui s'étend le long du Jourdain, entre Jéricho et les frontières de la Samarie.

⁴²¹ *Esdras*, III. Le texte semble dire qu'on avait retrouvé les fondements de l'ancien autel et qu'on y avait construit l'autel nouveau.

du passé ne gâtaient point la joie du présent, « poussaient, au contraire, de bruyants cris d'allégresse, et la foule avait peine à distinguer les clameurs des uns des sanglots des autres, tellement le bruit était grand et retentissait au loin⁴²² ». Le premier enthousiasme tombé, lès difficultés de l'entreprise apparurent presque insurmontables. La colonie avait peu de ressources : les riches n'avaient pas abandonné la Chaldée⁴²³, et ils avaient laissé à leurs frères moins fortunés l'honneur de relever la ville sainte. Les émigrants apprirent bientôt à leurs dépens que Sion n'était pas la cité idéale dont « les portes seront toujours ouvertes, et de jour ni de nuit ne seront pas fermées pour laisser entrer les trésors du monde » ; loin de « sucer le lait des peuples et d'être nourris par le sein des rois⁴²⁴ », c'est à peine si leurs champs leur fournissaient de quoi satisfaire aux besoins les plus pressants de la vie. « Vous avez semé beaucoup, leur disait l'Éternel, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans vous réchauffer, et celui qui va gagner sa journée met son salaire dans une bourse percée.⁴²⁵ » L'usurpation du faux Smerdis et les révoltes qui accompagnèrent sa chute achevèrent de les désespérer : ils suspendirent tous les travaux.

Le triomphe de Darius leur rendit courage : l'an II de ce prince, au moment qu'il tenait Nadintavbel assiégé dans Babylone, deux prophètes, Haggai et Zacharie, surgirent parmi eux. Shesbazzar n'était plus là ; un prince de la famille de David, Zorobabel, les administrait pour le compte des Perses, et le pontife Jéshoua veillait sur leurs intérêts spirituels. Les constructions reprirent, mais, depuis la chute d'Israël, les montagnes d'Éphraïm étaient habitées par des Syriens et des Chaldéens, gens de Babylone et de Kouta, d'Ava, d'Hamath et de Sépharvaïm, que les rois de Ninive y avaient déportés à plusieurs reprises. « Et d'abord ils ne révéraient pas Jahvé, et il lança contre eux des lions qui firent un carnage parmi eux. On en parla au prince d'Assour en ces termes : « Les peuples que tu as placés dans les villes de Samarie ne connaissent point le culte du Dieu du pays, et celui-ci a lancé contre eux les lions, et voilà que ceux-ci les tuent, parce qu'ils ne connaissent point le culte du Dieu du pays ». On leur envoya donc un des prêtres prisonniers, qui leur enseigna « le droit » de Jahvé, et qui institua à son tour « des prêtres choisis dans la masse du peuple, lesquels firent parmi eux les sacrifices dans les lieux du culte⁴²⁶ ». Lorsqu'ils apprirent qu'on se préparait à édifier le temple de Jérusalem, ils furent remplis de joie et ils demandèrent à Zorobabel la permission de participer au travail : « Nous voulons bâtir avec vous, car nous nous adressons au même Dieu que vous, et c'est à lui que nous sacrifions depuis qu'Asarhaddon nous a établis ici ». Un demi-siècle plus tôt, leur ambassade aurait été accueillie avec joie, mais les Juifs de l'exil n'avaient plus pour les divinités païennes la tendresse des Juifs d'autrefois : ils étaient morts à l'idolâtrie⁴²⁷. Zorobabel rejeta les propositions de ces Koutéens qui accouplaient au nom de Jahvé celui de leurs anciens dieux, Adrammélech, Nirgal, Tartak, Annamélech ; blessés par son refus, ils s'ingénièrent à empêcher l'accomplissement de l'œuvre à laquelle on leur interdisait de s'associer, et ils la dénoncèrent aux Perses comme étant propre à troubler la paix de l'empire. Darius, instruit de ce

⁴²² Esdras, III, 10-13.

⁴²³ Esdras, I, 4-6.

⁴²⁴ Anonyme (*Isaïe*, LX, v, 11, 16).

⁴²⁵ Haggai, I, 5.

⁴²⁶ *II Rois*, xvii, 24-40.

⁴²⁷ C'est l'expression de Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 214.

qui se passait par le gouverneur de Syrie, ordonna l'exécution pure et simple du décret rendu par Cyrus : quatre années plus tard, le temple était terminé⁴²⁸.

La tâche accomplie, Zorobabel disparut de la scène. Mourut-il en paix à l'ombre du sanctuaire qu'il avait restauré ? Fut-il obligé de rentrer à Babylone ? Haggai l'avait représenté comme le sauveur d'Israël, et c'en était assez d'une pareille prédiction pour le rendre suspect de trahison aux yeux des Perses et pour motiver son rappel⁴²⁹. Lui parti, Jéshoua resta seul chargé du gouvernement. Le rôle du grand prêtre s'était fort développé pendant l'exil. Il n'était plus uniquement le chef des sacrificateurs, le premier parmi ses égaux, mais le pontife suprême ; les descendants de David écartés, c'est à lui que la plus haute place appartenait dans les conseils de la nation. « La dignité pontificale se trouva ainsi instituée de fait, comme une conséquence presque nécessaire de la situation : et si, plus tard, ce fait fut érigé en théorie, et forma une partie capitale de la législation, cela nous surprendra d'autant moins que l'histoire de la papauté chrétienne nous offre un exemple absolument semblable. L'évêque d'une ville placée dans les conditions de Jérusalem et de Rome, et qui n'a plus à côté de lui de souverain laïque, a toujours les chances de devenir souverain lui-même.⁴³⁰ » La composition de la colonie juive rendait la transition plus facile. Le nombre des personnes attachées au temple par un lien quelconque était fort considérable, et la condition du corps sacerdotal avait changé. Ézéchiël avait, le premier, déclaré que ceux-là seuls dont l'orthodoxie avait toujours été inébranlable, les « fils de Zadok », jouiraient du privilège de servir à l'autel : il avait exclu de la prêtrise les enfants de Lévi, qui avaient sacrifié sur les hauts lieux, et il les avait relégués dans les fonctions secondaires. Cette disposition théorique reçut un commencement d'exécution au retour de la captivité, et, pour la première fois dans l'histoire de la religion hébraïque, les prêtres furent séparés des lévites⁴³¹. On conçoit que cette dégradation ne fut pas pour plaire à ceux qu'elle frappait : quelques lévites, soixante-quatorze contre quatre mille prêtres, consentirent à quitter Babylone. Au dessous d'eux, les chantres, les portiers, les descendants des esclaves sacrés, complétaient la hiérarchie. Tous réunis formaient un corps compact de cinq mille personnes, le huitième environ de la population totale⁴³², et Jéshoua n'eut pas de peine à se faire proclamer chef de la communauté.

Son fils Joïakim lui succéda, puis son petit-fils Éliashîb⁴³³. Leur pouvoir, restreint dans le domaine politique par la surveillance des satrapes de Syrie, était des plus étendus en matières civiles et religieuses. C'était pure condescendance s'ils consultaient les prêtres de haut rang, les cheikhs ou l'assemblée, dans les cas importants⁴³⁴ : Jérusalem végéta plutôt qu'elle ne vécut sous leur autorité. Ce qu'on avait attendu de Jahvé avait été si extraordinaire, et les prophètes avaient tant promis de sa part, qu'une sorte de découragement s'empara des esprits quand on vit combien peu la réalité répondait aux espérances. Le Deutéronome avait toujours force de loi, mais, bien qu'il fût en vigueur depuis plus d'un siècle,

⁴²⁸ *Esdras*, IV-VI.

⁴²⁹ Le récit de Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 4.2) sur deux expéditions de Zorobabel paraît être emprunté, partie au livre canonique d'*Esdras*, partie à l'écrit non canonique qui porte le nom de troisième livre d'*Esdras*.

⁴³⁰ Reuss, *Bible, l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 229-230.

⁴³¹ Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 202-204.

⁴³² Le huitième, d'après ce nombre total donné par *Esdras*, II, 64 ; le sixième, si l'on s'en réfère aux nombres partiels donnés pour chacune des familles composant la colonie.

⁴³³ *Néhémie*, XII, 40.

⁴³⁴ Sur cette constitution du pouvoir des grands prêtres, voir Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 214-215.

il « n'était pas encore parvenu, autant que nous pouvons en juger, à s'attacher le cœur du peuple. Ses exhortations avaient beau retentir avec tout leur sérieux et toute leur insistance : Toi, Israël, tu dois aimer Jahvé, ton dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de ta force !⁴³⁵ Si cette parole trouvait encore quelque écho dans la conscience d'un petit nombre, il ne s'était point formé de peuple particulier consacré à Jahvé⁴³⁶ ». Loin de là, les mariages contractés avec des femmes étrangères, moabites, philistines, koutéennes, altéraient chaque jour la pureté de la race. Déjà la langue antique disparaissait peu à peu, et on pouvait prévoir le moment où la petite famille juive perdrait son individualité, sinon sa religion⁴³⁷.

Le salut vint de Babylone. Ceux des exilés qui y séjournèrent, loin du seul sanctuaire dont ils reconnussent la légalité, avaient pris l'habitude de se réunir le jour du sabbat et de s'édifier mutuellement par la prière en commun, par la lecture, par la prédication : la synagogue, établie partout où ils se trouvaient en nombre suffisant, les empêchait d'être absorbés, comme les Éphraïmites l'avaient été avant eux, par les païens qui les environnaient. Le principe de la religion sauvée, on s'était peu inquiété d'abord d'en préserver les formes extérieures. Ézéchiël avait, il est vrai, introduit le rituel dans son plan de restauration, mais ses idées à cet égard avaient été peu goûtées des contemporains : elles triomphèrent auprès de la génération suivante, et elles formèrent la règle dont les docteurs de Juda s'inspirèrent. Au temps des rois, le temple de Jérusalem avait eu ses lois propres qui déterminaient jusque dans le détail les cérémonies de la purification de l'offrande et du sacrifice, les rapports des membres du clergé entre eux et avec la communauté, en un mot tout ce qui constituait aux yeux des fidèles « le droit du dieu du pays » ; mais ces lois, transmises oralement de siècle en siècle, n'avaient pas été écrites pour la plupart et elles risquaient de tomber dans l'oubli faute d'un sanctuaire où les appliquer. Les prêtres s'ingénierent à les recueillir, à les coordonner, à en approfondir le sens et l'origine. C'était un travail minutieux et de longue haleine ; le gros en était déjà terminé pourtant dans la première moitié du V^e siècle, et le tout était consigné dans un ouvrage spécial qu'on s'est plu à nommer le *Livre des Origines*. Le Livre des Origines est à la fois un code et une histoire, mais l'histoire n'y figure le plus souvent que pour justifier les lois par une sorte d'exposé de motifs⁴³⁸. Si l'auteur remonte jusqu'à l'origine des choses, c'est que le récit de la création est la mise en action d'une des ordonnances de la législation sacerdotale: Dieu, en travaillant six jours et en se reposant le septième, prêchait d'exemple l'observance du sabbat⁴³⁹. S'il raconte avec complaisance la conclusion du pacte entre Dieu et Abraham, c'est qu'il prétend illustrer l'usage de la circoncision et la rigueur des règlements qu'elle comportait⁴⁴⁰. Où les faits ne se pliaient pas à son dessein, il les abrège, il les supprime, il les altère, il leur prête un caractère purement idéal, ou il les dénature à tel point qu'ils ne répondent plus aux exigences de la réalité. C'est ainsi qu'il recule jusqu'à Moïse le concept du sanctuaire unique et qu'il attribue aux Israélites dans le désert la possession d'un tabernacle portatif. Il en chiffre les dimensions, il en énumère les parties, il suppose les quantités d'étoffes, de peaux, de métal qui ont été employées à la construction et à l'ameublement. Le temple de Jérusalem

⁴³⁵ Deutéronome, VI, 5.

⁴³⁶ Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 121.

⁴³⁷ Esdras, IV-X ; Néhémie, XIII, 24-31.

⁴³⁸ Voir sur ces questions : Reuss, *L'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 231 sqq. ; Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 148 sqq.

⁴³⁹ Genèse, I, II, 4.

⁴⁴⁰ Genèse, XVII.

lui fournit le motif de sa description, mais il oublie d'adapter les objets qu'il y trouve aux nécessités de la vie nomade et il surcharge les enfants d'Israël d'un matériel trop lourd pour des hordes errantes⁴⁴¹. A dire vrai, la faute est légère, car c'est le présent surtout qu'il a en vue lorsqu'il parle du passé : sa manière de comprendre les destinées de la race plut aux exilés de Babylone et elle demeura comme la version officielle de l'histoire primitive.

Les principaux textes de la loi à laquelle les récits servent de cadre furent donc attribués désormais à Moïse, non plus comme dans le Deutéronome à Moïse mourant, mais à Moïse chef de peuple et d'armée agissant au désert du Sinaï⁴⁴². Ce n'est pas ici le lieu de les examiner en détail. Quelques-uns d'entre eux, les moins nombreux, sont analogues aux prescriptions de la Thora deutéronomique, et ils interdisent l'idolâtrie⁴⁴³, le sacrifice des enfants⁴⁴⁴, l'adultère et l'inceste⁴⁴⁵, la vente à faux poids et à fausse mesure⁴⁴⁶, mais la plupart ont trait à l'organisation du culte. Jadis le sacrifice était purement volontaire, et la plupart des prophètes étaient prêts à s'écrier avec Hoshéa : « C'est à l'amour que je prends plaisir, et non aux sacrifices, et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes⁴⁴⁷ ». Au contraire, ce qui frappe dans la théorie nouvelle, « c'est l'admission du culte au rang des obligations imposées au peuple de Jahvé, et à chaque Israélite en particulier⁴⁴⁸ ». A voir le nombre des victimes que les prêtres exigeaient, on dirait que l'homme n'était né que pour subvenir aux besoins criants de l'autel, pendant les grandes fêtes de l'année, au sabbat, chaque jour. Tout est prévu d'ailleurs, la manière de présenter la bête, de l'égorger, de la dépecer, d'en répartir les morceaux. « Si l'offrande est de gros bétail, on choisira un mâle qui n'ait point de défaut. C'est à la porte du tabernacle que le donateur l'offrira, pour obtenir les bonnes grâces de l'Éternel. Il posera la main sur la tête de l'animal, pour se faire agréer, de manière que Dieu lui devienne propice. Puis il immolera le bœuf à la face de l'Éternel, et les fils d'Aaron, les prêtres, offriront le sang et aspergeront de tous côtés l'autel qui est devant la porte du tabernacle. Puis il écorchera la victime et la dépècera en ses pièces, et les fils du prêtre Aaron mettront du feu sur l'autel, et arrangeront des bûches au-dessus du feu. Puis les fils d'Aaron, les prêtres, arrangeront les pièces, la tête et la graisse, sur les brèches placées au-dessus du feu qui est sur l'autel. Mais, pour ce qui est des intestins et des jambes, il les lavera avec de l'eau, puis le prêtre fera fumer le tout sur l'autel, comme holocaustes, comme un feu d'odeur agréable pour l'Éternel.⁴⁴⁹ » De même pour les moutons ou pour les chèvres⁴⁵⁰, de même pour les oiseaux⁴⁵¹. Tout ce sang versé, toute cette chair brûlée, le vin, le lait, l'huile répandus, obligeaient les gardiens du temple et de l'autel à des soins de propreté minutieuse. Le simple particulier et le prêtre, sans cesse appelés à consommer le sacrifice, devaient toujours être dans l'état de pureté légale, sans

⁴⁴¹ Sur le Tabernacle, voir Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 35 sqq. Le récit, de la construction du Tabernacle n'existait pas encore sous sa forme actuelle à l'époque où fut faite la traduction des Septante.

⁴⁴² *Exode*, xxv, 4-xxxv, 47 ; xxxv, sqq. ; *Lévitique*, viii-x, etc.

⁴⁴³ *Lévitique*, xix, 4 ; *Exode*, xxii, 20.

⁴⁴⁴ *Lévitique*, xx, 4.

⁴⁴⁵ *Lévitique*, xviii, 5, xx, 10.

⁴⁴⁶ *Lévitique*, xix, 25.

⁴⁴⁷ *Hoshéa*, vi, 6.

⁴⁴⁸ Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 126.

⁴⁴⁹ *Lévitique*, i, 3-9.

⁴⁵⁰ *Lévitique*, i, 10-13.

⁴⁵¹ *Lévitique*, i, 14-17.

lequel l'offrande n'avait plus de valeur aux yeux de Jahvé. « Soyez saints, car moi je suis saint, moi l'Éternel votre Dieu !⁴⁵² » « Sanctifiez-vous donc et soyez saints, car moi l'Éternel je suis votre Dieu.⁴⁵³ » Pour les prophètes antérieurs à l'exil, la sainteté était une vertu morale. « Me présenterai-je devant l'Éternel avec des holocaustes, - avec des veaux d'un an ? - Agréera-t-il des milliers de béliers - des myriades de torrents d'huile ? ... - Ô mortel, on t'a dit ce qui est bien, - ce que l'Éternel réclame de toi : - Aimer la charité, - et marcher humblement devant ton Dieu.⁴⁵⁴ » Pour les prêtres, elle résultait surtout de l'observance matérielle des prescriptions contenues dans la loi. On la perdait malgré soi, sans presque y songer, par le contact du vêtement qu'on portait avec un objet ou avec une personne souillée⁴⁵⁵ ; on la recouvrait en se soumettant aux rites variés de l'expiation. Chaque transgression, si légère qu'elle fût, obligeait le coupable à un sacrifice spécial : une fois l'an, le jour du pardon, le prêtre accomplissait la propitiation pour tous les péchés des enfants d'Israël⁴⁵⁶.

Les prêtres vivant en Chaldée n'avaient pu songer à appliquer eux-mêmes cette législation. Pendant quelques années ils se contentèrent de revoir leur oeuvre, de l'augmenter, de l'interpréter par l'écriture et par la parole faute d'être sacrificateurs, ils se firent docteurs et scribes. Quand la théorie ne leur suffit plus et qu'ils voulurent passer à la pratique, ils rencontrèrent des difficultés à Jérusalem. Le peuple se montrait peu enclin à payer la dîme, à observer régulièrement les rites, à remplir des devoirs religieux dont le principal paraissait être l'obligation d'entretenir à ses frais un clergé nombreux. Les prêtres, gagnés par le relâchement général, n'offraient plus que des victimes tarées et ils traitaient Dieu comme les hommes les traitaient eux-mêmes. Un prophète, le dernier de ceux dont nous ayons conservé les prédictions, leur avait demandé compte de leur conduite au nom de l'Éternel⁴⁵⁷ ; mais sa voix, écho trop affaibli de celle des grands poètes du siècle précédent, n'avait pas éveillé d'écho dans Israël. Cependant, les rapports continuaient à être fréquents entre les Juifs qui étaient revenus de l'exil et ceux qui demeuraient encore à l'étranger. Vers 385, l'un de ces derniers, Néhémie, qui appartenait à une famille puissante et qui servait comme échanson auprès d'Artaxerxès II, ému par les malheurs de Jérusalem, résolut d'implorer la pitié du roi, en faveur de ses coreligionnaires. « Or, au mois de Nisan de la vingtième année, comme c'était à mon tour de présenter le vin, je pris le vin, et l'offris au roi. Et quoique je dissimulasse mon chagrin, le roi me dit : « Pourquoi as-tu mauvaise mine ? Tu n'es pourtant pas malade ? ce ne peut être qu'un chagrin de cœur ». J'eus bien peur et je répondis : « Vive a jamais le roi ! Comment n'aurais-je pas mauvaise mine quand la ville où sont les nombreux tombeaux de mes pères est en ruine et que ses portes sont détruites par le feu ? » Le roi, qui ce jour-là était d'humeur clémente, lui accorda l'autorisation de quitter Suse, de se rendre en Judée, puis de couper dans les forêts royales le bois nécessaire, et de rebâtir le château, les murailles et la maison du gouverneur⁴⁵⁸. Cela ne faisait point l'affaire des ennemis de Juda, et leurs chefs, San-

⁴⁵² *Lévitique*, XIX, 2.

⁴⁵³ *Lévitique*, XX, 8.

⁴⁵⁴ *Michée*, V, 7-10.

⁴⁵⁵ Ainsi par le cadavre d'un animal impur (*Lévitique*, v, 2), même d'un insecte (*Lévitique*, XI, 20-25).

⁴⁵⁶ *Lévitique*, xvi, I, 29-34. Cf. Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 251 sqq. ; *Religion nationale et religion universelle*, p. 125-126.

⁴⁵⁷ C'est celui qu'on nomme à tort Malachie : une tradition assez ancienne veut que ce prophète dont le nom est perdu ait été Esdras.

⁴⁵⁸ *Néhémie*, I.

neballat de Bethhoron et Tobiyah l'Ammonite, mirent tout en oeuvre pour entraver l'exécution du projet. Néhémie déjoua leurs ruses et, après avoir étudié secrètement l'état des lieux, il communiqua aux chefs de la communauté les ordres dont il était porteur : le travail, réparti entre les familles, fut achevé en cinquante-deux jours⁴⁵⁹. Son séjour dura douze années, durant lesquelles il rendit d'autant plus de services aux siens que ses fonctions intimes auprès du roi et son titre de gouverneur lui prêtaient une autorité considérable. Vers 372, il retourna à Babylone, et il continua ses bons offices envers son peuple, à la cour du souverain.

Toutefois son rôle avait été surtout un rôle politique : la réforme religieuse restait encore à accomplir. Or, il y avait alors à Babylone un certain Esdras, fils de Séraïah, habile docteur, « qui s'était attaché à étudier la loi de l'Éternel, à la pratiquer, à en enseigner les statuts et les règles⁴⁶⁰ ». Sa réputation comme savant et comme sujet loyal était si bien établie parmi ses compatriotes et parmi les Perses, que le roi lui accorda sans difficulté l'autorisation d'aller inspecter Juda et Jérusalem, d'après la loi de son dieu, qu'il « avait en main », puis « d'établir des magistrats et des juges pour rendre la justice aux gens d'au delà l'Euphrate et à tous ceux qui connaissaient la loi de son Dieu », Juifs ou prosélytes⁴⁶¹. Trois des clans demeurés jusqu'alors à Babylone, quatorze cent quatre-vingt seize individus de moindre rang, trente-huit lévites et deux cent vingt serviteurs du temple consentirent à l'accompagner. L'exode, commencé par un jeûne solennel, dura quatre mois⁴⁶². Arrivés au terme du voyage, et les sacrifices d'action de grâce accomplis, les émigrants apprirent avec douleur qu'Israël, y compris les prêtres et les lévites, ne se tenait pas à l'écart des « autres habitants du pays. Ils avaient pris de leurs filles pour eux et pour leurs enfants, et avaient mêlé ainsi la race sainte et les païens : même les chefs et les magistrats avaient été des premiers à donner l'exemple de ce crime ». A ces tristes nouvelles, Esdras déchira ses vêtements et s'arracha la barbe et les cheveux, puis il resta assis dans une profonde stupeur, tandis que les fidèles s'assemblaient auprès de lui. Le soir seulement, au moment de l'offrande, il rompit le silence, et, tombant à genoux, les mains levées vers l'Éternel, il confessa les fautes du peuple : « Mon Dieu, je suis dans la confusion et j'ai honte de lever la face vers toi, ô mon Dieu! car nos péchés sont nombreux au point de dépasser nos têtes, et nos fautes ont grandi jusqu'à toucher le ciel... Après tout ce qui nous est arrivé par suite de nos méfaits et de notre grande iniquité, quand toi, ô notre Dieu, tu nous as remis une part de nos fautes, et nous a accordés ce reste que voici, en viendrons-nous de nouveau à enfreindre tes commandements et à nous allier à ces peuples abominables ? Certes, Tu t'irriterais contre nous au point de nous achever, sans laisser échapper ni survivre personne. Éternel, Dieu d'Israël, tu es juste, car il ne reste plus aujourd'hui de nous qu'un petit nombre ; nous voilà toujours en face de toi comme des coupables : nul ne saurait subsister devant toi pour cette raison⁴⁶³ ».

Son émotion gagna les assistants, et l'un d'eux, Shékaniah, fils de Jékhiel, avouant le péché commun, lui demanda s'il n'y avait pas encore une espérance pour Israël. « Faisons maintenant un pacte avec notre Dieu, à l'effet de renvoyer

⁴⁵⁹ *Néhémie*, II-VI.

⁴⁶⁰ *Esdras*, VII, 5-10.

⁴⁶¹ *Esdras*, VII, 11-29.

⁴⁶² *Esdras*, VIII, 1-35.

⁴⁶³ *Esdras*, VIII, 35-IX.

toutes ces femmes et leurs enfants, d'après le conseil de notre seigneur et de ceux qui respectent le commandement de Dieu : qu'il soit fait selon la loi. Allons, c'est ton affaire ; nous serons avec toi. Courage et agis. » Esdras se hâta d'accepter cette proposition qui lui allégeait singulièrement la tâche : il prit le serment des prêtres et des cheikhs présents, puis il se retira dans l'une des chambres du temple et il y passa la nuit sans manger ni boire, « parce qu'il était en deuil du crime des exilés⁴⁶⁴ ». Peu après, le 17 du vingtième mois, il convoqua le ban et l'arrière-ban de Juda, dans les trois jours, sous peine de confiscation des biens et d'exclusion de la communauté pour quiconque n'obéirait pas à l'appel. On était en décembre, et le motif de la convocation était secret au plus grand nombre ; le peuple, assemblé sur la place du temple, grelottait sous la pluie, incertain de ce qui allait advenir. Esdras se leva, dénonça véhémentement la faute : « Et maintenant, faites-en votre confession à l'Éternel, le Dieu de vos pères, et agissez conformément à sa volonté : séparez-vous des peuples de ce pays et des femmes étrangères ». Deux hommes seulement osèrent parler contre le projet, et ils ne furent appuyés que d'un cheik et d'un lévite ; les autres consentirent, et ils demandèrent quelques jours de répit qui leur furent accordés. Deux mois après, le divorce était consommé. On ne sait combien de gens du commun la sentence frappa, mais cent treize prêtres avaient des femmes étrangères, et plusieurs d'entre eux les renvoyèrent avec leurs enfants : il leur avait été fait selon la loi⁴⁶⁵.

Un an plus tard, Esdras crut le moment venu de promulguer la constitution religieuse qui devait faire de Juda le serviteur par excellence de Dieu. Le premier jour du septième mois, un peu avant la fête d'automne, il rassembla le peuple à Jérusalem sur la place qui est devant la porte de l'eau. Il siégeait lui-même sur une estrade en bois qu'on avait dressée exprès, et les principaux des prêtres qui l'avaient aidé étaient assis à côté de lui. « Il ouvrit le livre à la vue de tout le peuple, et tout le peuple se leva. Et il bénit Jahvé, le grand dieu, et tout le peuple répondit Amen, amen ! en levant les mains, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent la face contre terre. » La lecture commença après l'énonciation de chaque titre, des lévites placés d'espace en espace interprétaient et développaient les formules en langage familier, de manière à en rendre le sens intelligible à tous. La longue énumération des fautes et des expiations, les menaces contenues dans certains chapitres produisirent sur la foule le même effet de terreur nerveuse que les préceptes et les malédictions du Deutéronome avaient fait sur les contemporains de Josias : elle fondit en larmes, et les manifestations de désespoir devinrent telles que ceux-là même qui les avaient provoquées, Esdras et les lévites instructeurs, durent s'employer à les calmer. « Ce jour-ci est consacré à l'Éternel, votre Dieu ; ne soyez donc pas affligés et ne pleurez pas... Allez faire bonne chère, mangez du gras, buvez du doux, envoyez de quoi manger à ceux qui n'ont pas les moyens de se réjouir comme vous, et ne soyez pas tristes, car le plaisir de l'Éternel est votre force. » Et les Lévites calmèrent le peuple, disant : « Faites silence ! C'est un jour consacré ! ne soyez pas tristes ; et tout le peuple s'en alla manger et boire, et l'on envoyait des portions à ceux qui n'en avaient pas, et l'on se livrait à la joie, car chacun avait prêté attention à ce qui avait été révélé ce jour-là⁴⁶⁶ ». Esdras eut soin de ne pas laisser tomber le premier enthousiasme : dès le lendemain il convoqua les cheikhs, les prêtres, les lévites, pour régler l'ordre des fêtes prochaines. « Et ils trouvèrent qu'il était écrit, dans la loi que

⁴⁶⁴ Esdras, X, 14.

⁴⁶⁵ Esdras, X, 5-44. Cf. Kuenen, *The Religion of Israël*, t. II, p. 218-223.

⁴⁶⁶ Néhémie, VIII, 1-12.

l'Éternel avait octroyée par l'organe de Moïse, que les enfants d'Israël devaient se loger dans des cabanes de verdure. »

Sept jours durant, Jérusalem s'habilla de feuillages : les tabernacles en branches d'olivier, de myrte et de palmier s'élevaient partout sur les toits des maisons, dans les cours, sur les parois du temple, aux portes de la ville⁴⁶⁷. Puis, le vingt-sept du même mois, le peuple prit le deuil pour confesser ses propres péchés et les fautes de ses pères⁴⁶⁸. Puis, pour couronner le tout, Esdras lui fit prêter le serment solennel de respecter désormais la loi de Moïse et d'y conformer sa vie. « Nous jurâmes que nous ne donnerions point nos filles à des étrangers, ni nous ne prendrions des leurs pour nos fils ; de plus, que nous n'achèterons rien d'eux le jour du sabbat ni tel autre jour consacré, et que, chaque septième année, nos champs chômeraient et nous ferions la remise des dettes. En outre, nous nous imposâmes l'obligation de donner annuellement un tiers de siècle pour le service du temple, savoir, pour les pains de proposition, pour les oblations et pour les holocaustes de chaque jour, ainsi que pour ceux des sabbats des nouvelles lunes, des grandes fêtes, pour offrandes et pour sacrifices expiatoires faits en faveur de tout le peuple, et en général pour tout ce qui concernait les besoins de la maison de notre Dieu. Nous répartîmes aussi par la voie du sort, prêtres, lévites et laïques, les prestations en bois à faire pour le temple, annuellement, à époques fixes, par les familles, pour entretenir le feu, sur l'autel de l'Éternel notre Dieu, comme cela est prescrit dans la loi. Nous nous engageâmes à apporter annuellement à la maison de Dieu les prémices de notre sol et les prémices de tous les fruits des arbres ; ainsi que les premiers-nés de nos fils et de nos bêtes, comme cela est prescrit dans la loi, et les premiers-nés de notre gros et de notre menu bétail, pour les présenter au temple aux prêtres qui y seraient de service ; enfin les prémices de notre mouture et nos offrandes et le fruit des arbres : le vin et l'huile, nous devions les apporter aux prêtres, dans les cellules du temple, et donner la dîme de notre sol aux lévites, les lévites recueillant eux-mêmes la dîme dans tous les endroits où se faisait la culture. Et quand les lévites recueilleraient la dîme, un prêtre de la race d'Aharon devait être avec eux, et les lévites devaient porter la dîme de la dîme au temple, dans les chambres qui serviraient de magasins. Et nous ne devons pas abandonner la maison de notre Dieu.⁴⁶⁹ »

La réforme rencontra une vive résistance. Bien des gens, même parmi les prêtres et les prophètes, trouvèrent que les réformateurs avaient employé des moyens trop violents pour arriver à leurs fins, que le renvoi des femmes étrangères était pour le moins imprudent, que l'augmentation des dîmes et la multiplication des sacrifices imposaient des charges trop lourdes à la communauté. L'absence de Néhémie les encouragea à réagir. Tobiyah l'Ammonite avait à Jérusalem beaucoup de parents et d'amis : le grand prêtre Eliashîb mit à sa disposition une des chambres du temple. Les marchands étrangers et les Juifs eux-mêmes profanèrent ouvertement le sabbat ; ils foulèrent le pressoir ce jour-là comme les autres jours, ou ils amenaient à Jérusalem du blé, du vin, des raisins, des figues, du poisson et toute sorte de fardeaux. La dîme était négligée, et les unions prohibées redevenaient fréquentes : le petit-fils d'Eliashîb épousa une fille de Sanneballat. Au retour, Néhémie n'hésita pas à recourir à la menace et à la force pour rétablir le droit. Les marchands indigènes ou tyriens furent consignés aux portes

⁴⁶⁷ Néhémie, VIII, 13-18.

⁴⁶⁸ Néhémie, IX.

⁴⁶⁹ Néhémie, X. Cf. sur l'authenticité des renseignements contenus dans ce chapitre et dans les précédents, Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 286 sqq.

de la ville, le jour du sabbat. Le mobilier de Tobiyah fut jeté hors la chambre, et les parties du temple avoisinantes furent purifiées. Les maris des femmes étrangères furent traités rudement : « Je leur fis des reproches, je les maudis, j'en frappai quelques-uns, je les tirai par les cheveux, je les adjurai au nom de Dieu ». Ceux qui ne se laissèrent point toucher par ces façons d'agir furent contraints de s'exiler : le petit-fils d'Eliashîb se retira chez son beau-père⁴⁷⁰. La lutte continua longtemps encore : quelques années à peine avant la conquête d'Alexandre, un autre membre de la famille pontificale, Manashshé, qui avait épousé la fille d'un autre Sanneballat, dut quitter Jérusalem. Les Samaritains l'accueillirent et ils fondèrent pour lui sur le mont Garizim un sanctuaire de Jahvé, rival du temple de Jérusalem⁴⁷¹. Cependant l'opposition faiblissait peu à peu, les générations nouvelles, dressées dès l'enfance à se courber devant la volonté de Dieu manifestée dans la loi, en arrivaient à aimer [d'instinct et comme de naissance] les pratiques et les prescriptions que leurs ancêtres avaient jugées trop sévères. Le vieil Israël se transformait. L'idée de la royauté s'était effacée la première, puis le don de prophétie avait disparu. Le prophète, toujours entraîné par l'imagination et par l'enthousiasme, ne pouvait plus subsister dans un monde où chaque mouvement et presque chaque pensée était défini à l'avance, et où la moindre dérogation à la règle était punie sévèrement ; il fut remplacé par le légiste, par le scribe, habile à expliquer les textes sacrés et à en deviner le sens abstrait⁴⁷².

Cependant la race croissait en nombre ; la dispersion, loin de lui nuire, favorisait son développement, et la plupart des enfants d'Israël, devenus étrangers à leurs frères, ne pouvaient plus participer matériellement aux rites qui consacraient l'unité nationale. Les lois et la tradition étaient le seul bien qui restât aux Juifs de Chaldée comme aux Juifs de Perse ou d'Égypte, mais lois et traditions étaient dispersées dans plusieurs ouvrages, dont quelques-uns, comme les histoires des origines du peuple hébreu, le livre de l'alliance, le code de Josias, remontaient jusqu'aux temps de l'indépendance et n'étaient pas toujours facilement accessibles, même aux lettrés. L'idée de réunir et d'unifier ces documents devait donc se présenter naturellement à l'esprit des docteurs qui succédèrent à Néhémie ; ils travaillèrent longuement et patiemment à la réaliser pendant le siècle qui précéda la conquête d'Alexandre. Pour composer la chronique des premiers âges du monde, ils avaient les deux livres publiés dans les royaumes d'Israël et de Juda vers le huitième siècle. Ils les découpèrent en morceaux, qu'ils cousirent l'un à l'autre par des transitions fort brèves, sans s'inquiéter d'en éliminer les contradictions ou les répétitions. Pour la période qui précède immédiatement l'établissement des tribus au pays de Canaan, et dont Moïse était devenu le héros, ils suivirent l'ordre que leur indiquaient les notices mêlées aux deux codes principaux. Celui d'Esdras, qui était le dernier en date, eut la primauté, parce que l'auteur disait qu'il avait été rédigé au pied du Sinaï et dans le désert. Celui de Josias affirmait n'avoir été promulgué que dans les plaines de Moab et sur les bords du Jourdain : il prit rang après celui d'Esdras. Cet ensemble de récits et de décrets divins, complété plus tard et partagé en cinq livres, forme aujourd'hui notre Pentateuque⁴⁷³. La rédaction n'en était pas encore terminée au moment où l'empire perse tomba ; elle absorba toutes les forces du peuple juif et elle le détourna de se mêler à la plupart des événements qui s'accomplissaient autour de lui. Il

⁴⁷⁰ Néhémie, XIII.

⁴⁷¹ Josèphe, *Ant. jud.*, XI, VII, 2 ; VIII, 2-4.

⁴⁷² Kuenen, *The religion of Israël*, t. II, p. 240 sqq.

⁴⁷³ Voir dans Reuss, *l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, Introduction, la démonstration de ces faits.

commit pourtant l'imprudence de se compromettre au soulèvement des cités phéniciennes contre Ochos, et il en fut puni sévèrement. Quand Sidon capitula, les plus compromis des nobles de Jérusalem furent exilés en Hyrcanie⁴⁷⁴ ; les autres passèrent dans l'angoisse les quelques années qui précédèrent la conquête macédonienne.

L'Égypte.

L'Assyrie n'était plus ; Babylone et la Phénicie se mouraient ; les Juifs appartenaient encore au passé plutôt qu'au présent ; seule, l'indestructible Égypte avait échappé au naufrage et elle paraissait devoir survivre à ses rivales aussi longtemps qu'elle les avait précédées dans l'histoire. Elle était celle des nations orientales que les Grecs connaissaient le mieux ; les marchands, les mercenaires, les voyageurs la parcouraient librement, et les relations d'Hécatée de Milet, d'Hérodote d'Halicarnasse, d'Hellanicus de Lesbos⁴⁷⁵, en avaient signalé les singularités. On l'abordait d'ordinaire par l'ouest, comme font de nos jours les touristes ou les négociants européens. Avant Alexandre, Rakoti n'était qu'un village⁴⁷⁶, et l'île de Pharos n'avait d'autre gloire que d'avoir été chantée par Homère⁴⁷⁷. Mais on trouvait, échelonnées le long de la branche canopique, Naucratis et les bourgades qui dépendaient d'elle, Anthylla, Archandroupolis⁴⁷⁸. C'était comme un prolongement de la Grèce : la véritable Égypte commençait à Saïs, quelques lieues plus à l'est. Saïs était pleine de la xxvi^e dynastie ; on y montrait le palais où Psammétique II avait reçu la députation des Éléens venue pour le consulter au sujet des jeux Olympiques⁴⁷⁹, et celui dans lequel Apriès avait été enfermé, puis exécuté après sa défaite⁴⁸⁰. Les propylées du temple de Nit paraissaient gigantesques à des gens accoutumés aux petites dimensions de la plupart des temples grecs. La déesse témoignait une humeur hospitalière à l'égard des étrangers : Grecs ou Persans, elle les accueillait à ses pompes et elle les initiait à quelques-uns de ses rites secondaires sans exiger rien d'eux qu'un peu de discrétion⁴⁸¹. Le soir du 17 Thot, Hérodote vit les habitants, riches ou pauvres, ranger autour de leur maison les grandes lampes plates remplies d'huile et de sel qu'on tenait allumées, la nuit durant, en l'honneur d'Osiris et des morts⁴⁸². Il pénétra dans le temple du dieu au nom ineffable, et il assista, perdu dans la foule, aux scènes de la vie, de la passion et de la résurrection que les prêtres représentaient sur le lac sacré⁴⁸³. Les théologiens ne dévoilaient pas aux barbares le fond même de leur doctrine, mais le peu qu'ils en laissaient entrevoir remplissait les voyageurs grecs de respect et d'étonnement.

⁴⁷⁴ Josèphe, *Ant. Jud.*, XI, VII, § 1 ; cf. Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 78.

⁴⁷⁵ Sur les écrivains grecs qui ont traité de l'Égypte antérieurement à Alexandre, cf. les renseignements rassemblés par A. von Gutschmid, *Scriptorum rerum ægyptiacarum series* (*Philologus*, t. X).

⁴⁷⁶ Brugsch, *Dict. géographique*, p. 66, 68, 451.

⁴⁷⁷ *Odyssée*, IV, 354-359.

⁴⁷⁸ Hérodote, II, xcvi-xcviii. L'emplacement de ces deux villes n'a pas été encore déterminé avec certitude.

⁴⁷⁹ Hérodote, II, ccxxv ; Diodore, I, 95, rapporte la même anecdote au règne d'Amasis.

⁴⁸⁰ Hérodote, II, cix.

⁴⁸¹ Hérodote, II, clxxx.

⁴⁸² Hérodote, II, lxii. C'est la fête d'allumer la flamme dont la date est donnée, entre autres, par la grande inscription de Siout.

⁴⁸³ Hérodote, II, clxxi.

Comme aujourd'hui on parcourait peu alors les villes situées au centre et à l'est du Delta. On tâchait cependant d'en visiter une ou deux en guise d'échantillons, et on recueillait sur les autres le plus de renseignements qu'on pouvait. Ce qu'on apprenait d'elles par les dires des indigènes était de nature à piquer la curiosité. Mendès adorait son dieu sous la forme d'un bouc vivant⁴⁸⁴, et elle accordait à tous les individus de l'espèce un peu de la vénération qu'elle avait pour le bouc divin⁴⁸⁵. Les habitants d'Atarbêchis, dans l'île de Prosopitis, se vouaient au culte du taureau. Quand un de ces animaux mourait là ou ailleurs, on l'enfouissait dans les faubourgs, ne laissant sortir de terre qu'une seule corne ou les deux afin de marquer la place. Une fois l'an, des barques parties d'Atarbêchis faisaient le tour du pays pour ramasser les corps en putréfaction ou les ossements décharnés, qu'on ensevelissait ensuite avec soin dans une nécropole commune⁴⁸⁶. Les Égyptiens de Bousins avaient la religion belliqueuse : pendant la fête d'Isis, ils en venaient aux mains, et leur fureur fanatique se communiquait aux étrangers présents. Même les Cariens avaient imaginé le moyen de renchérir sur les indigènes ; ainsi qu'aujourd'hui les musulmans chutes à l'anniversaire de la mort de Hussein, ils se taillaient le front avec leurs couteaux⁴⁸⁷. A Paprêmis la bataille faisait également partie des pratiques du culte, mais on la réglait d'une façon particulière. Le soir de la fête d'Anhour⁴⁸⁸, au soleil couchant, quelques prêtres accomplissaient un sacrifice hâtif dans le temple, tandis que le reste du clergé local se postait à la porte, armé de gros gourdins. La cérémonie achevée, les célébrants chargeaient l'image du dieu sur un chariot à quatre roues, comme pour l'emporter dans une autre localité, mais leurs confrères s'opposaient au départ et barraient le chemin. C'est alors que les fidèles intervenaient : ils enfonçaient la porte et ils tombaient à force triques sur les révérends, qui les recevaient en bon point. Les bâtons étaient lourds, les bras vigoureux et la mêlée se prolongeait, sans que jamais personne mourût d'un mauvais coup ; du moins les prêtres l'affirmaient, et je ne comprends pas pourquoi Hérodote, qui n'était pas clerc à Paprêmis, se permet malignement de récuser leur témoignage⁴⁸⁹.

C'est presque toujours à propos d'un temple ou d'une fête qu'il cite les villes du Delta, et de fait, dans les cités secondaires de l'Égypte comme dans les petites républiques italiennes, il n'y avait d'intérêt qu'aux monuments du culte ou aux cérémonies. Hérodote visitait Bouto ou Tanis, comme on visite aujourd'hui Orviéto ou Lorette, afin d'admirer un temple ou de faire ses dévotions dans un sanctuaire célèbre. Le plus souvent l'endroit n'était rien par lui-même : une enceinte fortifiée, quelques maisons d'apparence médiocre, où les riches et les employés du gouvernement logeaient, puis, sur des monticules d'antiques décombres accrus de siècle en siècle, des masures éphémères en pisé ou en briques crues, divisées en groupes irréguliers par des ruelles sinueuses. Tout l'intérêt se concentrait sur le temple et sur les habitants, hommes et dieux. Le voyageur y pénétrait comme il pouvait, s'extasiait devant ce qu'on voulait bien lui montrer, et s'en allait recommencer plus loin, heureux s'il lui arrivait parfois, comme Hé-

⁴⁸⁴ Hérodote assure que le bouc et le dieu portaient le nom de Mendès ; les inscriptions appellent en effet Binibdidou, âme du dieu maître de Didou, le bouc adoré à Mendès, et ce nom, prononcé Bindidi par le peuple, a donné aux Grecs la forme Μενδής, Μενδήτος.

⁴⁸⁵ Hérodote, II, XLVI.

⁴⁸⁶ Hérodote, II, XLI. La façon dont sont faites les momies de boeufs qu'on trouve à Sakkarah montre qu'une coutume analogue prévalait aux environs de Memphis.

⁴⁸⁷ Hérodote, II, LIX, LXI.

⁴⁸⁸ C'est le nom égyptien du dieu qu'Hérodote appelle Arès.

⁴⁸⁹ Hérodote, II, LXIII. De même on affirmait au Caire qu'aucun des musulmans qui se soumettaient à l'épreuve de la *dosèh* n'était blessé par les sabots du cheval qui piétinait leur corps.

rodote à Bubaste, d'arriver au moment de la fête annuelle. Les pèlerins affluaient en bandes de tous les points de l'Égypte, hommes et femmes entassés pêle-mêle sur des bateaux, et ce n'était le long du chemin qu'une sorte de mascarade perpétuelle. Chaque fois qu'on touchait terre, les femmes s'échappaient à grand bruit de castagnettes et de flûtes, et elles s'en allaient provoquer d'insultes les femmes de l'endroit, dansant et se troussant à qui mieux mieux. La fête de Bastit n'avait pour les étrangers rien qui la distinguât beaucoup des autres fêtes égyptiennes : c'était une procession solennelle avec hymnes et sacrifices, mais, pendant les quelques semaines qui précédaient ou qui suivaient le jour même, la ville se transformait en un vaste lieu de plaisirs. « Les dieux du ciel jubilaient, les ancêtres se réjouissaient, ceux qui se trouvaient là s'enivraient de vin, une couronne de fleurs sur la tête ; la populace courait çà et là gaiement, la tête ruisseyante de parfums, les enfants s'ébattaient en l'honneur de la déesse, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.⁴⁹⁰ » Les drogmans contaient, non sans fierté, qu'alors on buvait plus de vin en un seul jour qu'on ne faisait le reste de l'année⁴⁹¹.

Les marais du littoral abritaient une population spéciale contre les invasions des Perses⁴⁹² et contre la visite des touristes. C'étaient gens de grand courage, sans cesse en lutte avec l'étranger, mais pauvres, farouches et mal nourris. Ils extraient leur huile à brûler non de l'olive, mais du ricin commun⁴⁹³, et ils ne buvaient que de la bière⁴⁹⁴ ; faute de blé, ils mangeaient la racine ou les graines du lotus, quelques-uns la tige du papyrus bouillie ou rôtie⁴⁹⁵. Le fond de leur alimentation était le poisson que le Menzaléh et les lacs voisins leur fournissaient en quantité considérable⁴⁹⁶. Leurs bourgs et leurs monuments, on n'en parlait pas et probablement ne valaient-ils pas la peine d'une excursion. Sauf quelques marchands ou quelques soldats d'aventure, que l'appât du gain attirait dans ces marais, la plupart des étrangers qui venaient de l'Asie ou qui s'y rendaient suivaient la route militaire, de Péluse à Daphné puis de Daphné à Bubaste. A Kerkasôron, vers le Ventre du Delta, les pyramides pointaient à l'horizon, humbles d'abord, mais bientôt si altières qu'en temps d'inondation, au moment où la vallée entière, des montagnes d'Arabie aux montagnes de Libye, ne forme plus qu'un fleuve immense, la barque semblait naviguer presque dans leur ombre⁴⁹⁷. On laissait sur la gauche Héliopolis et son temple du soleil, les carrières de Troja, et l'on abordait enfin aux quais de Memphis.

Memphis était, pour le Grec d'alors, ce que le Caire a longtemps été pour nos modernes : la cité orientale par excellence, le représentant et comme le type vivant de la vieille Égypte. Malgré les désastres qui l'avaient frappée dans les derniers siècles, c'était encore une très belle ville, la plus vaste qu'il y eût au monde avec Babylone. Les fêtes religieuses, surtout celle d'Apis, y attiraient, à certains jours de l'année, des myriades de pèlerins. Le commerce y amenait sans cesse des bandes d'étrangers venus de tous les coins de l'Afrique et de l'Asie.

⁴⁹⁰ Dümichen, *Dendera*, pl. XXVIII, I. 17-19. C'est la description de la fête de l'ivresse à Dendérah, mais elle est vraie de la fête de Bubaste.

⁴⁹¹ Hérodote, II, CXXXVII-CXXXVIII.

⁴⁹² Hérodote, II, XCIV.

⁴⁹³ Thucydide, I, 110.

⁴⁹⁴ Hérodote, II, LXXVII. Le passage où il est question de la bière ne peut s'appliquer qu'aux Égyptiens dans les marais.

⁴⁹⁵ Hérodote, II, XCII.

⁴⁹⁶ Hérodote, II, XCIII.

⁴⁹⁷ Hérodote, II, XVII, XIX, XCVII. A partir de Kerkasôron, il n'y avait plus qu'une seule route, le Nil, qu'on vint de l'ouest ou de l'est, de Sais ou de Bubaste.

Son port et ses rues devaient présenter, comme aujourd'hui les rues du Caire, le spectacle bariolé de cent races et de cent costumes divers, Phéniciens, Juifs, Araméens, Grecs, Libyens, depuis le prêtre indigène à tête rase, enjuponné de blanc, jusqu'au soldat perse de la forteresse du Mur-Blanc et au nègre du Soudan, cheveux feutrés de graisse, plumes d'autruche sur la tête, anneaux dans le nez, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et caleçon court rayé de couleurs éclatantes. La plupart des peuples qui fréquentaient la ville y possédaient chacun un quartier particulier qui portait son nom : les Phéniciens, le *Camp tyrien*⁴⁹⁸ ; les Cariens, le *Mur Carien* ; il y avait des *Caromemphites* et des *Hellénomemphites* à côté des Memphites proprement dits⁴⁹⁹. Les animaux qu'on s'attend à rencontrer le moins dans les rues d'une grosse ville circulaient sans façon au milieu de la foule, des vaches, des moutons, des chèvres ; car les gens du commun, au lieu de se tenir séparés des brutes, vivaient familièrement avec elles⁵⁰⁰ et les logeaient dans leur propre maison. Et ce n'était pas le seul trait de mœurs qui dût paraître bizarre au nouvel arrivé. On eût dit que les Égyptiens avaient à cœur de prendre en tout le contre-pied des autres nations. Le boulanger qu'on apercevait à l'œuvre par la porte de sa boutique pétrissait la pâte avec le pied ; en revanche, le maçon n'employait aucun instrument pour appliquer son mortier, et les gens du peuple ramassaient à deux mains la boue des rues mêlée d'ordures pour en réparer le mur de leur cahute⁵⁰¹. En Grèce, les plus pauvres rentraient chez eux afin de dîner à portes closes : les Égyptiens n'avaient aucune répugnance à manger et à boire dans la rue, car, disaient-ils, les choses laides et vilaines se doivent faire en secret et les honnêtes en public⁵⁰². Le premier coin d'impasse venu, un enfoncement entre deux masures, une marche sur laquelle on s'accroupit à la porte d'une maison ou d'un temple, tout leur était bon à servir de salle à manger. Le menu n'était pas riche. Une sorte de galette plate, au goût aigre, pétrie non de blé ou d'orge mais d'épeautre⁵⁰³, parfois un oignon ou un poireau, parfois un lambeau de viande ou de volaille, arrosé d'un cruchon de vin ou de bière : ce n'était pas de quoi tenter l'étranger, et d'ailleurs il aurait été mal venu à s'inviter lui-même. Le Grec, qui se nourrit de vache, était impur au premier chef : jamais homme ou femme du commun n'aurait consenti à manger au même plat que lui, non plus qu'à le baiser sur la bouche par manière de salut⁵⁰⁴. La politesse égyptienne n'admettait pas autant de familiarité que la grecque : deux amis qui se rencontraient s'arrêtaient à bonne distance l'un de l'autre, ils se tiraient la révérence et ils s'embrassaient mutuellement les genoux ou du moins ils faisaient mine de se les embrasser⁵⁰⁵. Les jeunes gens cédaient le pas à un vieillard, ou, s'ils étaient assis, ils se levaient pour le laisser passer. Le voyageur se rappelait que les Lacédémoniens en agissaient de même et il ne s'étonnait pas trop de cette marque de déférence⁵⁰⁶ ; mais rien en Grèce ne l'avait préparé à voir les femmes honnêtes aller et venir librement, sans escorte et sans voile, les

⁴⁹⁸ Hérodote, II, cxii : Τυρίων στρατόπεδον.

⁴⁹⁹ Aristagoras de Milet (fragm. 5 dans Müller-Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 98), d'après Etienne de Byzance.

⁵⁰⁰ Hérodote, II, xxxvi.

⁵⁰¹ Hérodote, II, xxxvi.

⁵⁰² Hérodote, II, xxxv.

⁵⁰³ Hérodote, II, xxxvi. Ailleurs, il appelle ce pain χυλλήστις et ce nom, qu'Hécatée de Milet connaissait déjà (fragm. 290, dans Müller-Didot. *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 20), n'est que la transcription exacte de l'égyptien *koulishiti*, mentionné à plusieurs reprises dans les documents d'époque pharaonique (*Papyrus Anastasi*, V, pl. XXI, l. 5).

⁵⁰⁴ Hérodote, II, xli.

⁵⁰⁵ Hérodote, II, xxxvii, lxxx.

⁵⁰⁶ Hérodote, II, lxxx.

épaules chargées, au contraire des hommes qui portent les fardeaux, sur la tête, courir les marchés, tenir boutique, tandis que le mari ou le père, enfermé à la maison, tissait la toile, pétrissait la terre à potier et travaillait de son métier⁵⁰⁷. De là à croire que l'homme était esclave et la femme maîtresse, il ne s'en fallait guère. Les uns faisaient remonter l'origine de cette coutume jusqu'à Osiris, les autres jusqu'à Sésostris : Sésostris était la ressource extrême des historiens grecs dans l'embarras⁵⁰⁸.

Les abords de la ville, surtout ceux de l'ancien quartier royal, étaient défendus par plusieurs étangs, restes des anciens lacs sacrés qu'Apriès avait recreusés jadis⁵⁰⁹. Le vieux palais des Pharaons commençait dès lors à tomber en ruine, mais le Mur-Blanc était encore bruyant et animé. Il renfermait, au temps d'Hérodote, une véritable armée perse, celle-là même qui avait réprimé la révolte d'Amyrtée et qu'on avait laissée à la disposition du satrape en cas de sédition nouvelle. La ville propre était remplie de temples dans le quartier étranger, temple d'Astarté phénicienne, où, depuis la dix-huitième dynastie, des prêtres d'origine syrienne célébraient les mystères de la déesse, temple de Baalzéphon, temple de Marna ; dans la ville égyptienne, temple de Râ, temple d'Amon, temple de Toumou, temple de Bastit, temple d'Isis⁵¹⁰. Le temple de Phtah, encore intact, offrait à l'admiration du visiteur un spectacle au moins comparable à celui qu'offre le temple d'Amon thébain à Karnak. Chaque roi en avait modifié le plan primitif selon son caprice, ajoutant, qui des obélisques ou des statues colossales, qui un pylône, qui une salle hypostyle. Ainsi complété par le labeur successif de trente dynasties, il était une sorte de musée de l'antiquité égyptienne, où chaque image, chaque inscription, chaque statue attirait l'attention du curieux. On voulait savoir qui étaient les peuples étrangement vêtus qu'on apercevait dans un tableau de bataille, le nom du roi qui les avait vaincus, les raisons qui l'avaient déterminé à construire telle partie de l'édifice, et il ne manquait pas de gens prêts à satisfaire de leur mieux la curiosité des visiteurs. Les interprètes étaient là pour donner des informations, et nos contemporains, qui ont en l'occasion d'employer un drogman, se figurent aisément ce que valaient des renseignements obtenus de la sorte. Les prêtres de la basse classe, portiers ou sacristains, étaient dressés au métier d'exégètes et ils connaissaient en gros l'histoire du temple où ils vivaient. Ménès l'avait fondé ; Moeris avait bâti les propylées du Nord⁵¹¹, Rhampsinite ceux de l'Ouest⁵¹², Psammétique ceux du Sud⁵¹³, Asychis ceux de l'Est, les plus beaux de tous⁵¹⁴. On savait de reste qui était Ménès. Un homme de Memphis, né au pied du temple de Phtah et des Pyramides, était familier avec Ménès et Kheops et disposé, par conséquent, à leur attribuer tout ce que les Pharaons des anciennes dynasties avaient fait de grand. Ménès n'avait pas seulement devisé le temple, il avait créé la ville ; il n'avait pas seulement créé la ville, il avait tiré des eaux le sol même sur lequel elle reposait. Avant lui, l'Égypte entière n'était qu'un marais, hormis la province de Thèbes, et rien

⁵⁰⁷ Hérodote, II, xxxv.

⁵⁰⁸ Nymphodore de Syracuse (fragm. 21, dans Müller-Didot, *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 380), où le chapitre xxxv du second livre d'Hérodote est transcrit presque entier, avec des additions d'origine inconnue.

⁵⁰⁹ Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. III ; Mariette, *Mon. divers*, pl. 30, b.

⁵¹⁰ L'énumération est empruntée en grande partie au *Papyrus Sallier* n° IV, verso, pl. I, l. 1, pl. II, l. 11.

⁵¹¹ Hérodote, II, ci.

⁵¹² Hérodote, II, cxxi.

⁵¹³ Hérodote, II, cxiii.

⁵¹⁴ Hérodote, II, cxxxvi.

n'était visible encore des cantons qui sont au nord du lac Moeris. Les alluvions avaient comblé peu à peu le golfe, les couches s'étaient accumulées ; Ménès avait détourné le cours du fleuve pour les assainir, et il avait bâti Memphis sur le terrain asséché par ses soins. Et le voyageur instruit d'approuver, car il avait observé par lui-même le travail des boues : à une journée de distance de la côte, on ne pouvait jeter la sonde sans la retirer couverte d'un limon noirâtre, preuve évidente que le Nil continuait d'empiéter sur la mer.

Nous avons retrouvé Ménès en tête de la liste des Pharaons, mais je n'inviterai personne à chercher sur les monuments Moeris, Asychis, Phéron, Protée et la plupart des personnages dont Hérodote raconte l'histoire. Le protocole égyptien comportait plusieurs manières de désigner un souverain. Sur tel pylône l'inscription est gravée au nom même, sur tel autre au prénom ou au sobriquet populaire, comme Sésostris ; ailleurs enfin un simple titre, Prouti ou Phérô, entouré ou non du cartouche, marque d'une manière générale, au courant du récit, le souverain dont le nom a été inscrit tout au long sur une autre partie de l'édifice. Ces façons de parler induisaient en erreur jusqu'aux touristes égyptiens ; ils prenaient une des tombes de Béni-Hassan pour une chapelle de Chéos⁵¹⁵. Les étrangers, livrés à la bonne foi des drogmans, étaient excusables d'animer un titre royal et de métamorphoser Prouti ou Phérô en un personnage constructeur de temples, Pharaon Protée ou Pharaon Phéron⁵¹⁶. Les récits sont à l'avenant des noms : parfois ils avaient un fond de vérité historique, souvent ils n'étaient qu'une adaptation des romans qui avaient cour dans la population de Memphis. Les guides contèrent à Hérodote, et Hérodote nous conte à son tour avec la gravité de l'historien, le remède dont le roi Phéron usa pour recouvrer la vue⁵¹⁷, les aventures de Pâris et d'Hélène à la cour de Protée⁵¹⁸, les bons tours que l'habile voleur joua au roi Rhampsinite⁵¹⁹. Et partout, aux Pyramides, à Héliopolis, dans le Fayoum, le voyageur recueillait les mêmes noms de rois qui l'avaient frappé à Memphis : un même cycle d'histoire populaire enfermait tous les monuments, et ce qu'on entendait dans un endroit complétait ou paraissait compléter ce qu'on avait entendu dans un autre⁵²⁰.

Je ne sais si beaucoup de voyageurs avaient le loisir ou l'envie de remonter au delà du lac Moeris : les guerres avaient, ce semble, interrompu le commerce régulier que les Grecs contemporains des Saïtes et des premiers rois perses entretenaient avec les oasis par la voie d'Abydos. L'étranger qui s'aventurait en Thébaïde était dans la position de l'Européen qui, au siècle dernier, entreprenait d'aller jusqu'à la première cataracte. Même point de départ, ou à peu près, Memphis et le Caire ; même point d'arrivée, Éléphantine et Assouan. Mêmes moyens de transport : rien ne ressemble plus aux dahabiehs modernes que les barques figurées sur les monuments. Même saison de l'année : on partait après le retrait de l'inondation, en novembre ou en décembre. Même temps consacré à l'excursion : le trajet du Caire à Assouan exige un mois seulement, si l'on a bon vent et si l'on

⁵¹⁵ Champollion, *Monuments de l'Égypte, Notices*, t. II, p. 423-425 ; Maspero, *la Mosaïque de Palestrina et les peintures des tombeaux égyptiens*, dans les *Mélanges* publiés par l'École pratique des Hautes Études, 1878, p. 49-50.

⁵¹⁶ Sur Prouti, voir Lauth, *Ægyptische Chronologie*, 1877, p. 181-182 ; sur Phéron, Maspero, *Fragment de commentaire sur le livre II d'Hérodote*, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1877, p. 133-135.

⁵¹⁷ Hérodote, II, CXI.

⁵¹⁸ Hérodote, II, CXII-CXX.

⁵¹⁹ Hérodote, II, CXXI.

⁵²⁰ Sur ces contes voir Maspero, *Fragment de commentaire*, 1878, p. 8, 17.

marche sans s'arrêter plus qu'il n'est strictement nécessaire afin de renouveler les provisions. Pockocke, ayant quitté le Caire le 6 décembre 1737, vers midi, était à Akhmîm le 17 du même mois, repartait le 28, arrivait le 13 janvier 1738 à Thèbes, où il séjournait jusqu'au 17, et abordait le port d'Assouan le 20 janvier au soir. Total quarante-cinq jours, dont quatorze passés à terre. Si le journal de voyage d'un contemporain d'Alexandre était parvenu jusqu'à nous, nous y lirions sans doute des dates semblables. Départ de Memphis en novembre-décembre, arrivée douze ou treize jours plus tard à Panopolis (Akhmîm) ; de Panopolis à Éléphantine, par Coptos et par Thèbes, environ un mois, y compris le séjour obligé à Thèbes ; puis retour à Memphis en février ou en mars. La meilleure partie du temps se perdait en allées d'un point vers un autre ; la nécessité de profiter d'un bon vent obligeait les voyageurs à négliger plus d'une localité intéressante. Dans les quelques endroits où le patron de la barque consentait à s'arrêter, la population était hostile au Grec. Ajoutez que les interprètes, presque tous originaires du Delta, n'avaient pas souvent l'occasion de faire le voyage du Nil, et devaient se sentir à Thèbes presque autant dépaysés que l'étranger lui-même. Leur rôle se bornait à traduire les renseignements fournis par les gens de l'endroit, quand les gens de l'endroit consentaient à en fournir.

A Panopolis, ce qui avait frappé le plus vivement Hérodote, c'est un temple et des combats gymniques consacrés à Persée, le fils de Danaé. Comment le dieu Minou était-il devenu Persée ? les inscriptions nous l'apprendront peut-être un jour. Les drogmans contaient que Danaos et Lyncée étaient de la ville, que Persée, revenant de Libye avec la tête de Méduse, se détourna de son chemin pour visiter le lieu de son origine, et qu'il institua, en souvenir de son passage, des jeux où le vainqueur recevait, avec le prix, du bétail, des robes et des peaux⁵²¹. Thèbes n'était plus qu'une cité morte : les gouverneurs perses ne se donnaient point la peine d'y réparer les temples, et ses princes étaient ou trop pauvres ou trop avarés pour suppléer à la négligence des maîtres du pays. Hérodote ne dit presque rien de la ville et de ses monuments⁵²² : Hécatée l'avait décrite avant lui, et son ouvrage suffisait aux curieux⁵²³. Il se borna à constater que les dires des Thébains étaient généralement d'accord avec ceux des Memphites : une question seulement l'intéressa et lui parut digne de longs développements. Les prêtres d'Amon lui avaient raconté entre autres choses que deux prêtresses enlevées de Thèbes par les Phéniciens, et vendues, l'une en Afrique, l'autre en Grèce, avaient établi les premiers oracles dans ces deux pays. Il se rappela aussitôt le récit qu'on lui avait fait en Épire de deux colombes noires envolées de Thèbes et parvenues, l'une dans l'oasis d'Amon, l'autre à Dodone : celle-ci se posa sur un hêtre et elle assumait la voix humaine pour réclamer l'établissement d'un oracle à Jupiter⁵²⁴. Hérodote ne se sent pas de joie à l'idée que la divination grecque se rattachait par un point à la divination égyptienne : il croyait, et ses compatriotes avec lui, ennoblir les origines des cultes helléniques en les déduisant de ceux de l'Égypte. Arrivé à Éléphantine, on rebroussait chemin. Éléphantine était en effet la dernière garnison perse. Au delà commençait le territoire de la Nubie, toujours contesté entre les maîtres de l'Égypte et de l'Éthiopie. Heureusement pour les curieux, Éléphantine était, comme Assouan aujourd'hui, le centre d'un commerce important : on y coudoyait dans les bazars des Éthiopiens de

⁵²¹ Hérodote, II, xxix.

⁵²² Il cite quelques légendes sur Amon (II, XLII, LIV, LVI sqq., LXXXIII, etc.), sur Hercule (II, XLII), sur les serpents (II, LXXIV), sur les pluies (II, v), etc.

⁵²³ Hérodote le cite au sujet de Thèbes (II, cxliii).

⁵²⁴ Hérodote, II, liv-lv.

Méroé, des noirs du Haut-Nil et du lac Tchad, des Ammoniens, auprès desquels on pouvait se renseigner. La cataracte, dont les premiers rochers dominant l'entrée même du port, n'était infranchissable en aucun temps ; les riverains avaient le privilège de la faire passer aux bateaux de commerce. La montée durait quatre jours au lieu de deux ou même de trois qu'elle dure aujourd'hui : à la sortie, le Nil formait comme un lac semé d'îles dont deux ou trois, Philæ, Bégeh, étaient des sanctuaires célèbres que les Égyptiens se partageaient de moitié avec les Éthiopiens.

A tout prendre, ce n'était pas l'Égypte elle-même que les étrangers apercevaient, mais le décor extérieur de la civilisation égyptienne. La grandeur des monuments et des tombes, la pompe des cérémonies, la gravité et l'ampleur mystique des formules religieuses, frappaient leurs regards et leur inspiraient le respect de ce qu'ils ne voyaient pas la sagesse des Égyptiens était proverbiale chez les Hébreux et chez les Grecs. Et pourtant ces beaux dehors dissimulaient à peine une décadence irrémédiable. A y regarder de plus près, on reconnaissait que l'art n'avancait plus, que les sciences étaient une routine, que la religion se dégradait chaque jour. La chute des dynasties thébaines avait entraîné celle du monothéisme ; du moment qu'Amon était impuissant à maintenir ses fidèles et ses prêtres au premier rang, que signifiaient ses prétentions à la royauté divine ? Un dieu qui n'était plus assez fort pour triompher des autres dieux n'était pas le dieu un. D'autre part, l'autorité des dynasties qui avaient suivi la vingtième n'avait jamais duré assez longtemps pour permettre aux divinités sous la protection desquelles elles vivaient, d'hériter du rôle important que la trinité thébaine avait eu. La féodalité divine triompha partout à l'ombre de la féodalité humaine, et les dieux de Mendés ne consentirent pas plus à se laisser absorber par ceux de Saïs que les Mendésiens à courber la tête devant les Saïtes. Le sentiment religieux, divisé de la sorte, ne s'affaiblit pas cependant : loin de là, il redoubla d'intensité et il devint bientôt le seul sentiment commun à toute l'Égypte. L'instinct national n'avait jamais été bien fort dans l'homme des basses classes : peu lui importait qui touchait l'impôt, puisqu'il était forcé de payer aussi cher dans tous les cas. Les seigneurs féodaux ne tenaient guère à la patrie ils se révoltaient aussi bien contre les Pharaons que contre le grand roi, et leur turbulence avait à maintes reprises été funeste au pays. Sur un terrain seulement, celui de la religion, fellahs et princes se réunissaient d'un accord unanime. Ce qui les humiliait le plus dans leur défaite, c'était de voir les divinités de l'Égypte battues par celles de la Perse et de la Grèce : l'oppression ne lassait point leur patience, mais la moindre insulte à leurs animaux sacrés soulevait une révolte. Ils se résignaient à tout souffrir pourvu qu'on ne touchât pas à leurs dieux : les dieux étaient ce qui leur restait vivant de leur passé.